

Francis de MIOMANDRE

ÉCRIT SUR DE L'EAU...

Roman

HENRI FALQUE
Éditeur
15, Rue de Savoie, 15
PARIS

EDITION DU FEU.

ÉCRIT SUR DE L'EAU...

0156

DU MÊME AUTEUR :

Les Reflets et les Souvenirs, *poèmes.*
Visages, *critique.*

POUR PARAITRE :

Les Païens, *roman.*
Le Vent et la Poussière, *roman.*
Madame mon amour, *roman.*
Au bon Soleil, *dialogues.*
Légendes sans Moralité, *contes.*
Les Flèches du Parthe, *chroniques.*

Francis de MIOMANDRE

ÉCRIT SUR DE L'EAU...

Roman

ÉDITION DU FEU.

À Paulin de Miomandre.

Maintenant que la vingt-sixième année, comme un ver dans le fruit de sa jeunesse vermeille, y commence un travail néfaste et l'altère déjà de ces tons inquiétants que l'optimisme appelle maturité, mais qui pour lui ne sont que les signes avant-coureurs de la décrépitude et de la décadence morale et physique, je pense qu'il faut que je me hâte de recomposer par le souvenir la figure que fit dans le monde mon ami Jacques de Meillan, dans la fleur de sa saison.

O toi que j'envisage comme un être bienveillant et sensible, ô toi qui as acheté sur moi tous les droits pour tes trois francs et même pour tes quinze sous, si tu as eu la patience de me rechercher, dans une des boîtes des quais de la Seine, quelques jours après ma publication, ô incomparable et fraternel lecteur, puissant lecteur, ne dis pas, je t'en prie, ne dis pas que cette histoire est sans intérêt : d'abord parce que tu n'en sais rien, ensuite parce qu'ainsi, de la faute d'une appréciation anticipée, tu m'ôterais toute raison d'être... et de paraître. Et, je te le demande, qu'est-ce que je serais si je ne paraissais pas ?

Et puis je t'assure, pour peu que tu aies aimé les femmes, la mer, les couchers de soleil, la littérature symbolique, les relations au hasard et les petits animaux familiers et que tu aies trouvé, en toutes ces formes de tes

désirs, les désillusions et les mécomptes que la Providence te permit d'en retirer pour ton perfectionnement moral, tu te retrouveras dans le héros de ce livre. Si tu aimes t'attarder quand tu es en route et ne regarder que les magasins du trottoir de gauche quand tu suis fidèlement, sans en rien voir, le trottoir de droite, si tu connais les charmes du loisir et de la divagation, tu goûteras mon livre. Il ne demande aucun effort pour être lu. Que tu l'ouvres par le milieu, il te sera aussi intelligible que si tu l'abordes au premier chapitre. Pareil à l'éternité, il n'a ni commencement ni fin, mais il est moins long.

Ce livre n'a aucun rapport avec ceux que l'on fait aujourd'hui et tu ne t'en apercevras que trop si tu apprécies les thèses, les hypothèses et les théories. Il ne prouve rien, sinon cette banalité terrible : qu'il serait bien meilleur de ne jamais vieillir et d'être toujours fou. Il jase et il s'égare. Parfois, tout lui semble mystérieux : la trahison d'une femme, le murmure d'une lampe emmaillotée dans ses dentelles, la marche hâtive d'une tortue, mais souvent, par contre, il rit des choses les plus sacrées. Il est inconsistant, discret, bizarre comme un rêve ; il finit aussi mal que lui, ausssi mal que la jeunesse...

Oh ! pardon ! pas la tienne, sérieux lecteur, pas la tienne, que continue un âge mûr plein de confort et sûr de lui-même et que couronnera une vieillesse sage, abondante en petits-enfants. Pardon, lecteur, quand je serai grave : je me laisse aller ; il n'y faut pas faire attention. Toi seul as le droit d'être grave.

Je m'aperçois, (un peu tard), que j'aurais dû plutôt m'adresser à ma lectrice... Il en est peut-être temps encore.

Lectrice, je te prends à part, charmante lectrice, loin de ton grave mari. Ne prends pour toi pas un seul mot de ce que j'ai dit à ce butor de lecteur (oh ! je parierais qu'il

vient de te faire une scène de ménage ! oh ! ne dis pas non : je sais déjà lire sur ta figure). Tout cela, c'était pour l'engager à t'acheter mon livre. Je sais bien qu'il ne le lira pas. C'est pour toi, pour toi seule que je l'ai écrit, ma douce lectrice. Seulement, comme il pourrait se faire qu'il y jetât les yeux, afin d'affirmer, dans une vétille de plus, son autorité tracassière, je l'ai gâté par ci par là, d'appréciations un peu sévères sur les femmes. Banalités destinées à lui faire dire : « Comme c'est observé ! cet animal-là les connaît bien ! » Ah ! que ces concessions torturent ma conscience !

Mais, adorable lectrice, je te le jure, jamais il n'y eût rien de vrai là-dedans, et mon cœur vis-à vis de toi est irréprochable. Si mes héroïnes ont des cruautés ou des faiblesses, c'est moi qui les leur ai prêtées, pour obéir à des conventions littéraires, mais la vie, la vraie vie sait bien (et tout le monde pense comme elle) que la femme est toujours un ange. Il n'est point d'équivoque possible.

Parlons plus bas... Ton lecteur de mari s'est endormi sur mon livre (il ne l'a pas même coupé). Prends-le lui des mains et lis-le. Tu y verras comme mon ami Jacques de Meillan t'a adorée, chère lectrice, au milieu de tous les décors de la vie et des plus étranges sociétés. Il n'a aimé que toi. Tu aurais bien dû le lui rendre.

CHAPITRE PREMIER

Une Fée apparaît...

Ce que sont les coups de bâton,
on le sait ; mais ce qu'est l'amour,
personne encore ne l'a découvert.

HENRI HEINE.

Les poètes et les romanciers ont toujours considéré avec une pitié attendrie le premier bal d'une jeune fille. Inépuisable sujet de copie, prétexte à développements sans nombre, qu'il est donc facile d'en disserter avec éloquence! La jeune fille : toute grâce, toute candeur. Jusqu'à ce soir fatal, elle n'était rien. Et voici soudain qu'elle existe. On lui apporte une robe, un carnet de danses, on la coiffe comme on ne l'avait jamais coiffée, on la respecte. Ce serait à croire qu'on la marie.

L'admiration unanime tourne autour d'elle avec des plongeons serviles... Bref, la société, faisant trève à ses luttes et à ses rancunes, s'extasie devant la seule pudeur qui lui reste. C'est charmant. Et les romanciers ont de plus en plus de larmes dans les yeux.

Mais le jeune homme! Le pauvre jeune homme sacrifié, qui songe à s'occuper de lui ? Personne, évidemment ; pas même sa mère qui n'approuve jamais la coupe de son premier smoking.

Un jeune homme! On sait trop ce que c'est, et comment ça s'est formé, et tous les endroits où ça s'est roulé. Ça

n'a plus aucune innocence, c'est entendu. C'est plein de vice et de pensées malsaines et ça n'éprouve aucun respect pour les femmes, au contraire.

Ah ! malheur ! introduire ça dans nos salons ! et penser que ça va devenir amoureux ! et savoir (l'expérience est écrasante), que ça va avoir des aventures avec quelques-unes des dames très convenables qui sont là, précisément les mères des jeunes filles de tout à l'heure !

Ah ! comme c'est triste qu'on ne puisse s'en passer ! comme c'est triste que la Société ne soit un perpétuel bal blanc !...

Il n'y a pas à se dissimuler qu'on n'aime pas le jeune homme. Et cependant... Oh ! je suis sûr qu'on l'a méconnu, je suis sûr que si vous aviez pu lire dans l'âme de mon ami Jacques de Meillan, le jour où il se prépara à son premier bal, vous auriez changé d'avis sur le jeune homme en général, et non pas seulement sur celui-ci en particulier, car mon ami Jacques de Meillan est en quelque sorte un être représentatif, et n'a rien d'exceptionnel que sa vie. Mais son âme, sa belle âme est pareille à mille autres belles âmes de jeunes gens, engoncées dans les lamentables vêtements de l'âge ingrat.

Donc, Jacques de Meillan était très ému. Sur sa table de travail, depuis la veille était ouverte une invitation de Madame Morille, la femme du distingué M. Morille, le riche entrepreneur de démolitions, et depuis la veille il se pénétrait de l'honneur qui lui était fait, à lui, adolescent pauvre et obscur, par l'illustre, la puissante famille Morille, dont les relations embrassaient toute l'échelle sociale (selon l'heureuse expression de M. Morille le grand'père), depuis les millionnaires Gérassimos Mazarakis et les très aristocratiques Juigné de Chamaré, en passant par la troupe anonyme mais remuante des Lanturlut,

des Rappapont et des Bombard, et en ramassant au passage la tribu étrange et brillante des Défayyantz, miraculeusement échappée tout entière aux derniers massacres d'Arménie.

Jacques de Meillan, écrasé de reconnaissance, restait au lit, pensant à Madame Morille et à ce que pouvait être chez elle un grand bal. Des petits bals, il en avait vu partout, des petits bals où l'on danse en jaquette et même en veston entre deux parties de nain jaune, aux sons d'un orchestre que dirige et constitue à elle seule quelque vieille tante sourde, assise devant un piano en location, et s'y souvenant des valses qui furent belles sous l'Empire.

Ces petits bals, les Lanturlut et les Bombard lui en avaient donné la nausée. Ils ne prêtaient à aucune exaltation, ils étaient sans apprêt et sans imprévu. Mais Madame Morille...

A midi, il se leva, et il fut fort satisfait d'apprendre, en consultant la bonne, que son père ne rentrerait pas déjeûner. Il était parti dès neuf heures, parlant entre ses dents de grosses affaires, d'affaires très importantes qui le retiendraient probablement jusqu'au soir, si tant est d'ailleurs qu'il lui fût possible de rentrer. Car cette rentrée du soir elle-même était subordonnée à un rendez-vous extrêmement capital après lequel il serait peut-être obligé de prendre le rapide de Constantinople, sans avoir le temps de faire sa valise.

— C'est bien, Eugénie dit-il. Je déjeûnerai seul, et si mon père va chez les Turcs, je dinerai seul. Vous me servirez dans ma chambre, et vous vous rappellerez que je n'y suis pour personne. Et, en outre, vous aurez l'obligeance de vous tenir à ma disposition toute l'après-midi.

Eugénie protesta :

— Monsieur Jacques sait bien...

— Oui, oui, ma fille, je sais bien que c'est le jour où vous avez rendez-vous avec votre cousin Auguste pour aller voir votre parente Etiennette qui vend des fleurs à la rue St-Ferréol ; je sais aussi que vous avez l'habitude de garder la libre disposition de votre temps de une heure à six heures l'après-midi, et de neuf heures du soir à quatre heures du matin la nuit, pour suppléer à l'insuffisance des gages que vous offre mon père. Mais j'ai absolument besoin de vous tantôt, ne pouvant m'habiller seul. Vous ne voudriez pas que votre jeune maître, dont vous tirez tant vanité auprès de la mercière et du boucher, fît mauvaise figure à une soirée de Madame Morille...

Au nom de Madame Morille, la figure d'Eugénie se farda de respect ; tellement l'illustration de cette puissante famille avait pénétré loin jusqu'aux plus basses couches de la plèbe.

— Monsieur Jacques est invité chez Madame Morille ! dit-elle dans un étranglement. Puis elle s'en fut quérir la nourriture de son jeune maître, et ne risqua plus aucune allusion à son rendez-vous retardé.

Ce n'est pas aujourd'hui que je décrirai l'intérieur et les habitudes de Jacques de Meillan. Il est beaucoup trop absorbé. J'attendrai que revenu des vanités mondaines, il jette de lui-même un regard ému sur ce qui l'entoure, sur son univers immédiat. Rassurez-vous, bibelots familiers, estampes, livres aux beaux vêtements, l'ingrat vous reviendra. Il est vrai que ce sera pour, après quelque repos, repartir, mais vous êtes trop discrets pour vous en plaindre, et puis j'ai comme une vague idée que les agitations du cœur vous sont étrangement étrangères, petits dieux sereins des vitrines et des cadres, indifférents, égoïstes, vénals, publics...

Donc, aujourd'hui, douzième de février, Jacques de Meillan, oublieux de tout, est la proie de l'idée du Bal, fantôme métaphysique, être de raison et de déraison, seigneur des cerveaux de dix-neuf ans. L'Idée du Bal, en s'effaçant, démasque l'Idée de l'Amour, qu'on a dû s'étonner de ne pas voir arriver plus tôt, dans ce récit.

Le pauvre jeune homme s'imagine que c'est dans un bal qu'on rencontre l'amour, et il veut se préparer à cette surprise. Et pour y songer à loisir, il décide de ne s'occuper des préparatifs matériels de la soirée qu'à trois heures et de rêvasser jusque-là.

Il ouvre sa bibliothèque, avise le rayon où dorment les livres de Paul Adam et cueille derrière *Les Cœurs Utiles* un cigare de la Havane qui sèche là depuis trois mois, cousu dans son petit sac en papier d'argent et bagué de pourpre. Un ami voyageur le lui rapporta, il doit être parfait; et Jacques, étendu sur son divan, va le résoudre en fumées et en songes :

— La Havane ! pays délicieux !... délicieux !... Comme les femmes de la Havane doivent être jolies !... Il faudra qu'un jour j'aille à Cuba, pour voir... Mais ce soir, ce n'est point à Cuba que je vais, c'est au boulevard Notre-Dame, chez Madame Morille, la puissante bourgeoise de Marseille. C'est à Marseille que je vis, c'est là qu'il faut que je me crée une aventure. Je la veux avec une femme blonde ; je l'aurai... Etant donnée une cinquantaine de femmes, il y en aura bien vingt-cinq qui seront blondes, et sur ces vingt-cinq, la moitié qui seront mariées, c'est-à-dire douze et demi. Et sur ces douze et demi, je serai bien large en en supposant la moitié de vertueuses. Il me reste donc six femmes et quart pour mon choix... Mettons six, ou nous allons nous embrouiller. Six femmes, c'est bien peu ; et je ne puis pas décemment admettre qu'elles m'auront

attendu. Alors il faudra lutter, et peut-être contre des souvenirs... Je ne m'en sens pas la force. Non, non, mille fois non ! je veux que l'aventure me tombe, toute pâmée, dans les bras... je ne la trouverai savoureuse qu'à ce prix.

Six femmes !... Peuh !... Est-ce que Madame Morille se moque de moi ?... j'ai envie d'écrire que je suis malade, que je regrette beaucoup. Un autre se consolerait en pensant aux six femmes brunes qui sont, parallèlement, disponibles. Mais, moi, justement, j'ai horreur des femmes brunes. Autant rejoindre tout de suite la Havane d'où arrive ce cigare, qui décidément est exquis... Oh ! quel cigare extraordinaire ! La jeune fille qui en roula les feuilles dut chanter, au moment de sa naissance, quelque habanera passionnée. Si mon ami Henri devait m'en apporter un pareil, ce soir, j'enverrais une lettre d'excuses à Madame Morille.

Oui, mais je suis sûr du contraire. Je sais que si je reste à la maison, je n'aurai pas de quoi composer une cigarette de caporal, tandis que si je sors, même si la Providence ne met pas sur mon chemin une de ces six femmes blondes, M. Morille ne sera pas assez rapace pour refuser à ses invités une pauvre boîte de londrès.

J'irai donc à ce bal, je ferai prendre l'air à mon habit... Ah ! comme j'ai envie de dormir !... cette délibération m'a épuisé, ce cigare étourdi... Au fond je crois que je ne suis pas fait pour la vie active. J'envie les fakirs et les ascètes hindous qui restent dix mille ans sans bouger, sans penser à rien. Heureux coquins ! Ils n'ont pas de parents, pas de bonnes, pas de frac à protéger des mites, pas de discussions littéraires, et ils laissent pousser leur barbe. Tandis que moi, tout à l'heure, je vais être obligé d'aller me faire raser. Oh ! supplice !

Allons ! allons ! du courage. Pas de grâce, pas de fai-

blesse ! A trois heures juste, je me réveillerai et à neuf heures, je serai prêt. Neuf heures ! trois heures ! je pourrais presque chanter ça sur l'air de *L'Ombre* de Flotow, le triomphe de mon ami Renaud Jambe-d'Or : « Midi, minuit, le jour, la nuit... » Neuf heures ! trois heures ! Madame Morille ! la Havane !... non, ça ne va pas... Qu'il est bon de commencer à dormir !...

A trois heures exactement, le jeune homme se réveilla, s'habilla d'une façon sommaire, et appela sa bonne.

— Eugénie, lui dit-il, je sors, j'ai besoin de grand air, et aussi des soins d'un coiffeur. Vous veillerez à ce que rien ne me manque, afin que je sois prêt en quelques minutes, si, par aventure, j'étais en retard. Vous étendrez mon habit sur mon lit, vous brosserez mon chapeau, vous passerez mes escarpins au beurre et vous disposerez sur mon plastron la parure de perles pour que je n'ai pas à m'abîmer les doigts au dernier moment. Vous mettrez à ma portée ma cravate et mes gants que je vous ai prié de suspendre à une ficelle dans un courant d'air, pour les délivrer de cet insupportable relent de benzine dont un vrai gentlemen ne doit jamais incommoder ses pareils. Par la même occasion vous donnerez une feuille de salade à la tortue, qui n'a rien mangé depuis quatre mois, et cela sans lui faire quitter ma chambre, parce que, comme il m'est impossible d'obtenir de vous que vous mainteniez le vautour dans la cuisine, il la rencontrerait dans le corridor et l'attaquerait avec violence. Au revoir ! Donnez-moi cinquante centimes. A son retour de Constantinople, mon père vous indemnisera.

Dans, la rue, Jacques de Meillan constata qu'il faisait très beau, et comme il n'habitait pas loin de la Cannebière, il y descendit. La foule y était la même que tous les autres jours de l'année : marchands de cartes transpa-

rentes, fleuristes, hommes entretenus par les femmes, femmes entretenues par d'autres hommes, journalistes, agents de change, courtiers, buveurs d'absinthe (déjà !) Levantins chargés de tapis à fils d'or représentant tous l'*Angelus* de Millet.

— Il fait bien bon, pensa-t-il. La température justifie la forte parole de mon confrère Alphonse Caquet qui prétend que la vie est belle. Tout est pour le mieux dans la plus alexandrine des villes de France, mais où passent tous ces *Angelus* de Millet ? D'où viennent-ils ? qu'en fait-on ? Il n'y a que quatre cents soixante-dix mille habitants dont une bonne partie n'a pas de quoi s'offrir un dessous de lampe. A supposer même qu'ils en aient tous un, que devient le reste ? Terrible pensée ! Et ça ne s'use pas. Voici bientôt trois ans que mon amie Paulette Azouley sur sa table... Ah ! j'y songe, Paulette... Mais c'est aujourd'hui que j'ai promis de lui apporter le flacon d'eau oxygénée qu'elle doit, sur mes conseils, essayer en remplacement du henné dont elle salit depuis si longtemps sa chevelure... Il est vrai que je n'ai pas d'argent... Bah ! si on me presse un peu, je dirai qu'on envoie chez elle. Ce sera un prétexte honnête d'entrer chez Palanquin et Panka, le parfumeur... Comme on est bien chez un parfumeur ! comme les murs sont blancs ! comme les chaises sont confortables ! comme les demoiselles sont avenantes ! comme c'est dommage qu'on soit forcé d'acheter quelque chose et de repartir ! Dieu merci ! la Providence, qui décidément s'occupe de moi, a disposé dans le magasin quelques dames clientes, qui vont me permettre de demeurer ici, tout au bonheur de respirer.

Pour secrètes et mentales qu'eussent été ces paroles, elles furent fatales à Jacques, comme toutes les phrases où l'on a l'imprudence de nommer le bonheur ainsi qu'une

personne présente. C'était un bien petit bonheur d'être assis dans un magasin de parfumerie. Eh bien! si notre héros avait eu le moins du monde l'expérience de la vie, il n'en aurait pas convenu. Car, de cet instant, datèrent le trouble et le bouleversement dans son existence : l'Amour qu'il n'avait attendu que pour minuit, à quatre heures moins le quart entra dans son existence et fut son maître.

Comme il était assis, ivre de parfums divers et tranquille à attendre, voici que se retourna vers lui une dame blonde, du blond idéal et princier des teintures, la figure rayonnante et mate éclairée de deux yeux bleu-changeant, fine, longue, vaporeuse, divine, et cependant vivante, humaine, une dame qu'il ne pouvait déjà plus décrire, une apparition tangible, et pourtant à deux mille lieues de toute approche. Et cette dame parlait, comme tout le monde, daignait employer la langue vulgaire et quotidienne que les marchands comprennent, consentait à discuter avec ces êtres inférieurs, si stupides qu'ils n'avaient même pas l'air de se douter que c'était Elle. Le faisaient-ils exprès ?...

Elle disait :

— Vous me donnerez un pot de Crème Simon. Votre dernier raisin n'était pas frais. Veuillez m'en montrer un plus tendre.

Certes, il fallait être le dernier des hommes pour ne point s'apercevoir qu'elle éteignait, à dire ces banalités, le son d'une voix magique. Jacques de Meillan n'était pas le dernier des hommes. Il savait voir, derrière les apparences sociales, les réalités vraies qui font du monde une vaste féérie. Il comprit ce qu'il avait sous les yeux, et il se sentit appelé par la voix d'un être invisible, qui parlait du fond de son cœur.

Cette dame achetait des fards. Eh bien! après?... Est-ce que l'enchantement de son sourire ne démentait point ce que cette démarche avait de terrestre? Est-ce qu'il n'établissait pas une limite indubitable entre la femme du monde qu'elle voulait bien paraître et le sylphe léger, né pour le seul Amour, qu'elle était, à l'insu peut-être de mille préjugés, que, peut-être, elle croyait. Et lui-même Jacques, au passage de cet instant révélateur, comprit bien que les cinquante centimes qu'il avait au gousset, le frac de son oncle Adolphe qu'il allait mettre, les danses de Madame Morille, l'existence et les voyages de son père, l'inquiétude à cause de sa barbe négligée, et le quelconque des vêtements qu'il portait, que tout cela n'était rien que les accidents et les prétextes d'un être insoupçonné et qui venait de surgir, aérien, ardent, tout en désir, merveilleusement attiré et possédé par cette passante.

Une seconde, la dame blonde vit Jacques de Meillan et elle vit qu'il la regardait. Mais elle était trop dame blonde pour qu'elle écoutât la fée. Elle paya la crême et le raisin, souffla sur le nuage blanc du boa dont elle fut, soudain, entourée, et partit.

Pauvre calomnié coup de foudre! Il faut encore en venir là. Avec une demi-douzaine de ficelles et de trucs dont les vaudevillistes les plus fatigués ne veulent plus, la vie sait arranger ses petits décors et ses petites comédies, et c'est une surprise inépuisable pour des gens habitués aux raffinements de la composition littéraire que la banalité et les redites dont ce vieux dramaturge fait ses délices... Ce que je trouve de fâcheux dans le cas de mon ami, c'est qu'il venait à peine de quitter sa maison, et que la Fatalité aurait très bien pu attendre jusqu'au soir pour lui jeter à la tête cette aventure. Tout le monde sent bien

que *ca s'arrangeait* bien mieux si la rencontre s'était passée dans le salon brillamment éclairé de Madame Morille, sur un divan, entre des palmes, aux sons d'une musique langoureusement conseillère. Que pouvait-il résulter de bon d'un coup de foudre aussi mal organisé?

Mais Jacques ne perdit, pas de temps à se faire ces réflexions. S'il en perdit, ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsqu'il se laissa vaincre par les molles avances de la méditation et de l'analyse. Transformé en homme d'action, il se leva, écarta d'un geste doux mais inexorable la demoiselle vendeuse qui s'avançait pour lui demander d'exprimer ses désirs et, sans pitié pour son étonnement, prit la porte, et suivit la dame blonde.

Le plus terrible dans un coup de foudre, c'est qu'on n'a pas fait de frais pour lui. On s'habille pour la promenade du matin, pour aller à la salle d'escrime, pour une excursion en automobile, pour le thé de cinq heures, pour un concert. Mais c'est toujours quand on a oublié de changer de manchettes et qu'on a enroulé à la hâte un cache-nez autour de son cou pour descendre incognito chercher deux sous de camphre chez le pharmacien qu'on est frappé. C'est ainsi.

Je crois vous avoir dit que Jacques était sommairement habillé mais non vous avoir fait comprendre à quel point, ni dans quel accoutrement il suivit, ce jour-là, son étoile.

Pensant raser les murs jusqu'au plus prochain coiffeur, il n'avait gardé que son vieux pantalon du matin et sa chemise de nuit sur laquelle une longue redingote boutonnée posait un masque de respectabilité, impénétrable mais inquiétant. Pour faux-col, il s'était contenté d'un foulard de soie mauve, maintenu par une épingle d'opale. Et il tenait une canne à la main. Ainsi conditionné, il ne ressemblait à personne, car si la redingote

longue le faisait pareil à un conspirateur bonapartiste de 1820, son air de jeunesse naïve donnait un formel démenti à cette supposition. Il avait l'air de tout ce qu'on voudra, d'un camelot, d'un ouvrier inoccupé, d'un fou (encore qu'un je ne sais quoi d'ironique et d'affable dans ses manières révélât une éducation mondaine), mais certainement il ne rappelait en aucune façon « le monsieur qui suit les femmes » et il en suivait une, ce soir, pour la première fois de sa vie.

La dame blonde remonta la Cannebière jusqu'à la rue Saint-Ferréol, et la rue Saint-Ferréol jusqu'à la porte des grands magasins de « Guerre et Paix » où elle parut hésiter. Alors Jacques de Meillan, qui l'avait pas à pas suivie, se décida à l'aborder :

— Madame, lui dit-il, oubliant soudain les quatre où cinq types de phrases qu'il avait préparées et redevenu l'être primesautier que l'amour l'avait fait quelques instants auparavant, Madame, je ne puis plus ne pas vous parler.

La dame blonde se retourna, ses beaux yeux bleu-changeant agrandis d'inquiétude. Autour d'eux un peuple d'acheteurs, de passants, de flâneurs s'agitait dans une confusion brillante, au-dessous des lampes électriques qu'on venait d'allumer. Il se sentit inspecté des pieds à la tête et reprit, très énervé :

— Madame, c'est vrai, je suis tout à fait en négligé, ma barbe n'est pas faite, et ma redingote était à la mode il y a soixante-quinze ans, mais je ne pouvais pas prévoir que ce serait justement aujourd'hui, une des seules fois où il me soit arrivé de sortir sans avoir fait de toilette, que je vous rencontrerais chez Palanquin et Panka, le parfumeur. Ne faites pas attention à ces détails, Madame. Je vous ai aimée tout de suite (on ne commande pas au

Destin), et il me serait aussi désormais impossible de vous quitter qu'à vous de me fuir, si, après m'avoir vu vous regarder, vous étiez assez cruelle...

— Mais, dit la dame blonde, je suis une honnête femme, monsieur.

— Me prendriez-vous pour un filou, madame? Grâce à Dieu, nous sommes d'honnêtes gens tous les deux. Mais, si vous le permettez, nous allons, de cet atrium traversé de courants d'air, monter au premier étage. Nous y marchanderons des jupons ; il y a une riche occasion d'indiennes dont nous pourrons très bien discuter longtemps les prix et les mérites divers. Je passerai pour votre parent... votre parent pauvre, rassurez-vous... L'ascenseur est à gauche... Je me nomme Jacques de Meillan, Madame, je suis jeune encore et de maison excellente : vous pouvez me connaître sans déchoir.

Ils étaient dans l'ascenseur. Méprisant et lointain, le garçon ne les regardait pas. Jacques reprit :

— D'ailleurs, qu'importe votre nom et le mien ? je vous aime... je vous aime d'une façon extraordinaire, révélatrice, ardente, folle, étrange. Vous vous croyez sans doute une dame blonde qui achetez dans des magasins des choses, mais vous vous trompez... Vous êtes une fée, la plus délicieuse, la plus paradoxale, la plus aimée des fées...

— Mais, monsieur... reprit la dame blonde, un peu amusée, mais inquiète toujours.

— Allons, madame, tenons-nous. On nous regarde. Qu'est-ce que ça vous fait d'avoir l'air de ma parente, de ma parente riche qui m'emmène avec elle courir les magasins, puisque vous savez que vous êtes une fée ? D'ailleurs c'est infiniment plus correct que d'être seule. Seule, on est toujours exposée à être abordée par un aventurier.

— Mais, monsieur, il me semble...

— Du tout, madame. Moi, c'est autre chose... j'allais dans la vie sans penser à rien. Je rencontre l'Amour. Je le suis... Ah ! ne me regardez pas comme cela, ou j'oublie que nous sommes dans le monde et je me mets à genoux, ici, devant vos yeux incomparables.

Il y a dans les paroles de douceur et d'admiration qu'on adresse aux femmes une telle force persuasive, un tel magnétisme que la dame blonde, quoiqu'elle crût sincèrement avoir affaire à un fou et à un fou mal habillé, fut flattée et fut émue et, pensant que dans la foule on ne la regarderait pas, elle se laissa suivre. D'ailleurs elle n'aurait pu faire autrement, car son amoureux ne semblait pas du tout disposé à permettre qu'elle lui échappât...

Elle vint s'asseoir au comptoir des indiennes, fermement décidée à tout regarder sans rien conclure en fait d'achat. Jacques la suivit. Un quart d'heure d'horloge il la contempla qui, minutieuse, chipotait et retournait les étoffes et sa voix extraordinaire disait :

— Soixante centimes, c'est un peu cher. L'an dernier, j'en ai trouvé pour quarante-cinq centimes qui étaient bien plus solides.

Et la voix blanche de Jacques reprenait :

— Oh ! oui, je me rappelle bien. Nous en avons acheté huit mètres pour faire des rideaux à la chambre qui donne sur la cour.

Et les demoiselles vendeuses, qui pressentaient obscurément que ce couple bizarre ne pensait guère à l'indienne, les demoiselles vendeuses, qui en avaient vu bien d'autres, n'insistaient pas.

Blêmes comme la lumière du soleil d'hiver, les globes électriques répandaient une diffusion laiteuse sur la plaine de neige formée par les linges, les batistes, les dentelles,

les linons, les percales. Ces blancheurs, ce murmure des lampes, et ce brouillard bleuâtre rendaient tout si étrange que Jacques ne discernait plus s'il était dans un magasin ou dans une solitude polaire. Discrètes, ou peut-être appelées par des clients, les demoiselles vendeuses avaient disparu. Et la dame blonde, à la fin hallucinée aussi par tant de choses nouvelles, s'habituait déjà aux protestations fabuleuses du jeune homme. Elle ne répondait rien, parce qu'elle n'aurait vraiment pas su que répondre, mais elle écoutait. C'était extravagant et doux, absurde et enivrant :

— Ma vie vous appartient dès ce soir. Ne répondez pas d'avance que vous ne sauriez qu'en faire, mais mettez-la en réservé, comme on cache un bijou dont le luxe vous paraît d'abord inutile. Un jour vous la retrouverez, peut-être avec plaisir... Elle n'était rien jusqu'ici. De ce soir je lui donne le prix d'un trésor. Ah ! je vois que vous hésitez à me croire, parce que d'autres vous auront habituée à plus de préambules, mais avais-je le temps d'attendre ? Puis-je savoir si les circonstances auraient encore permis une rencontre, et une rencontre plus mondaine ? Si vous me connaissiez ! si vous saviez combien sont sacrées pour moi les convenances les plus infimes, vous comprendriez qu'il a fallu, pour me les faire ainsi mépriser, l'appel irrésistible de la voix qu'on n'entend pas deux fois dans la vie... Ah ! cette voix !... Dites, ma fée...

— Mais, monsieur, taisez-vous.

— Non, c'est ici le palais des illusions. Ces nymphes sveltes et noires — des employées, dites-vous — ne sont ici que pour permettre aux amants, partout ailleurs traqués, de se reconnaître, parmi ce blanc désert de linge... Dites, ma fée, cette voix, je ne veux pas que vous l'ayez déjà écoutée. Je veux que ni mari, ni amant, ni personne

ne vous en ait fait entendre autre chose qu'un faible écho méconnaissable.

— Ah ! cette fois, monsieur, vous dépassez les limites.

— Oh oui ! fâchez-vous, magicienne ! Vos yeux sont splendides. Ils n'ont plus autour de leur iris agrandi qu'une toute petite bague d'émeraude. Savez-vous que vous êtes divine ?

— Monsieur, cette folie a tellement duré que je m'étonne de l'avoir laissée commencer. Du reste, il est déjà cinq heures : il faut que je rentre.

— Oh ! c'est cela... Du thé, des petits-fours, des convenances ! j'en ai assez, moi, des convenances, des convenances de cinq heures qui font d'une immortelle une femme du monde. J'en ai assez...

Mais, sans plus attendre, la dame blonde descendit vers le rez-de-chaussée. Hors de l'atmosphère de percale et de dentelles, elle reprit courage et, s'étant retournée à mi-chemin de l'escalier, elle dit à Jacques, qui ne l'avait pas quittée :

— Monsieur, il faut absolument cesser de me suivre maintenant. J'ai beaucoup de relations, je puis en rencontrer plusieurs. Je vous laisse à penser ce qu'elles croiraient.

— Madame, répondit Jacques, gagné lui aussi par l'esprit de l'escalier, je ne m'arrêterai qu'à une condition. Dites-moi votre prénom.

— Oh ! cela...

— Si vous ne le faites pas, je brave tout. Je foule aux pieds tout un passé de discrétion et de courtoisie, je vous suis jusqu'à votre porte et je passerai la nuit couché en travers.

Son regard était terrible. La dame blonde acheta sa liberté :

— Je m'appelle Anne, dit-elle. Et maintenant...

Jacques, immobile, s'inclina, et regarda sans pensée la foule obscure qui la lui déroba.

De cinq heures à six heures, complètement inconscient, il marcha, sans s'arrêter, droit devant lui, mais sans savoir où, de telle sorte qu'ayant fait cinquante fois le tour des mêmes pâtés de maisons il se retrouva devant les grands magasins de « Guerre et Paix ». Soudain, il se rappela qu'il avait à rentrer s'habiller, que son visage n'était pas encore rasé, et il trouva la vie très belle.

A six heures et demie, il était chez lui, occupé de sa toilette.

Tout lui semblait charmant, plein d'humour, de grâce, de comique délicat, et de bon goût. Ignorant la brièveté de cet instant incomparable qui suit la première rencontre, il le gaspillait en mille folies.

Avisant la tortue qui, joyeuse d'un bon repas, se promenait avec une fiévreuse lenteur, il la posa sur un guéridon, et la fit sa confidente :

— Regarde-moi, Jeannette, contemple un jeune homme heureux... Et ce n'est pas pour aller chez madame Morille que tu me vois cuirassé de ce blanc plastron et les pieds gaînés dans ces beaux escarpins beurrés par la douce Eugénie, ta pourvoyeuse. Non, Jeannette, je me mets en habit de cérémonie pour célébrer une fête. J'honore, en la parant ainsi, la victime d'une destinée nouvelle, et qui m'est chère. Je suis amoureux, amoureux comme on l'est à vingt ans (j'en ai dix-neuf). Mon amie s'appelle Anne. Elle est si blonde et si belle que tu ne peux t'en faire aucune idée... Mais un jour, tu la verras, nous serons ensemble et tu te promèneras dans notre chambre. Jeannette, je veux que tu sois belle, toi aussi, ce soir. Je vais faire ta toilette.

Il prit une brosse et du savon et en quelques minutes rendit la carapace de sa tortue brillante comme un petit bouclier, imbriqué d'écailles blondes, puis il la parfuma en la frottant d'essence de lavande, l'odeur favorite de Jeannette, et enfin la reposa sur le guéridon.

— Là ! tu es très belle, très belle... N'éternue donc pas ainsi, ça te fatigue. Tu es très belle. Et moi aussi je vais être tout à l'heure très beau. Ma petite Jeannette, je devine ta pensée : tu te demandes pourquoi, m'étant habillé, je ne resterais pas tout simplement ici. Eh bien ! je te jure que je le ferais, que, ce soir, je n'irais pas profaner le souvenir sacré que je dois garder d'Anne l'élue dans les bras de danseuses pauvrement inconnues et quelconques, si je ne craignais de paraître ridicule aux yeux de mon père en dînant avec lui en frac pour me recoucher ensuite. Tu sais, Jeannette, que, pour que mon existence, (totalement inutile, nous ne saurions nous le dissimuler), soit tolérée par mon père, il ne suffit pas que j'en sois le fils, mais encore qu'il ne puisse jamais deviner en moi le moindre scepticisme vis-à-vis des principes supérieurs de la correction et du savoir-vivre, qu'il tient d'autant plus à me voir respecter qu'il y croit moins lui-même. Il faut donc que je m'efface, que je semble un reflet et un fantôme devant lui, pour qu'il me soit permis d'avoir ma chambre et mon univers intérieur tous deux à l'écart du flot envahissant d'activité commerciale qui porte tout le monde dans cette ville bénie. Avoir endossé pour rien l'habit de l'oncle Adolphe serait donc fâcheusement rappeler à mon nourricier que j'ai atteint l'âge où l'on met d'habitude les jeunes gens en apprentissage chez des serruriers, des entrepreneurs ou des professeurs de droit. Je dois donc aller au bal.

Et puis — je peux bien te le dire, n'es-tu pas un peu

ma conscience ? — et puis, qui sait si je ne rencontrerai pas ?... Le hasard est grand dans un monde tout petit. T'imagines-tu cela, Jeannette ?

Au milieu de ce tohu-bohu de figures vagues et de masques giflables, tout-à-coup me trouver face à face avec Elle, non plus repoussant comme un chanteur des cours, mais brillant, taillé en sifflet d'ébène, l'orchidée à la boutonnière. Décidément il faut que j'aille chez madame Morille.

A huit heures, M. Pierre de Meillan entra. Il était haletant et absorbé.

— Où est mon fils ? dit-il, dès le corridor.

Et comme celui-ci glissait à sa rencontre :

— Ah ! te voilà... très bien ! très bien ! Eugénie a dû te dire que pour un rien je ne rentrais pas... Et le fait est qu'il s'en est fallu de bien peu que ton père ne vogue à cette heure sur les flots de l'Orient-Express, style poétique... J'avais rendez-vous avec ce type, tu sais bien, cet homme charmant, négrier autrefois, et qui avait acheté des fusils pour Ménélick avec l'argent qu'il avait gagné à exploiter les pêcheurs de perles du Golfe Persique, enfin, tu sais bien qui je veux dire.

— J'avoue...

— Attends, attends... Brotille, Broquille, Brodequin, Bruidequille, le fameux Bruidequille. Eh bien ! je devais le voir tout-à-l'heure. Il était convenu qu'il m'apportait les capitaux destinés au lancement d'une affaire considérable, une source d'eaux minérales pour diabétiques, qu'on aurait découverte à un kilomètre de Constantinople. Je partais ce soir si je l'avais trouvé. Mais Bruidequille est un mufle, et il aura porté l'affaire à un autre... A propos, est-ce qu'on dîne ?

Ponctuelle, Eugénie, comme son maître achevait de parler, déposait un plat fumant sur la table de la salle à manger.

— Mais, qu'est-ce que tu as, mon fils ? On dirait que ta jaquette bâille sur ton plastron... Ah ! Dieu me pardonne ! tu es en habit... Où diable t'es-tu procuré un habit ?

— L'oncle Adolphe...

— Comment ! l'oncle Adolphe t'a donné son sifflet ! Il te va très bien, sauf les manches que tu as trop longues, et les basques qui me semblent insuffisantes, et un pli très fâcheux aux entournures... Mais on ne peut pas tout avoir, surtout quand on n'achète pas sur mesure. La confection, ou même le retouchage d'un vêtement acquis par don gracieux ou échange, ne vaut jamais rien. Quand on a, comme dans notre famille, le buste long sur les jambes courtes, il n'y a que sur mesure que l'on puisse être bien habillé, rappelle-toi cette parole d'un homme qui... qui a toutes les peines du monde à trouver un tailleur à crédit... Mais, qu'est-ce que je mange ? Eugénie !

— Monsieur ?

— Que m'avez-vous mijoté là ?

— Monsieur, c'est un ragoût.

— Un ragoût ? Avec tout l'argent que je vous donne ! Est-ce que vous nous prenez pour des bestiaux, ma fille ?

— Mais, Monsieur, avec quatre francs par jour pour deux repas... et encore vous amenez parfois du monde.

— D'abord, Eugénie, vous n'avez rien à répondre quand je vous parle. Et puis, quand j'amène du monde, ou bien ce sont des amis, et alors ils mangent ce qu'ils trouvent, ou ce sont des gens que je ne connais point, et dans ce cas j'apporte toujours quelque chose : un pâté ou une douzaine d'huîtres... De toutes manières, votre objection me semble ridicule. Mon train de maison me coûte déjà

assez cher sans que je m'entende encore donner des leçons par des pécores. Retournez à vos fourneaux, ma fille, et ne m'échauffez plus les oreilles.

Il dit, et Eugénie, domptée, regagna sa cuisine étudier dans *Le Gourmet Economique* le moyen de faire manger deux fois trois personnes avec quatre francs en leur donnant des rôtis à tous les services. M. de Meillan, tranquille de ce côté, reprit le fil de son discours :

— Et maintenant, me diras-tu pourquoi tu es en frac ?

— Papa, je vais dans le monde.

— Eh bien ! vas-y, mon enfant ; c'est de ton âge... Mais je ne t'y acccompagne pas. D'ailleurs on ne m'a pas invité ; ce qui me prouve bien que tu fréquentes des rastaquouères... Dans le vrai monde, dans celui où on se respecte, chaque fois qu'on invite un jeune homme, on le prie d'emmener son père et sa mère. Voilà ! Du reste, si on m'avait invité, je me serais vu obligé de te laisser y aller seul, parce que ce soir, j'ai trois rendez-vous extrêmement importants : tous les trois à propos de mes mines de fer du Péloponèse. Et le dernier est à une heure du matin, au bar américain, le seul endroit public qui reste ouvert après minuit. C'est là que je dois rencontrer Gérassimos Mazarakis, qui est le pivot de l'entreprise.

— De telle sorte que si je quitte le bal des Morille à minuit et demi, j'ai encore le temps de te ramener à la maison.

— Mais bien certainement, mon fils. Et je me ferai même un plaisir de te présenter à deux de mes nouveaux amis : deux inventeurs, des gens tout à fait gentils, et que tu ne connais pas.

— Comment s'appellent-ils ?

— Ah ! je ne sais plus... Des noms à coucher à la porte d'un café, ce qu'ils font d'ailleurs, les pauvres, car on ne

leur connaît pas de domicile fixe... Ce sont eux qui me mettent en rapport avec le millionnaire Gérassimos. Enfin, tu verras, c'est un milieu très intéressant, autrement curieux que la société de peronnelles et de sauteurs que tu fréquentes depuis quelque temps.

— C'est vrai, papa, nos relations ne sont pas les mêmes...

— Je ne te le reproche pas. Chacun prend l'expérienee de la vie où il veut. La Guigne reconnaît toujours les siens... Ah! voilà Coco. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là? Eugénie!

— Monsieur?

— Pourquoi laissez-vous sortir le vautour? Je vous ai maintes fois défendu de lui permettre de franchir le seuil de la cuisine.

— Mais, monsieur, il insiste, il frappe la porte à coups de bec. On sent qu'il veut absolument voir monsieur.

— Pauvre bête!... C'est vrai qu'il m'aime beaucoup. Il n'a vraiment que moi sur la terre d'ailleurs. Et puis, il manque de distractions... Aussi, je change d'avis et je l'autorise à venir me faire une petite visite à tous les repas du soir. Au fait, qu'a-t-il mangé?

— Rien, monsieur.

— Comment? rien! Vous vous imaginez que mon vautour peut vivre comme la tortue de mon fils. Un vautour, c'est comme vous et moi, ma fille, ça mange tous les jours, et deux fois quand Dieu le permet. Qu'est-ce qu'il reste ici, ce soir?

— Il reste une pomme de terre du ragoût...

— Vous allez la lui donner tout de suite, n'est-ce pas? Et comme il est beaucoup trop faible pour l'avaler, vous me ferez le plaisir de la lui écraser. Pauvre bête! jè ne m'étonne plus qu'il soit si maigre.

Et, en effet, autant la tortue de Jacques était (dans la

mesure du moins où l'on pouvait le deviner sous le double masque de la carapace) grasse et rebondie, autant le vautour de M. de Meillan faisait peine à voir. Mélancolique et affectueux, il se traînait avec lenteur, quêtant une caresse pour la démangeaison de sa tête à défaut d'une pâture pour sa faim. Ayant perdu depuis longtemps l'espoir et même la notion d'une nourriture carnée, il gardait encore quelques illusions au sujet des légumes, et il lui arrivait parfois de découvrir un navet ou une couple de haricots qu'il dévorait avec un sombre plaisir. Le reste du temps, afin de ne rien perdre de la substance ainsi emmagasinée, il s'étudiait à demeurer le plus inerte possible sur le perchoir qu'Eugénie lui avait installé dans l'embrasure de la fenêtre de la cuisine. Là, les yeux fixes, il rêvait... il rêvait à l'Afrique natale et à l'étrangeté du Sort, qui l'en avait arraché pour le livrer entre les mains de l'oncle Adolphe, lequel avait pris le bateau pour venir l'offrir à son frère Pierre, en même temps que le frac destiné à son neveu Jacques.

Ah ! les bonnes parties dans le jardin d'Ekmühl, près d'Oran, où vivait l'oncle Adolphe ! Les bons repas, en vraie viande, partagés avec l'émouchet, si spirituel et si frétillant, le grand-duc, un peu sombre, mais tout de même très distingué, très chic de ton et d'allures, et les petites pies-grièches, espiègles et sournoises... On était entre soi... On se promenait à l'air du bon Dieu... Tandis qu'aujourd'hui... Oh ! cette cour d'un appartement à la rue des Arcades ! Il avait essayé, un jour, de s'envoler, oubliant qu'il avait une aile rognée ; et il était tombé à plat dans la rue, et il avait été ramassé par un employé de la Banque qui précisément montait présenter à M. de Meillan une traite en souffrance... Depuis, il vivait morne. Son seul plaisir était, le soir, de venir saluer son maître. Et celui-ci

qui avait une âme élevée, au point de comprendre les bêtes, ne resta pas insensible à tant de touchante confiance. Mais il lui caressa le front, et lui offrit une nèfle et un petit crouton.

Puis, s'adressant de nouveau à son fils, il lui demanda, avec la politesse vague de quelqu'un que la réplique ne saurait le moins du monde intéresser :

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? Qui as-tu vu ?

Jacques ne pouvait pourtant pas répondre, comme il en eût d'abord envie :

— J'ai rencontré une fée.

Estimant que ces sortes de relations deviennent plutôt inavouables, et rentrent mal dans les cadres de la famille et de la société, il se contenta de dire, en pliant sa serviette :

— Je suis sorti quelques instants pour me faire raser.

— Je t'avais pourtant offert un rasoir, autrefois.

— C'est exact, mais tu avais tellement taillé de crayons avec qu'aujourd'hui il est un peu émoussé et ne saurait servir les soirs de cérémonie. C'est pourquoi je me suis confié aux mains d'un coiffeur. En sortant de là, je me suis rappelé que Paulette m'avait donné une commission chez Palanquin et Panka, et j'allais entrer chez eux quand je me suis aperçu qu'il ne me restait que deux sous sur les cinquantes centimes que j'avais empruntés à Eugénie.

— Comment ! tu empruntes de l'argent à Eugénie ?...

— Et... qu'est-ce que tu ferais, à ma place ?

— A ta place, je gagnerais honorablement ma vie, j'aiderais mon père dans ses travaux... Tu vis comme un inutile, comme un littérateur... et tu me coûtes les yeux de la tête... Cinquante centimes à Eugénie !... Et tu t'imagines que je vais les lui rendre ?...

— Je ne suis pas majeur.

— Ah ! tu n'es pas majeur !... Ah ! tu n'es pas majeur, et tu vas au bal avec un frac de l'oncle Adolphe qu'il m'a fallu fichtre bien dix francs pour faire retoucher, et qui te va comme un gant de Suède à la patte d'un canard ! Ah ! tu n'es pas majeur, et tu en profites pour faire des dettes... Eh bien ! mon ami, à ton aise !... Eugénie sera remboursée, puisque tu me mets le couteau sur la gorge, mais tout cela sera porté à ton compte. Car je tiens un relevé exact de tout ce que tu dépenses en dehors de la soupe bi-quotidienne à laquelle tu as droit strictement. Tu me dois déjà huit mille neuf cent cinquante francs depuis ton âge de raison. Et cela augmente chaque mois dans des proportions effrayantes.

A ce moment même, reparût Eugénie, en toilette de ville et les yeux fardés :

— Monsieur, dit-elle, je voudrais...

— Ah ! oui ! c'est l'heure où vous sortez... Oui, très bien... Ma fille, votre vie privée ne nous regarde pas. Seulement, il y a des limites, des limites à ne pas dépasser, et qui constituent ce que l'on appelle les convenances sociales. C'est pourquoi vous me ferez le plaisir d'être rentrée à deux heures du matin, au plus tard. Moi qui vous parle, et qui suis votre maître, je ne rentre jamais après cette heure. J'ai un concierge, ma fille, moi, si vous n'avez pas de scrupules... C'est bien ! allez !

Et Eugénie, sans répliquer, s'en fut s'occuper de ses affaires.

— Bref, reprit M. de Meillan lorsqu'il fut de nouveau seul avec son fils, tu as encore besoin d'argent. Inutile de protester : on sait ce que c'est qu'un jeune homme qui va au bal. Mais il tombe bien mal, ton bal, mon enfant !... Ah ! si cet animal de Bruidequille avait été au rendez-vous, ce n'est pas une thune, mon petit, c'est un œil de

crapaud, un napoléon si tu préfères, que je t'aurais donné ce soir... Tiens! voilà toujours vingt sous. Veille à ne pas les changer, car une pièce changée est une pièce perdue. A ton âge, avec vingt sous, je durais une semaine, et je mettais de côté cinq centimes pour la caisse d'épargne. Ah! bon Dieu! les temps ne sont plus les mêmes... Enfin, j'aurais beau récriminer, on n'arrête pas l'évolution des générations... et d'ailleurs, il faut que je te quitte. Paillon m'attend au café Turc, pour son affaire de Venise, tu sais, son héritage des Doges. Il y a cinq cent mille francs pour moi si je l'aide à retrouver les pièces qui établissent ses droits. C'est une grosse affaire... Donc, à une heure, au bar américain. Ferme bien la porte et n'oublie pas de rentrer le vautour. Dimanche dernier je l'ai trouvé qui barbotait dans mes papiers, à minuit. Je n'aime pas ces manières.

Il partit, à la poursuite de ses songes de millions, et Jacques demeura seul, instantanément repris par son idée fixe.

— Mon premier bal, oui! pensait-il en tisonnant son feu. Les jeunes filles rêvent d'y rencontrer celui qu'elles n'ont encore jamais vu. Moi, je voudrais y retrouver celle que je connais déjà... Ah! mais puis-je dire que je la connais? Un prénom seulement, et le souvenir, qui déjà s'efface, de traits trop chéris... Anne est un rêve.

Je suis bien sot. J'aurais dû la suivre, savoir où elle s'arrêtait, son nom. Et j'apprendrais la mandoline pour en jouer sous sa fenêtre, par les nuits de printemps. Anne aux cheveux dorés, aux yeux rayonnants, je vous en veux mortellement de penser que celle que j'aimerai sera différente de vous et que vous allez me la gâter... Anne, ce n'est pas bien d'avoir passé, prématurée... Il fallait venir à temps. A temps, comprenez-vous, au moment où vous auriez été réelle, où j'aurais été prêt, Anne, fée du

hasard et de l'instant... Mais peut-être vous cachez-vous parmi les quelconques invités de Madame Morille, et alors ce sera pire, ah ! bien pire ! Parce que vous serez quelqu'un de connu, de définitif, une passante quotidienne, avec ce cortège (que je réprouve), d'amies, de five o'clock, de bals blancs, de visites et de couturières, et c'est au milieu de tout cela qu'il faudra vous cueillir, aérienne fleur sans raison !... Allons, je suis fou, de ne pouvoir ainsi me passer de me plaindre.

Un dernier coup d'œil à la glace pour s'y rendre compte que le frac de l'oncle Adolphe lui allait décidément bien, son pardessus, un foulard, ses gants blancs, une canne d'ébène et un huit-reflets... et dans la rue silencieuse, il respira largement l'air pur de février qui tombait du ciel, filtré par les étoiles sans nombre.

CHAPITRE II

Mondanités

Se raser le masque, s'orner
D'un frac deuil....

JULES LAFORGUE.

Je voudrais avoir la plume de Paul Bourget, le scepticisme d'Abel Hermant et l'enthousiasme de Georges Ohnet pour décrire le bal de Madame Morille. Cette fête fut semblable à bien d'autres, mais il lui manque un historiographe digne d'elle, et vraisemblablement cet annaliste lui manquera longtemps encore, car il est tout à fait au dessus de mes forces de donner une impression, même approximative, de l'ensemble de cette soirée mémorable.

Madame Morille se faisait un honneur de ne refuser l'entrée de ses salons à aucune personne de la ville pour peu qu'elle se fût distinguée sur une branche quelconque de l'arbre social, par l'éclat du plumage, la qualité de la griffe ou la nouveauté du cri. C'est ainsi qu'on y rencontrait la très haute et très irréprochable dame Juigné de Chamaré en même temps que M. de Rappapont, qui dirigeait une agence de Mont-de-Piété et faisait fabriquer par de pauvres peintres de faux tableaux de maîtres, tout enduits à leur naissance de cette patine superbe et fauve

qu'on prétend n'être dûe qu'à l'opération des siècles. M. Bombard dont la spécialité comme avocat était de défendre les cocottes au détriment des orphelins ne rougissait pas de serrer la main à Madame Défayyantz dont le mari avait déjà assassiné un chef des eunuques du harem, avant de venir vendre des tapis de Turquie sur le quai de la Fraternité. Madame Morille, sans s'élever pourtant jusqu'à la sérénité de la contemplation philosophique, aimait autour d'elle ce mélange et appréciait ce faisandage, non moins encore que l'apparence de dignité aimable dont chacun était, comme d'une livrée, revêtu.

Car toutes ces personnes qui, le jour, se différenciaient violemment dans la rue par le port de leur chapeau, la manière d'avachir leur jaquette et l'exubérance inégale de leurs opinions politiques, prenaient, le soir, sous le frac et la robe basse, l'air uniforme de gens qui, ayant tous bien dîné, sont devenus conservateurs opportunistes et souriants défenseurs de la propriété et de la famille.... On n'aurait jamais deviné, à le voir si galamment penché sur les épaules de Madame Bombard, qu'il semblait respirer comme le parfum d'un jardin de chair, que M. Augustin Paillon, le médecin gynécologue et sans malades, n'avait dîné tout à l'heure que du souvenir de son déjeuner du matin et qu'il porterait demain et longtemps après avec son veston, la cravate blanche si délicatement étranglée que lui enviaient alors bien des jeunes élégants.

M. Morille voulait devenir conseiller municipal. Il invitait des électeurs

Jacques de Meillan n'arriva qu'au milieu de la fête. Murmurant les immortelles et enivrantes paroles de la *Valse Bleue*, des adolescents et des vieillards, tournoyaient, enlaçant les pures jeunes filles que le relâchement des mœurs européennes abandonnait à leur passagère étreinte. Il

fut un peu choqué, comme si tout ça le regardait et qu'il fut le cousin de ces jeunes filles. Puis, maîtrisant sa ridicule émotion, il salua Madame Morille, qui lui demanda des nouvelles de " sa poésie ".

Comme il n'avait jamais écrit un vers, du moins qu'elle connût, il grommela quelques paroles gracieuses et rassurantes, et chercha à se perdre parmi les groupes.

Mais il avait été reconnu par des amis, et ne put éviter leur conversation :

— Ah! lui dit le jeune Lanturlut, en ouvrant des yeux étonnés, ah! tu as mis un habit!

— J'ai d'abord eu l'idée de venir en robe de chambre, mais j'ai craint, au dernier moment, de me faire un peu remarquer.

— Je ne comprends pas, dit Lanturlut.

— On ne comprend jamais ce que raconte Meillan, reprit le petit Juigné de Chamaré, qui était une sorte de représentant de l'élégance marseillaise. Mais, ça ne fait rien, il est très gentil.... A propos, Meillan, je trouve ce frac d'une coupe tout à fait originale. Quel est le tailleur qui l'a fait?

— Dusautoy.

— Dusautoy?

— Oui, le tailleur de Napoléon III. Il travaillait très bien.

Cependant, M. Morille, apercevant des jeunes gens s'était approché. C'était un homme gros et jovial, décoré du Mérite Agricole et qui, désirant plaire à tout le monde, n'employait que des plaisanteries aimables, faciles et qui ne peuvent jamais, en aucune façon, être prises en mauvaise part. Il leur dit :

— Eh! eh! Messieurs! c'est gentil d'être venu frotter mes parquets. Vous allez me faire reluire ça!... Et pour

votre peine, vous aurez des petits-fours, du champagne et des cigares à gogo... Hein! hein ! ils sont bons, les cigares du papa Morille ! Tiens, mais, continua-t-il en s'adressant plus spécialement à Jacques, vous, monsieur, je ne vous ai pas encore vu chez moi.

— C'est Madame Morille qui...

— Oui, oui, ma femme invite comme ça un tas de gens... Ça m'est égal d'ailleurs... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Vous m'êtes même sympathique et c'est bien rare que je puisse le dire sincèrement à tous ceux qui fréquentent mes salons. Vous n'avez pas idée de ce qu'il y a de mufles, ici, ce soir... Allez, messieurs, frottez, trottez mes parquets.

Soudain, le pauvre Jacques fut saisi d'un ennui immense. Ce gros monsieur vulgaire, ces jeunes hommes stupides, ces femmes décolletées, et sur eux tous cette lumière égale, indifférente et transformatrice, tout cela lui parut le décor le moins fait pour y traîner un ennui d'amour. Il aurait voulu trouver une place où rêver solitaire, mais comment ?

Autour de lui s'agitait un peuple en délire. Les valseurs tournaient avec une rapidité folle et un air égaré. Il ne sut inventer autre chose que se mêler à leur agitation et fit danser sans lui adresser la parole, une jeune fille aux cheveux châtain clair et qui haletait péniblement pour le suivre dans ses pirouettes. Puis il la conduisit au buffet où il la contempla, impassible, lutter avec une coupe de champagne et un gros baba dont elle eut, enfin, raison. Il recommença le même travail avec une jeune fille brune, une blonde, puis une autre encore, et ainsi de suite jusqu'à douze.

A la douzième jeune fille, il se sentit las et de plus en plus seul. Son bras droit, pour avoir retenu tant de tailles

contre son buste élégant, souffrait d'une légère crispation. Il s'appuya au buffet, et avec un vague espoir scruta la foule bruyante. Ce fut Augustin Paillon qui en sortit.

— Te voilà! dit-il. (Il le tutoyait depuis qu'il l'avait guéri dans son enfance d'une fluxion de poitrine). Comment te trouves-tu ici ?

— Mais pas mal et vous-même?

— Je veux dire : comment se fait-il que l'on t'ait invité ?

— Oh ! dans le tas, on ne fait pas attention.

— C'est par Lanturlut, sans doute ?...

— Je pense en effet que Lanturlut m'aura recommandé à Madame Morille. C'est gentil ici...

— Très gentil... C'es la première fois que j'y viens... J'ai fait la connaissance de Mazarakis, hier au soir, au café. Il m'a présenté.... Tu n'as pas vu sa femme ?

— Je ne la connais pas.

— Tu ne connais pas Madame Mazarakis ?... C'est une femme admirable, mon cher. Quelle ligne ! Quelles épaules !... Il y a un quart d'heure que je ne la retrouve plus.

— A propos, mon père vous attend au café Turc.

— Je l'ai déjà vu... Ah ! mon ami, ce n'est pas pour le lui reprocher. Je sais que tu le respectes; mais ce qu'il est rat avec moi !... Comment ! un homme qui sait que mon héritage des Doges est absolument incontestable, qui sait, — je le lui ai promis, — qu'il aura un million sur douze, s'il veut m'aider, devine ce qu'il a eu l'audace de m'offrir quand je lui ai révélé tout à l'heure, en partie seulement, les embarras momentanés où je me trouve.

— ?....

— Cent sous, mon cher ! Il a eu le front de m'offrir cent sous. Sans commentaires, n'est-ce pas. Un vieil ami, avec lequel j'ai toujours partagé sans compter... Retiens

bien ce que je te dis : je n'ai qu'une parole, ton père aura son million, mais, malgré tout, je ne pourrai pas lui garder cette estime que, ...enfin ce ne sera plus la même chose.

Jacques se distrayait une minute à l'indignation de M. Augustin Paillon. Ses yeux proéminents, à peine contenus par le binocle d'or, étaient lubréfiés de colère tandis que, de colère aussi, ses lèvres énormes séchaient et se fendillaient malgré le passage félin d'une langue humide.... Il en avait oublié ses triomphes féminins et cette longue brochette de cœurs ardents qu'il affirmait avoir le droit d'étaler au lieu d'un bouquet ou d'une décoration, au revers de son frac sévère de médecin frivole.

— Oui, oui, et le pire c'est qu'il n'était pas sans argent. Son gousset plein bombait de monnaie... Il préfère entretenir avec un tas de rastaqouères sans aveu qui lui disent qu'il a du génie, afin de pouvoir dîner, et que, depuis des années, Il emplit d'apéritifs et de liqueurs, dans tous les café où ils le débusquent... Tiens ! tout ça me dégoûte. J'aime mieux m'occuper du spectacle. J'aperçois là-bas Madame Brémond qui va lancer son nouveau flirt d'hiver.. Elle ne s'arrêtera jamais ? Avec lequel de ses amants compte-t-elle donc marier sa fille ?

Et M. Paillon s'éloigna, aussi offensé que la Morale.

En se penchant un peu, Jacques s'aperçut qu'en effet Madame Brémond causait langoureusement avec un jeune homme, et ce jeune homme était le petit Juigné de Chamaré, qui passait pour riche et de relations avantageuses. Il en fut un peu triste car en même temps il surprit que Mlle Brémond, entourée d'une petite cour de jeunes gens, entre leurs épaules regardait, les yeux fixes, sa mère.

Il s'approcha, écarta légèrement le jeune Lanturlut qui ne s'expliqua jamais pourquoi et, mentant avec une tran-

quille impudeur, il demanda à cette jeune fille, qu'il n'avait pas encore vue de la soirée, si elle avait, par hasard, oublié sa promesse.

Elle se leva, sourit, lui prit le bras d'un mouvement dont elle ne put réprimer la nervosité et s'éloigna avec lui. Habitués aux caprices féminins, les jeunes gens se dispersèrent, mais Lanturlut, stupéfait, demeura immobile, ne comprenant pas comment une personne qui vous a juré sur la foi d'un carnet de bal qu'elle danserait avec vous le quatrième quadrille, pouvait, sans explication, disparaître avec un autre cavalier.

Très jolie et très triste, Juliette Brémond acceptait, une rose à la bouche, la situation terrible d'une jeune fille dont la mère a beaucoup trop d'amants pour songer qu'elle a une enfant. Elle gardait un sourire dont on ne pouvait voir le mépris et la lassitude. Ne sentant aucun respect dans les adulations de « sa cour » elle se défendait d'aimer personne, de peur que celui qu'elle choisirait la crût frivole et passât... Elle jouait la comédie d'une *énervée* et trouvait parfois un subtil et triste plaisir à savoir qu'on « la prenait pour une autre ».

Jacques était son meilleur ami et elle était la meilleure amie de Jacques. Elle devinait qu'il avait compris son triste secret et, lui, savait qu'elle l'avait deviné. Mais, ne sachant comment l'en consoler, il ne lui en parlait point et elle, comprenant cette triste réserve, se taisait longuement. Ils causaient d'ailleurs de tout, en vrais camarades. Souvent Jacques, profitant des libres allures que tolérait chez soi la famille Brémond, apportait à Juliette des livres qu'il lui lisait à haute voix, et ils se communiquaient l'un à l'autre les réflexions de leur jeune et naïf septicisme. Jamais ni l'un ni l'autre ne faisait la moindre allusion à sa vie personnelle ou à ses ennuis d'intérieur. Ils s'amu-

saient à être de purs cerveaux. — Est-ce qu'on a des bonnes, mon cher ? Lisez donc plutôt ce sonnet de Verlaine.

Mais ce soir-là, Juliette en avait plein le cœur. Elle avait entendu, entre le petit Juigné de Chamaré et sa mère, la phrase indubitable qui fixait la date et l'heure du rendez-vous. C'était le lendemain même à trois heures... Une gorgée d'amertume humaine lui noyait la bouche... Et cependant, cela, on ne pouvait le raconter à personne.

Elle serra plus fort le bras de Jacques.

— J'ai du noir ! dit-elle.

Puis elle sourit. Et Jacques, à son tour, lui prit la main, l'étreignit et répondit doucement :

— Faut pas...

Juliette était toute détendue. Elle avait bien envie de pleurer ; mais comme elle ne le pouvait pas, à cause du bal, elle se mit à rire trop fort. Et Jacques lui donna ce conseil absurde et excellent :

— Si vous avez du noir, il faut vous dire à l'instant : « Je ne veux pas » et danser, et danser toute la nuit. Voilà ! Et si vous pensez en avoir encore demain, il faut demander à cette vieille ganache d'ami Jacques : « Ami Jacques, venez demain, me lire une de ces jolies histoires, qui ont été écrites par de braves gens, pour distraire les petites filles de leurs chagrins sans raison. »

— Oh ! oui, c'est cela, venez demain. Sitôt après le déjeûner. Il n'y aura que grand-mère à la maison ; vous savez que la lecture, ça lui est bien égal... C'est promis ?

— C'est promis. Avec d'autant plus de plaisir que moi-même, le lendemain d'un bal... Et votre amoureux, à propos ?

— Mon amoureux ?

— Le jeune et brillant Lanturlut. Vous le bouleversez.

Tenez, je me fais un malin plaisir de vous voler à lui. Dansons-nous ?

Il eut une minute d'admiration sincère. Son amie Juliette était bien jolie, dans sa robe simple. Longue et fine, avec ses beaux yeux noirs brillant dans sa figure mate et blanche, sous l'abondance pesante de ses cheveux sombres. Elle sourit encore et toucha son faux-col.

— Vous me feriez honte, dit-elle.

Jacques se tâta le cou.

Après douze valses, son faux-col était une loque de linge plus molle encore que sa cravate blanche. Il s'excusa :

— Cinq minutes, dit-il et je reparais. Attendez-moi.

Il se mit à la recherche d'une chambre déserte afin de changer de faux-col. Il en avait deux dans sa poche pour parer à toute éventualité.

Après avoir traversé diverses chambres à coucher, un petit salon et divers corridors, escaliers et passages, il se trouva, sans trop savoir comment, dans un cabinet de toilette, blanc comme l'intérieur d'une boîte de porcelaine où se serait débattu le phalène de flamme, mais immobile, d'un bec de gaz abandonné.

Jacques eut immédiatement l'envie de rester là. Lâcher le bal, les amis, Juliette et sa tristesse, et tout, et s'asseoir devant ces robinets de nickel, faire une petite retraite, oublier le monde, ses misères et rêver....

Hélas ! il est trop vrai qu'un cabinet de toilette n'est pas sensiblement différent de tout autre décor de l'univers. On ne peut le goûter, le saisir, qu'à condition d'y passer vite, sauf à faire jouer plus tard, pour s'exalter, les grandes eaux du regret et les feux d'artifices du souvenir.... Lorsque en effet, assis devant les robinets de nickel, Jacques se fut disposé à penser à son Moi en y trouvant tout le plaisir possible, il était déjà trop tard. Aucun mystère

n'émanait de cette pièce blanche et nue et le jeune homme se surprit à s'ennuyer autant et même plus que quand il n'était pas seul.

— C'est l'amour, pensa-t-il. Je ne puis plus vivre sans Anne la Fée et ce bec de gaz qui brûle, désespéré, symbolise ma solitude. Vite, sauvons-nous. Si loin de tout, j'aurais peur.

Il prit un faux-col et se cravata à nouveau. Devant le miroir il refit sa raie, le pli de sa moustache, la cassure de sa manchette et, en se retournant pour partir, il vit...

... Anne elle-même qui entrait.

Il poussa un cri, un cri de triomphe, de joie, de folie, et ne cherchant pas le moins du monde à s'expliquer comment elle se trouvait là, il crut comprendre ceci : qu'un miracle venait de se produire et qu'Anne, merveilleuse, était apparue... Il se précipita vers elle, la souleva comme si elle eût été un souffle de jupes et de corsage, puis, l'ayant reposée à terre ainsi qu'un précieux objet, il lui prit la tête entre les mains, et l'embrassa éperdûment, sur les cheveux, sur les joues, sur la nuque, les yeux et après la bouche, que, complètement désemparée par l'imprévu d'une telle aventure, Anne lui abandonna, d'abord passive, et enfin avec un certain plaisir.

Cette dame, invitée de madame de Morille, qui était simplement montée au premier étage, pour y rajuster, à l'aide d'une épingle, le volant déchiré de sa robe, n'avait pas été peu étonnée de reconnaître en ce jeune homme blond et svelte dans son costume de soirée, le fou étrange de chez Palanquin et Panka. Comme elle avait pensé à lui dans l'intervalle, elle fut satisfaite de voir que son fou était un homme du monde ; lorsqu'il se précipita sur elle, elle apprécia l'ingénuité violente et sa s déguisement de la passion vraie, et quand il l'embrassa, elle en était déjà à se

demander pourquoi, puisqu'il n'y avait là personne, elle résisterait à ce singulier amant, qui surgissait ainsi, de partout, exalté, vibrant, diabolique, et qui finissait par sortir d'une cuvette, comme elle s'y attendait le moins, pour achever de la conquérir.

Ebloui de la soudaineté de son bonheur et bien loin de se douter des pensées qu'agitait la jeune femme, Jacques goûtait avec frénésie une bouche savante et douce. Puis il comprit qu'il fallait moins se presser et en quelques secondes d'un mouvement de passion fit un art. Enfin, il songea à toucher de ses mains, pour bien s'assurer de sa réalité, le corps de cette vision charmante. Il la força à s'asseoir, se mit à genoux devant elle et de ses deux paumes l'enveloppa d'une longue caresse qui, comme un vêtement, tomba des épaules aux genoux et, remontée aux hanches, comme une ceinture, l'étreignit.

— Vous êtes vraie, murmurait-il, vous existez... Anne! mon amour!...

Très amusée, la dame blonde rêvait. A son tour, elle lui prit la tête et regarda avec intensité cette figure de tout jeune homme, qui ne savait rien de rien...

Elle pensait :

— Quelle idée a-t-il donc de m'aimer aussi fort! Il est fou, ce ne fait aucun doute, mais il est ardent et sincère. Si je le prends, cela va beaucoup compliquer ma vie. Il est vrai que voilà une perspective qui n'a point à m'effrayer... Et, d'un autre côté, si je ne cède pas, je le regretterai, parce que cette passade eût représenté une chose nouvelle. Je ne fus habituée qu'à des calculs, des calculs, et encore des calculs... ou, sinon, du vice, comme avec cette brute de... Pouah! Comment le lâcher celui-là? Ah! que ce serait agréable de changer avec celui-ci!... Celui-ci? Mais il est charmant, il est partout à la fois, naïf et cependant

assez roué pour être toujours où je me trouve... Il est jeune, que c'en est effrayant... Je parais lui plaire... Allons, ma chère Anne, un bon mouvement!

Jacques pensait :

— Il faut que je remercie ma Destinée... Une fée vivante, une femme est venue que j'aime et qu'ici au-dessus d'une foule bruyante, seul avec elle, j'embrasse et câline. C'est un rêve que je fais réveillé... Mais non, rien ne s'évanouit. Ah! Seigneur! que vos desseins sur moi soient bénis, puisque vous leur donnez cette tournure !

Il disait :

— Anne, mon amour !

Et Anne disait :

— Mon fou!...

Ils s'embrassèrent encore, et Anne se souvint du but primitif de sa venue dans cette chambre vide :

— Je suis montée ici, dit-elle, parce que le volant de ma jupe était décousu.

— Dire que tu feras toujours semblant d'être une femme comme toutes les autres! répondit Jacques avec extase. Tiens! je vais m'amuser, moi-même, à prolonger ce malentendu...

Il avisa sur la toilette une bobine de fil qui traînait à côté d'une pelote d'aiguilles et, toujours à genoux, répara, tel un couturier expert, le dommage.

Quand ce fut terminé, Anne se leva.

— Non, dit-il, non, ne t'en vas pas.

— Il le faut, je ne peux pas rester trop longtemps absente.

— Ecoute, écoute, mon aimée... Je te demande pardon, à toi qui es une créature de songe et de vision, si je te traite comme je traiterais une madame rencontrée... tu existes, c'est vrai, je l'ai bien vu, mais tu es un rêve... Et

cependant il faut que je sache où je puis te retrouver, et qui tu es... quand tu descends.

— Certes! vous voulez savoir... Tenez, soyez mercredi prochain, à six heures, au thé de madame Bombard. Vous la connaissez, n'est-ce pas?

— Oui, et je ne vous y ai jamais vue.

— Parce que j'y vais deux fois par an, j'y serai pour vous... Et ainsi, il est inutile que vous sachiez autre chose que mon prénom. Bien entendu, tout-à-l'heure, vous ne me reconnaîtrez pas... Allons, à mercredi.

— Que vais-je devenir jusque-là?

— Vous penserez à moi. Adieu, mon fou!

Elle l'embrassa, boudant déjà et tout triste, puis, légère, s'évapora.

Seul de nouveau, plus seul encore entre les murs de porcelaine et sous le gaz brûlant, Jacques ne se sentait plus la force de descendre. L'idée de revoir les invités de madame Morille lui était insupportable, et il eût pour la première fois l'obscure intuition que l'amour, lorsqu'il n'est pas là, sous la main, fait perdre aux petites choses quotidiennes le pauvre charme qu'elles ont pour qui ne rêve pas mieux.

Cependant, il faut bien vivre, n'est-ce pas? c'est-à-dire accepter avec un air aimable et indifférent la mauvaise plaisanterie supérieure qui nous est quotidiennement imposée de faire ce qui nous déplaît cent fois plus souvent que le contraire, en vue d'ailleurs de ne plaire à personne.

Il devait être égal à madame Morille que Jacques de Meillan vînt ou ne vînt pas faire figure à ses quadrilles, et même à M. Morille que ses parquets perdissent un frotteur, car ce qu'il en avait dit n'était qu'une manière de badinage et de métaphore, et cependant le jeune homme, en acceptant l'invitation de Madame Morille, s'était en-

gagé implicitement à séjourner plutôt dans son salon que dans son cabinet de toilette. Et donc, il descendit.

Ce fut à grand peine d'ailleurs qu'il ne se perdit point au milieu du labyrinthe d'escaliers, de corridors et de chambres qu'il avait d'abord traversé, et ce qui ne contribua pas peu à son embarras, ce fut de retrouver pleines de confuses présences et de très doux murmures, ces pièces qu'il n'avait vues tout à l'heure hantées que de leurs meubles... Des personnes nombreuses (si nombreuses qu'on s'étonnait qu'il pût en rester tant dans la salle du bal), étaient venues chercher là, dans la pénombre propice laissées par de petites lampes sourdes et basses, quelques instants de ce cher répit que la Société refuse si cruellement à ses enfants, lorsqu'en les respectant, elle se respecte. Pour mieux goûter la saveur des minutes trop brèves, elles parlaient peu, et seulement pour s'assurer entre elles que les baisers qu'elles se donnaient ainsi, malgré leur fièvre et leur hâte, étaient la preuve et le gage d'une fidélité durable.

Jamais, dans aucune soirée, Jacques n'avait vu autant de monde s'embrasser. Il comprit, car il n'était point bête, qu'il n'avait fréquenté jusqu'alors que des hôtes dans les salons n'avaient pas d'issue, tandis que, chez madame Morille, deux étages presque entiers étaient abandonnés à l'amour. Il dérangea beaucoup de monde, mais sans le faire exprès, car il était rempli de bienveillance, et il aurait voulu que tout un chacun, malgré son évidente indignité et la médiocrité de son choix, goûtât autant de bonheur avec sa compagne qu'il en avait pris, lui, à retenir entre ses lèvres, la bouche exquise de son amie.

Au fait, où était-elle ? Il espérait la retrouver au grand salon et... Elle lui avait défendu de la reconnaître, mais ne pouvait-il pas demander à lui être présenté ? Ne serait-ce

pas très charmant, cette entrevue faussement la première, avec tous les sous-entendus, toutes les significations infiniment nuancées que prendraient les moindres paroles de galanterie ?

Recherche vaine. Comme des ombres, comme les personnages absurdes et perpétuels qui défilent aux tirs des foires, il vit passer et repasser, sans raison vraiment, Lanturlut, madame Defayyantz, M. Morille et le petit Chamaré, M. de Rappapont et M. Bombard, et madame Brémond et bien d'autres. Mais Lanturlut, surtout, repassait si souvent que c'était en avoir le vertige. Cette situation devint même si insoutenable que Jacques se leva et, l'abordant, lui posa la main sur l'épaule :

— Ecoutez, Lanturlut, dit-il avec une grande douceur, ne repassez plus comme cela. Je ne peux plus y tenir. Il faut absolument que vous vous arrêtiez.

Lanturlut fut tellement étonné qu'il en demeura une minute la bouche ouverte, jusqu'à ce qu'un coup de coude violent de M. Morille, qui justement entrainait madame de Chamaré dans une scottisch à contre-temps, vint lui faire perdre son instable équilibre et le faire tomber assis sur une basque de son habit, dans la poche de laquelle une petite lanterne pour rentrer le soir, écrasée, éclata.

Jacques tourna le dos à Lanturlut qui, tout en se relevant, protestait qu'il n'y comprenait rien du tout, d'un bout à l'autre rien du tout, et glissa doucement vers Juliette, un peu plus loin assise seule et sans le voir.

Il s'assit à côté d'elle, de l'air simple de quelqu'un qui vient de vous quitter une seconde, et prit son éventail :

— Eh bien ! dit-elle, vous voilà... Quelle heure est-il ?

— Celle d'aller se coucher. C'est honteux d'être debout, à nos âges, à des heures pareilles. Qu'est-ce que vous en

pensez, Juliette ?... Si on demandait à nos parents respectifs la permission de rentrer dormir ?...

— Vous êtes fou ?

— Je suis extrêmement énervé, chère amie, vous devriez le remarquer, et m'épargner l'humiliation de m'en faire apercevoir. J'ai une envie terrible de m'en aller. Tous ces gens-là me dégoûtent. On pousse du pied des êtres qui s'embrassent avec tant de persistance qu'ils n'y font même plus attention. Et ceux qui dansent sont stupides. Juliette, je vais partir. Et comme je n'admets pas que vous restiez à vous amuser pendant que je m'ennuie, vous allez rentrer chez vous en même temps que moi chez moi.

— Il est impossible, mon cher Jacques, que vous n'ayez pas bu un peu de champagne...

— Pas une goutte, chère amie, je n'ai ni mangé, ni bu depuis... très longtemps.

— Eh bien ! venez avec moi au buffet... ou plutôt, non, car il est déjà minuit. Je vous offre à souper. On prépare les petites tables.

— Comment ! minuit ? Minuit !... mais c'est à onze heures et quart que je vous ai quittée, en vous demandant d'ailleurs une valse pour mon retour.

— Oui, je pense que vous êtes rentré chez vous changer de faux-col.

— Mais, non. Seulement, figurez-vous que le cabinet de toilette des Morille est un endroit extrêmement propice à la méditation. Je me suis assis devant un jeu de robinets de nickel, et j'ai pensé à la vie.

— Et, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ne m'en parlez pas, des choses carrément désobligeantes... Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Moi ? je me suis amusée follement, à tel point que

maman m'a averti, d'une façon très amicale, que ça pourrait peut-être me compromettre.

Ellle eût un léger ricanement, et Jacques comprit qu'il aurait beau accumuler les plaisanteries et les folies, elle avait besoin, ce soir, d'autre chose et qu'elle ferait tout pour pouvoir, enfin, parler d'elle. Et Jacques eût honte d'avoir été si peu, si peu pour Juliette, d'avoir à côté d'elle conservé tant d'égoïsme. Mais voilà, ce soir encore, il voulait ne penser qu'à lui.

— C'est bien pour celà, chère amie, que je vous conseille d'aller dormir. Il ne peut rien résulter de bon pour nous de rester plus longtemps ici... Quant à moi, je suis incapable de dire deux paroles sensées ou bonnes de suite. Demain, j'irai vous voir, à l'heure que vous avez convenue.

— Je vous attends sans faute.

— C'est promis... Mais ce soir, voyez-vous, Juliette, je ne vaux pas grand chose.

Il lui baisa la main furtivement et s'éloigna.

— Comme s'est curieux, pensait-il, « les replis du cœur ! » Un quart d'heure à peine après avoir goûté le bonheur le plus follement inespéré, je n'ai en moi qu'amertume et énervement. Au lieu de me répandre en pluie de mansuétude sur les tristesses des autres, je me renferme en moi-même, et évite égoïstement toute fraternité humaine. Suis-je désolé d'attendre jusqu'à mercredi ? Non, je réserve pour demain cette délectation morose. Mais je veux revoir Anne tout de suite.

Il fit plusieurs fois le tour des salons, dans une solitude morale encore plus grande, malgré que ce fût au bras de la sémillante Mlle Morille, bavarde adolescente, qui, sous aucun prétexte, ne s'arrêtait de parler.

Pendant qu'elle lui racontait comment on avait vu cette imprudente petite Juliette — la chère âme ! elle ne lui

voulait pas de mal, au moins — flirter d'une manière indécente et prolongée avec ce pauvre Lanturlut dont la faible tête tout étourdie admettait déjà les terribles conséquences d'un mariage avec le rejeton d'une famille aussi tarée, et pendant qu'elle ajoutait des réflexions personnelles et surégatoires sur Madame et M. Brémond et même sur le grand-père Brémond, heureusement décédé d'ailleurs au moment où... mais, chut ! elle n'en dirait jamais plus long... Jacques suivait le cours de ses pensées :

— Et cependant une voix intérieure me dit que j'ai eu grand tort de ne pas demeurer à mettre du baume dans l'âme de Juliette, et que la Providence, en leur envoyant dans ces cas-là une série avertisseuse de désastres et de déceptions, se venge toujours des petits jeunes gens qui, pour mieux suivre un vol inaccessible d'images trop douces, se sont volontairement soustraits à de plus beaux devoirs... Allons, allons ! mon cher Jacques, réconcilie-toi avec toi-même. Tu as une belle âme, au fond, une âme d'apôire que ce remords à lui seul te révèle. D'ailleurs, Juliette se console.

Elle dansait en effet, avec des yeux bien brillants, et une rapidité terrible, entraînant comme une plume Lanturlut qui comprenait de moins en moins, mais dont les parents commençaient à se demander avec crainte jusqu'où cela les mènerait.

La voix intérieure ne s'était pas trompée, contrairement à ce qui arrive d'habitude aux voix intérieures lesquelles, très mal informées et très présomptueuses, bafouillent dans le cachot malcommode de la conscience, un tas de prophéties aussi confuses que désobligeantes, et bien propres à égarer la conduite. La Providence, en effet, refusa au pauvre Jacques le revoir de sa bien-aimée, et ce fut en quelque sorte un bien pour son illusion, si ce fut une tris-

tesse à son désir, car on ne peut vraiment pas longtemps persister à croire féérique une créature dont, une fois qu'on sait son nom, on apprend avec une effrayante simultanéité tout ce qui l'explique et la dégrade : mari, fournisseurs, habitudes, manies et amants.

De minuit à une heure, Jacques poursuivit sa chasse infructueuse : il courut de salle en salle, retraversa dans les deux sens les chambres où dans l'ombre étaient toujours répandus les murmurants couples d'amour, il inspecta les plis des tentures et les recoins des meubles, il subit avec trois personnages qu'il ne connaissait point un souper par petite table et une conversation sur les automobiles et enfin, à peu près sûr du départ de la radieuse inconnue, il quitta sans regret ce lieu frivole, après avoir adressé à madame Morille une de ces phrases tremblantes de reconnaissance et qui ont la main sur le cœur.

CHAPITRE III

DU HAUT D'UN TABOURET

> Renan se tourne vers le passé, franchement. Dans la suite, la plupart des intelligences regardèrent l'avenir.
>
> RÉMY DE GOURMONT

Quand M. de Meillan ne travaillait pas à l'élaboration d'un rapport destiné à révolutionner quelque chose dans le commerce ou l'industrie, ou à instruire le monde de la découverte d'un minerai jusqu'alors inconnu, mais plus étrange que l'aluminium et plus soluble que le sel, il passait ses nuits à se mettre en contact avec des capitalistes, des courtiers, des ingénieurs, des marchands ou des inventeurs dans tous les endroits de la ville où l'on pouvait boire. Il y avait gagné de faire la connaissance de tous les garçons de café, en même temps qu'il s'était acquis leur bienveillante sympathie. De la *Brasserie du Chapître* au *Glacier*, des bars de la Joliette aux extrêmes tavernes de la banlieue, il était sûr, dès son entrée, d'une place dans le meilleur coin, avec un petit banc pour ses pieds fatigués, du papier en abondance pour ses lettres et ses télégrammes, des journaux amusants pour distraire une minute son cerveau surmené d'homme d'action et,

sur sa soucoupe, les deux morceaux de sucre supplémentaires qu'il avait l'habitude de rapporter au vautour.

Lorsqu'à minuit, on fermait les portes des cafés, s'il avait encore des affaires à traiter, il se réfugiait au bar américain, mais c'était assez rare, parce qu'il détestait cet endroit, visiblement fait pour boire vite et sans plaisir, et non pour y causer gentîment, en bon Français de la vieille roche, à raison de neuf phrases inutiles sur dix, dans une conversation. Il se juchait péniblement sur les hauts tabourets, absorbait avec des grimaces de dégoût des boissons britanniques, et, brandissant ses pailles comme des lances, les rompait sur le gilet de ses interlocuteurs, pour accentuer l'énergie de ses démonstrations.

Ce soir-là, en entrant au bar américain, Jacques fut surpris de trouver son père seul. Inaccessible et furibond, il griffonnait des chiffres sur un calepin, mais il paraissait plutôt résumer le bilan d'une journée qu'établir le plan d'une entreprise nouvelle. Il s'expliqua d'ailleurs aussitôt:

— J'ai trouvé Mazarakis à onze heures à la *Taverne Alsacienne*, avec les deux pauvres bougres dont je t'avais parlé et que j'ai invités à déjeûner: pour une fois ils mangeront à leur faim... je ne regrette pas de faire des heureux autour de moi... car, cette fois, ou ton père n'est que la dernière des vieilles badernes ou notre fortune est faite, notre fortune à tous.

Et son geste, en disant « à tous » groupait autour de lui sa nombreuse famille, ses amis, son fils, le vautour et les garçons de café nécessiteux.

— Nous aurons un château : ce qui nous changera de l'ignoble maison dans laquelle nous allons rentrer tout-à-l'heure. Il y a des soirs, vois-tu, où je préférerais coucher à l'auberge que rentrer dans un appartement aussi mal tenu... C'est ta faute, d'ailleurs : tu es un égoïste. Pourvu

que tu aies un gilet blanc propre et des escarpins vernis, tout le reste t'est bien égal... Ah ! Seigneur ! comme c'est écœurant, l'ingratitude ! Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour toi depuis que tu es à l'école, depuis même ta naissance, oh ! là ! là ! là ! là ! Et tout cela pour que tu ailles danser chez des rastaquouères... Qu'est-ce que tu fais là, planté comme une borne ? Prends donc un tabouret et viens t'asseoir à côté de ton père. Eugène, deux *wisky-soda*, s'il vous plaît.

Jacques grimpa devant le comptoir, et le garçon, qui ne s'était jamais appelé Eugène, obéit.

— Quelle horreur ! reprit M. de Meillan. Et dire qu'on est obligé de boire çà ! Tu dois aimer cette abomination, toi, Jacques, avec tes manies de décadent et d'anglophile. Au fond, il n'y a que le bourgogne, ou alors le café très bien soigné. Mais tu nous vois d'ici demander du bourgogogne dans cettte boîte !...

— Et Mazarakis ? demanda Jacques.

— Un homme épatant !... Et de la tenue !... Et des manchettes !... C'est tout à fait un type épatant. Froid, ne s'emballant pas, tout ce qu'il faut pour une affaire aussi sérieuse que celle que je lui ai proposée ce soir.

— Quelle affaire ?

— Tu ne connais pas. Une affaire... C'est difficile à expliquer. Des gisements d'alcool dénaturé que mon ami Rogeard a trouvés dans le Caucase... Je pense livrer le litre à huit sous, et d'une qualité supérieure. Du même coup les concurrences tombent à plat puisque le moins cher des alcools à brûler s'achète treize sous... Tu peux compter un débit de dix mille litres par jour, au bas mot, dès les premiers mois. J'évalue à deux sous seulement le bénéfice net par bouteille, ce qui fait mille francs par jour, soit (les chiffres sont là : on ne peut pas les discuter) trois cents soixante

mille francs par an. Mais un enfant comprendrait qu'à partir de la seconde année l'affaire entre en pleine prospérité et que tout le monde achètera l'alcool Mazarakis-Meillan et Compagnie. Ce n'est donc pas dix mille, c'est trente mille litres par jour qu'il faut compter au minimum. Enfin, un total approximatif d'un million par an : cinq cent mille francs pour Mazarakis, — tu vois la part du lion que je lui fais en rémunération de sa misérable avance : lancement de l'affaire, achat de la mine et du matériel d'exploitation, — et cinq cent mille francs pour ton père, qui cette fois, se reposera... Cinq cent mille francs par an ! Et rien à faire que les voir tomber dans sa poche, à échéances fixes... Ah ! mon enfant, je t'assure qu'à ce moment-là, nous mènerons un autre train de vie. Nous mettrons Eugénie à la porte, à moins que nous ne l'élevions à la dignité d'intendante générale de la maison. Car, j'y ai pensé, il nous faudra une intendante pour simplifier les comptes et les dépenses. J'ai calculé, qu'avec le groom, la voiture, les deux chevaux toujours prêts à l'écurie, la femme de ménage, les réceptions et puis... ta petite pension, çà ferait soixante mille francs par an. Eh bien ! c'est quatre cent vingt mille francs que je mets de côté chaque premier janvier pour tes enfants. Car j'espère bien que tu vas te marier et me quitter cette vie d'oisif et d'inutile que jusqu'ici j'ai eu la faiblesse de te laisser mener. Ta fille aura une jolie dot, mon petit.

M. de Meillan, se frappant le front tout à coup, reprit ses calculs sur son calepin.

— Ah! j'oubliais l'achat de l'hôtel. Tu penses bien que nous ne resterons pas où nous sommes. Non. Je guigne un petit taudis délicieux, dans un recoin de la rue Nicolas. Pas plus de deux étages, mais un bijou, avec une cour et un jardin. Elle est à vendre.

— Puisse-t-elle le demeurer longtemps !

— Si elle est prise à cette époque, tant pis... D'ailleurs je ne tiens pas à rester à Marseille. Mon rêve serait de faire bâtir au bord de la mer, entre Nice et Menton, une villa au milieu des pins... j'ai le plan tout fait dans ma tête. Un jour où j'aurai une minute, je m'amuserai à te le dessiner, avec les épures en double, l'élévation et tous les graphiques voulus... Tout cela grâce à Mazarakis. Ah ! je dois une fière chandelle à ces deux pauvres hurluberlus... pas fichu de me rappeler leurs noms ! Tu dois bien le savoir, toi : tu les a vus une fois à ce restaurant italien, où nous avions été goûter de la polenta avec Cabillaud et Polaillon.

— ?...

— Enfin, peu importe. Mais tu ne songes pas qu'il est deux heures du matin ? On va nous mettre à la porte même de ce bar. Sale endroit ! C'est bien pour toi que j'y suis venu, car je n'avais plus rien à faire, et si je ne t'avais pas promis de te ramener à ta sortie de chez tes rastas, à cet heure, je dormirais, ainsi qu'un honnête homme doit le faire lorsqu'il a, le lendemain, un travail comme celui qui m'attend sur ma table. A propos, t'es-tu bien amusé ?

— Pas trop mal... J'ai rencontré Paillon.

— Comment ! Paillon... Il m'a encore refait de cent sous, il n'y a pas trois heures.

— Je le sais. Il était même indigné de ne pas avoir obtenu davantage.

— Pauvre Paillon ! Tu connais son héritage des Doges ? Une histoire à dormir debout. Il y croit. D'ailleurs, s'il n'y croyait pas, comment vivrait-il ? Ce n'est pas avec ses confitures de pieds de taureaux, qu'il vend clandestinement à des pharmaciens de la banlieue, pour guérir les

arthritiques qu'il se ferait des revenus suffisants. Pauvre Paillon! Au fond, c'est un chimérique. Il n'a aucun sens des réalités de la vie. Alors, de temps en temps, je lui avance quelque roue de carosse pour lui en adoucir les déceptions. Eugène!

Le garçon, qui fermait les volets, vint ramasser la monnaie et M. de Meillan, aidé de son fils, descendit de son haut tabouret. Puis, parmi la nuit très douce et très claire, leurs pas inégaux sonnant dans la solitude de la rue Noailles et de la rue Paradis, ils regagnèrent leur logis, échangeant au hasard des remarques tout à fait sans but et sans suite sur la température, le prix inabordable du beurre et du sucre et les déceptions que réserve à l'homme sentimental et généreux le commerce trop suivi de gens qui s'occupent de banque, de commission ou de négoce.

Justement fatigué par ses calculs, ses rendez-vous, ses épuisants projets, M. de Meillan se coucha aussitôt, mais Jacques était vraiment trop surexcité par une journée aussi merveilleuse pour ne point veiller jusqu'aux extrêmes limites de la résistance physique, alors que l'aube brouillée et livide épuise les yeux las. Il s'assit sur son divan, et ce fut seulement alors qu'il s'aperçut de cette terrible chose : qu'il n'était plus maître de sa pensée.

Puissante comme une armée rangée en bataille qui force une citadelle, l'image d'une femme y était entrée, occupant toutes les avenues, se mêlant à tous les détours, souveraine, voleuse, inexpugnable. Certes, elle n'en avait pas tout chassé, de peur sans doute de s'y faire haïr, mais au contraire, adroite et subtile, elle s'y était ménagé des amis et des serviteurs, et tout contribuait à l'évoquer et à l'exalter. Les plus doux des mots d'amour rencontrés dans les poèmes, les souvenirs aimables de l'enfance, les spectacles merveilleux des paysages marins, tout ce que

la nature et l'art déposent de consolant dans le temple de notre mémoire, tout, soudain cristallisé contre l'image chérie, se composait autour d'elle avec des significations inattendues. Mais la liberté, la chère liberté de l'égoïsme, était disparue, et Jacques comprit ce soir que l'amour n'était pas fait pour notre plaisir, mais nous pour le sien, et qu'encore nous lui étions bien reconnaissants de ce servage. Il l'accepta d'un cœur léger et ne décida qu'une chose : dissimuler vis à vis de tous de peur d'être incompris ou peut-être volé. — J'attendrai jusqu'à mercredi, se dit-il, et d'ici-là je n'aurai l'air de rien, moins que jamais ; je verrai mes amis et ceux de mon père, je sortirai à mes heures, ma vie sera pareille ; mais, mercredi, je lui dirai en la voyant que je la veux et si elle refuse...

... Ah ! sapristi ! si elle refuse, je suis bien certain que je n'aurai pas le courage de me tuer. Et cependant je ne pourrai pas non plus continuer à vivre... Alors, c'est cela, je me laisserai mourir à petit feu, élégamment, au milieu de mes amis pâles d'émoi, en présence de mon père qui n'y comprendra rien, mais non sans lui avoir écrit, à elle, une lettre révélatrice et terrible, une lettre à la submerger de remords pour toute sa vie... Elle me rejoindra dans la tombe... Piètre rendez-vous ! J'aimerais mieux une chambre en ville... Je plaisante : c'est verbal. Je n'ai pas le cœur à rire... Mais, j'y pense, pourquoi refuserait-elle ? Non, elle ne refusera pas ; autrement se serait-elle conduite comme elle l'a fait ce soir ?... Elle ne refusera pas et il faut que je ne m'entretienne que d'images riantes, que tout autour de moi soit aimable et me prépare à mon bonheur...

Il prit un livre et en lut deux cents pages sans en comprendre un mot, fuma une cigarette dont il ne perçut aucunement l'arôme, rangea des bibelots, accomplit soixante-

sept fois la traversée en longueur de sa chambre, aller et retour, avec arrêts devant le guéridon, la bibliothèque et le lit, ne pensa qu'à une chose unique, et enfin comme le jour, se levant, offensait la clarté de la lampe inutile, il se coucha, n'ayant plus une parcelle de son corps qui ne fût exténuée. Il fit des rêves confus, et sans aucune sorte de signification prophétique : il voyageait sur une barque pleine de musiciens, tenant Anne dans ses bras, mais la barque voguait sur un fleuve d'alcool à brûler et, sur la rive, M. de Meillan, debout pour se grandir sur un tabouret de bar, hurlait en agitant une bouteille : « Huit sous ! je te laisse toute la rivière à huit sous le litre, mais tu me présenteras à Madame Morille, et je te tiens quitte de tout ce que tu me dois, fils ingrat ».

CHAPITRE IV

DÉJEUNER D'AFFAIRES

Moi-même, quand j'étais jeune, j'ai passionnément fréquenté le Docteur et le Saint, et j'écoutais de grands arguments sur ceci ou cela ; mais toujours je suis sorti par la même porte par où j'entrai.

OMAR KHAYYAM.

Peut-être un lecteur se sera-t-il demandé quelle profession, ou sinon quel rôle ou quelle place mon ami Jacques de Meillan occupait dans la vie. Il me serait facile de répondre qu'il était littérateur, d'autant plus facile qu'on le verra bientôt entouré de quelques-uns des plus brillants et des plus variés spécimens de cette race étrange, improductive et amorale. Mais je n'ose pas. Pour être littérateur, il ne suffit point, comme les apparences portent à le croire, d'avoir été rejeté de toutes les catégories sociales, ou de s'être soi-même reconnu incapable de quoi que ce soit, il faut encore avoir écrit. Or, mon ami Jacques de Meillan avait composé péniblement quelques sonnets dont le plus beau avait paru dans *La Côte bleue*, petit journal d'annonces que dirigeait M. Tintouin, dont le nom reparaîtra plus tard, au cours de ce récit. Entre une réclame sur le savon Mikado et l'éloge d'une villa à Saint-Raphaël, avec eau et gaz à tous les étages, ce sonnet avait été imprimé, enjolivé de deux coquilles importantes au dernier vers. Personne ne lisant *La Côte bleue*, il n'y avait

aucun danger qu'on appréciât d'une manière quelconque, en bien ou en mal, cette œuvre lyrique. Mais comme deux précautions valent mieux qu'une, et qu'on ne saurait trop se défier de l'indiscrète curiosité du public, l'auteur avait adopté le pseudonyme déconcertant de Manfred. Habileté suprême et qui lui avait permis de passer auprès de tous ses amis pour un talent qui n'a pas encore dit son premier mot. Il voulait débuter par un chef-d'œuvre, et ces prétentions-là entraînent bien loin.

A part cela, il profitait de tous les instants de loisir que lui laissait sa vie surmenée de riens pour s'abandonner au remords de ne pas écrire, là, tout de suite, sur sa manchette, à la rigueur, les conceptions exquises et si originales qui lui traversaient le cerveau... Oui, mais cette maladie de l'hésitation!... Il attendait que tout fût mûr, complet, prêt à l'encens universel et lorsqu'il allait se décider... voilà qu'une nécessité urgente le ravissait aux douceurs de la méditation : il avait promis de voir Lanturlut chez Madame Bombard à cinq heures juste, ou bien son gantier l'attendait depuis trois après-midi, et ni le gantier ni Lanturlut n'admettaient de retards.

Donc, mon ami Jacques de Meillan n'était littérateur qu'en puissance, et il n'y avait que Madame Morille au monde pour lui décerner l'épithète de poète. Elle ne le faisait d'ailleurs que par hasard et par fantaisie. Je ne puis pas tout de même affirmer qu'il était rentier, car si le rentier ne fait rien, il a des rentes. Mais autre chose est d'avoir de temps en temps jusqu'à des vingt sous à dépenser en quelques jours, autre chose est de toucher des coupons du Métropolitain. Fils de famille? Mais a-t-on bien le droit de considérer comme une qualité particulière un trait qui vous est commun avec tous les gens qu'on n'a pas trouvés, nus et enfants, sous des porches?

Il existait, voilà. Et c'est déjà bien beau dans une époque comme la nôtre. Seule, la manière dont il s'acquittait de cette fonction lui était strictement personnelle et n'avait que de lointains rapports avec les moyens choisis par une foule de gens sérieux, pour le même but. On a peut-être compris, et on comprendra de plus en plus en lisant ce petit roman combien une définition brutale telle que *littérateur*, ou *rentier*, ou *étudiant* serait insuffisante. Disons donc, et plus vaguement, que Jacques de Meillan était un jeune homme, et un jeune homme qui se levait tard.

Il se levait tard, parce qu'il se couchait relativement encore plus tard et que le sommeil repose. Il se levait tard, parce que la matinée ne contient que des heures ingrates et difficiles à occuper avec intelligence. Il se levait tard, parce qu'il était infiniment mieux couché que debout. Il se levait tard, parce qu'il avait à se venger des dix ans de supplice où, sous prétexte d'un baccalauréat à obtenir, on l'avait obligé à s'habiller à cinq heures et demie tous les matins.

Excepté quand il déjeûnait en ville, il ne quittait donc jamais son lit avant onze heures, et il employait à des projets ou à des rêves le temps qui s'écoulait entre son réveil et cet instant fatidique. Le lendemain du bal des Morille, il ne revint à la conscience du monde réel qu'à dix heures. Il sonna furieusement Eugénie qui, n'attendant que ce signal, apparut avec un bol de café au lait tiède, qu'elle déposa sur les genoux de son jeune maître. Puis, comme elle s'esquivait discrètement, il la retint d'un geste de la main, et lui désignant un fauteuil :

— Asseyez-vous, ma fille, et répondez à mes questions.

Eugénie obéit. Elle était tout-à-fait fatiguée de la soirée de la veille et il fallait l'inconsciente cruauté de M. de Meillan pour exiger de cette pauvre fille un service aussi

dur que celui de l'entretien de son ménage. Jacques, sur le point de lui demander des nouvelles de sa santé, l'ayant regardée, se tût :

— Où est mon père ?

— Monsieur est parti ce matin de bonne heure en disant qu'il ne rentrerait qu'à midi, avec plusieurs messieurs.

— Alors, c'est un grand déjeûner ?

— Oh ! Monsieur Jacques, ne m'en parlez pas, voyez-vous. Je ne tiens plus debout. Si cette vie devait durer plus longtemps, j'aimerais mieux donner mes huit jours à Monsieur, et le quitter.... Parole d'honneur, si ce n'était pas ce pauvre Coco, que personne ne pourrait soigner comme moi, je partirais. Il y a trop de travail ici... On peut le dire, c'est bien pour lui que je reste... et pour vous aussi, Monsieur Jacques, qui avez toujours été si bon pour moi.

— Eugénie, je vous remercie. Mais ne pensez-vous pas que si vous rentriez un peu moins tard ?...

— Oh ! que Monsieur ne me parle pas de çà !... Une fois ma vaisselle finie, je redeviens une femme comme les autres, n'est-ce pas ? Eh bien ! je suis libre, je sors. Et encore on peut dire que je me tiens... Mais si vous aviez vu Ernestine, et Antoinette la Gavotte, une fille que j'ai connue cuisinière chez Madame Bombard, autrefois... En plein jour, monsieur... C'est des choses qui ne se font pas, quand on a un peu de chic...

— Bref, les messieurs que va ramener mon père dévoreront leur déception...

— Oh ! pour ça non. J'ai promis à Monsieur qu'on mangerait, et même qu'il y aurait une surprise. Il m'a donné cent sous en me disant : « Surtout, qu'il ne manque rien, nous serons six ou huit personnes. » Je vais leur faire un beefsteak de cheval au beurre d'anchois, un beefsteak monstre. Ça fait de l'effet et du profit, et ça vous a un

arôme qui flatte l'odorat... j'ai promis, je m'exécute : seulement il ne faudrait pas me demander un œuf à la coque après que j'aurai enlevé le couvert. Je sens qu'à ce moment-là, la tortue me jetterait par terre d'un coup de patte.

Jacques avait fini son café au lait. Il tendit le bol à Eugénie qui disparut, puis il contempla sa chambre. Occupation facile. Sujet de méditation éternellement nouveau et indéfiniment fécond.

C'était une très jolie chose que sa chambre, par un doux soleil d'hiver, comme ce matin de février. Les rayons jaune-pâle entraient par les deux fenêtres à ras de plancher, éveillant la vie des poussières dansantes, semblables à des vols de moucherons dans les beaux soirs du mois d'août. Ils allumaient de minces éclairs au dos des livres de la bibliothèque entr'ouverte, ils venaient mourir en briques d'or sur la cuirasse de la tortue. Une subtile gaieté vibrait dans l'atmosphère. Les bibelots de l'étagère s'animaient comme de petits personnages. Ils se racontaient leurs souvenirs et Jacques suivait leur conversation, la plupart du temps ironique.

— On aime les bibelots, pensait-il, on ne les comprend pas. On les estime pour leur valeur d'art ou leur intérêt de curiosité. Mais ils vivent, les bibelots, ils aiment qu'on s'occupe d'eux. Qui donc n'a remarqué leur air de satisfaction lorqu'on les met à leur vraie place, l'exaltation pour ainsi dire de leur physionomie, et au contraire, leurs reproches muettement terribles quand on les exile ou que l'on se met à oublier les souvenirs charmants ou graves, que leur destinée de bibelots est d'éveiller ? Ils pardonnent une mutilation, pour peu que la malice ne s'en soit pas mêlée, mais l'oubli et la négligence les ternissent, comme les perles que ne réchauffe plus la

douce chair féminine. Bibelots, bibelots, je vous aime. Vous n'êtes pas nombreux ici et vous n'avez pas de valeur, mais si vous m'étiez enlevés, il me faudrait au moins les joies suprêmes de l'amour pour me consoler de votre perte... Encrier qui de loin paraîs une bonne petite grenouille de cristal gavée d'encre, chandelier couvert de taches de bougie anciennes et vénérables, porte-montre qui me viens de mon grand-père, et si intimement uni à l'existence de ta compagne que si tu disparaissais, je ne saurais où la coucher la nuit, et toi-même, tocante chérie, invraisemblablement arrachée tant de fois, — et au prix de quels sacrifices ! — à l'avidité d'une tante redoutable, tocante chérie dont les taches même et les fêlures d'émail me sont précieuses, vous avez tous un peu de ma vie... Mais, bibelots, j'ai parlé d'amour. Excusez-moi. Ma pensée encore vous quitte. Elle vous reviendra... Soyez tranquilles, hélas ! je vieillirai bientôt.

Il pensa de nouveau à la jeune femme blonde et à son rendez-vous, mais cette fois avec espoir et avec joie. Son attendrissement avait changé d'objet et il attendait, perdu dans une molle rêverie, que la minute sonnât du lever.

A onze heures, il s'agitait dans l'obscur réduit qui lui servait de cabinet de toilette, puis passait à l'élaboration d'un habillage savamment en rapport avec la gravité précoce qu'on se plaît à supposer chez un jeune homme qui va prendre part à un repas de gens sérieux. Il mit un complet sombre et une cravate sévère, aux tons amortis de minerai pas encore entièrement extrait d'une carrière nouvelle, divisa ses cheveux d'une raie correcte, mais discrète, chaussa les souliers confortables de quelqu'un qui pourrait aussi bien avec entrer dans un salon que prospecter en Californie, s'il le fallait ; enfin dans une disposition d'esprit bienveillante et souple, se disposa à plaire

aux nouveaux amis de M. de Meillan. Puis, il fut à la salle à manger donner le coup d'œil suprême.

Cette servante avait plus que du tact : elle avait du génie. Sur une table à toutes rallonges épanouies, une nappe de toile fine et huit couverts agréablement disposés, des hors-d'œuvres variés, du beurre contourné en coquillages marins, des verres innombrables, comme s'il avait plu de quoi les remplir et un bouquet de chrysanthèmes au centre de ces merveilles attestaient combien cette jeune femme, à tant d'égards fantaisiste, était précieuse en ses ressources, lorsque les circonstances exigeaient une improvisation éblouissante. Jacques ne perdit pas une seconde à se demander comment la cave ou l'office feraient honneur à tant de promesses : il avait confiance.

A midi, un bruit terrible retentit dans la maison. On pouvait croire qu'un cent de billes d'agate poursuivi par les clameurs d'une foule, rebondissait sur le marbre des escaliers. C'était M. de Meillan et ses amis qui rentraient. Lorsque la trombe eut forcé la porte de l'appartement, il se produisit une telle trépidation que le vautour, trébuchant sur son perchoir, vint donner de la tête sur le fourneau brûlant, puis tomba, évanoui, sur le carreau. Comme personne n'avait le temps de s'occuper de ses faiblesses, il ne revint à lui que longtemps après, couché dans le couvercle d'une vieille valise où il avait été déposé en grande hâte.

— Entrez, entrez, mes amis, disait M. de Meillan. Il y a ici un cordon-bleu dont vous allez me dire des nouvelles. Par ici, par ici, à gauche... Là ! nous y sommes. Cette table fait plaisir à voir. Messieurs, je vous présente mon fils. D'ailleurs pour une moitié d'entre vous cette formalité est inutile. Paillon, Cabillaud, et ce cher Renaud Jambe-

d'Or sont de vieilles connaissances. Jacques, approche, que je te présente à M. Tintouin directeur de *La Côte Bleue*, ancien chef de musique militaire à Cassis, un de nos plus riches capitalistes, et dont je compte bien doubler la fortune avec l'affaire des alcools du Caucase. J'ai aussi amené ces deux messieurs, tu sais, dont je t'ai dit tant de bien hier soir, deux cœurs d'or et qui ont l'oreille de Mazarakis : M. Pam... Pamplemousse...

— Pampelunos, rectifia en s'avançant un homme âgé, espagnol d'allures et d'accent, et dont le regard était éteint de scepticisme et d'expérience.

— Pampelunos, parfaitement. Un homme étonnant, qui, après avoir été un des chefs de l'insurrection carliste, s'est retiré des affaires publiques, et vit comme un sage, dans un petit magasin du Vieux-Port, en vendant des asticots et des cannes à pêche... Et M. Mic... Micmac...

— Micaëlli, souffla un petit vieillard propre et aimable, monsieur Micaëlli, ancien secrétaire de M. Francisque Sarcey et actuellement inventeur d'un instrument destiné...

— A révolutionner l'industrie mécanique, interrompit M. de Meillan... j'ai étudié son dossier, ses plans, ses devis, c'est extraordinaire... Allons, messieurs, à table ! à table! L'huitre ouverte n'aime pas attendre.

Il retira lui-même d'un panier quatre douzaines de Portugaises prêtes et les disposa sur un grand plat.

— C'est bien peu, n'est-ce pas, Messieurs, c'est bien peu. Mais un homme en a tout de même sa charge. Et puis, je ne pouvais pas supposer que je vous rencontrerais tous. Je n'avais primitivement invité que MM. Tintouin, Micmaquelli et Pamplemonos, mais, par un hasard comme... moi seul en rencontre, j'ai trouvé successivement, échelonnés à divers coins de rue, ces excellents amis : Paillon, Cabillaud et Renaud Jambe-d'Or. Messieurs vous vous

connaissez maintenant : asseyez-vous. Le repas que je vous offre est très simple, mais l'affaire que nous allons y élaborer nous permettra bientôt d'en faire d'autres plus succulents. Je vous promets, au lancement de la cent-millième bouteille, un banquet à la Maison-Dorée, où nous ferons valser la mère Clicquot comme si elle avait vingt ans. Allons, messieurs, prenez vos places au hasard. L'étiquette n'entre pas ici.

Par respect pour le capital, on laissa M. Tintouin s'asseoir le premier. Il le fit avec une gravité bienveillante. Toute sa figure aux joues rasées de près respirait la santé et la quiétude. Il était vieux, mais frais encore et ses moustaches blanches semblaient un paradoxe, un paradoxe aussi son bégaiement.

Le lecteur connaît déjà M. Paillon, le médecin élégant dont toutes les femmes raffolaient. Mais quels que fussent le chic et les manières de M. Paillon et de M. Tintouin, rien n'approchait de la suprême aisance de M. Cabillaud, que son abondante barbe d'argent faisait ressembler à un sage de la Grèce, affublé d'un complet de *La Grande Maison.* Ses mains soignées, ses gestes parfaits, sa diction tour à tour familière et grave attestaient une habitude de la haute vie, contre laquelle rien n'avait pu prévaloir, ni l'adversité, ni la menace d'une paralysie courageusement d'ailleurs envisagée ; tant il est vrai qu'une grande âme se rit des circonstances qui se flattent de la faire déchoir. Assis à ses côtés, l'exubérance de Renaud Jambe-d'Or, sa moustache terrible sur ses joues bleues, ses yeux de cavalier maure dans une fantasia étaient évidemment les signes d'une âme ingénue, mais manquaient de ce je ne sais quoi qu'on acquiert par un long mépris des hommes et un exclusif amour de ses aises : la distinction.

Pampelunos et Micaëlli, que l'huître fraîche étonnait,

se taisaient, humant l'odeur marine. M. Tintouin, tout à coup et sans autre raison qu'entretenir la causerie sur un ton badin, s'informa :

— Je vous demande pardon, monsieur Renaud, ce nom... que vous portez... si particulier... perpétue-t-il un souvenir ? En vous voyant marcher si allégrement...

— Jambe d'Or, monsieur, est le sobriquet sublime donné à mon grand'père par les Turcs eux-mêmes dont un boulet lui enleva la cuisse au ras du tronc, à la bataille de Navarin. On la remplaça par une jambe d'or, et tous ses enfants sont fiers d'ajouter à leur patronymique cette appellation héroïque et commémorative. Renaud place des becs d'acétylène, monsieur, mais il est Renaud Jambe d'Or.

M. Tintouin acquiesça dans un sourire. Eugénie, correctement ceinte d'un tablier blanc, et une couche de poudre de riz dissimulant sur ses joues les cernures et les plis de ses fatigues nocturnes, vint remplacer les coquilles d'huîtres par une tranche colossale de cheval au beurre d'anchois qui souleva un murmure d'admiration.

— Eugénie, cria M. de Meillan, allez dans mon bureau me décrocher de la panoplie le grand couteau péruvien.

Eugénie obéit et revint fièrement armée d'un poignard à large manche de cuivre, incrusté de dessins bizarres. M. de Meillan l'ouvrit et découpa en huit morceaux pareils l'énorme beefsteak proposé à sa force.

— Ce poignard, dit-il, est authentique. Il a été trouvé dans la tombe d'un Inca par le frère du docteur Chandelier, l'oculiste, dont les soins ont guéri mon fils lorsqu'il pensa perdre la vue à l'époque de ses douze ans.

— Chandelier n'est qu'un imbécile, protesta Paillon ; il rend aveugles deux malades sur trois.

— Et j'ai bien peur que ton poignard n'ait été fabriqué par un faiseur de tiares, dit Cabillaud en souriant.

— Tais-toi, mon poignard vient directement du Pérou, l'évidence saute aux yeux. Ne l'écoutez pas, messieurs, son scepticisme est un abîme. Il verrait brûler nos gisements de mines d'alcool qu'il en discuterait la composition chimique.

— Pourtant, dit Pampelunos, on ne peut pas les mettre en doute.

— C'est clair, résuma M. de Meillan, avec un léger haussement d'épaules à l'adresse de toute personne fictive qui eût osé ne point admettre son alcool, c'est clair. Il coulera ici des millions. Et tant mieux pour les ouvriers de la première heure, qui auront cru en même temps que moi. D'ailleurs, je les avertis, les parts de fondateurs sont pour eux, et non pour les opportunistes.

— Vous avez parfaitement raison, s'écria Jambe d'Or, et pour moi, je crois à vos mines comme si je les avais vues.

— Jambe d'Or, voilà qui est parler... Ce que vous venez de dire là vous sera compté plus que vous ne pensez à l'époque très prochaine où... Mais je m'arrête, j'en ai déjà trop dit.

— Du tout, du tout, monsieur de Meillan, susurra Micaëlli, nous sommes impatients d'entendre la fin de votre phrase...

— Aussi bien, pourquoi me cacherai-je?... je compte suspendre les premiers mois le partage des dividendes et affecter les fonds de la recette à la construction d'un magasin monstre, d'une sorte de bazar colossal, en plein centre marseillais, où l'on vendrait l'alcool Mazarakis-Meillan et Compagnie dans des conditions d'élégance toutes particulières. Vous voyez d'ici l'entreprise. Cinq étages de services, de bureaux, de salles d'exposition et de vente, des comptoirs supplémentaires de parfumerie et

d'épicerie pour appâter le gros public, et tout l'attirail imaginable : salles de dépêches, bureau de poste, salon d'auditions musicales et de phonographes, un petit théâtre genre musée Grévin avec cinématographe dans les sous-sol, un atelier de photographie délivrant une carte-album à chaque acheteur au-dessus de dix francs, enfin une série d'attractions admirables et bien propres à nous faire une réclame immense. Et je ne fais que vous entr'ouvrir des perspectives. Mais vous n'êtes pas sans deviner combien d'idées fécondes nous suggéreront les circonstances et le succès : comme, par exemple, d'adjoindre à la maison un service d'informations parallèle à celui des grands quotidiens, et au besoin d'avoir un journal à nous dont le rôle peut être formidable dans une crise électorale, et mille autres inventions semblables dont votre ingéniosité ne sera pas en peine. L'argent ? vous n'aurez même pas à vous baisser pour le prendre, il montera en flots jusqu'à la portée de votre main...

Pour l'instant, ajouta-t-il avec plus de calme, nous n'en sommes qu'à la période d'exspectative, et j'ai plus besoin de dévouements que je ne puis distribuer de subsides.

— Ah ! vous ne pouvez pas encore ?... interrompit le méfiant M. Tintouin.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes renversant, mon cher et estimable monsieur Tintouin. Vous voudriez que je vous distribuasse des revenus de vingt pour cent avant d'avoir reçu le quart de votre quotité ? Mais alors...

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, monsieur Tintouin, rectifions les faits. Par amitié pour vous, je consens à recevoir votre argent au même titre que celui du tout puissant Mazarakis, au risque de me fâcher avec lui, et vous réclamez déjà ?

— Je n'ai pas réclamé.

— Votre étonnement était pire qu'une exigence formelle. Monsieur Tintouin, cette conduite me navre. C'est me faire payer bien cher quelques annonces parues dans votre gazette, et que je ne vous avais pas encore réglées... Au surplus, vous avez tous les droits, mais si vous exigez vos dividendes les deux premières années, il est clair que du même moment vous perdez toute participation à l'affaire autrement importante du bazar. C'est cinquante ou soixante mille francs par an que vous abandonnez.

— Mais enfin, protesta suprêmement M. Tintouin, cette mine d'alcool du Caucase, où est-elle ?

— Dans le Caucase, certes ! s'écria M. de Meillan. Une mine d'alcool du Caucase n'a pas l'habitude de se trouver dans la République Argentine.

— Je veux dire : est-on bien sûr de son existence ?

— Si l'on est sûr de son existence ! s'indigna l'amphytrion, ah ! c'est trop fort ! Douter de l'existence de ma mine !

Etouffant, il se leva, puis se rassit, puis but un verre plein d'eau pour se remettre d'une telle alarme.

— Pourtant, reprit M. Tintouin, je ne l'ai pas vue.

— Voilà une preuve ! Et moi, croyez-vous que je l'aie vue ? Et Mazarakis, qui l'achète de compte à demi avec moi, pensez-vous qu'il l'ait vue ? Depuis quand a-t-on besoin de voir une marchandise pour l'acquérir, la préparer, la débiter, la vendre ? Comme capitaliste, monsieur Tintouin, vous manquez d'envergure. Moi qui ne suis qu'un modeste découvreur d'affaires, je possède autrement d'audace.

— Vous n'avez rien à perdre.

— Rien à perdre ! Mais, vous moquez-vous de moi ? Et mes parts de fondateur ? et mes engagements vis-à-vis de

mes prêteurs pour arriver à payer le quart de ma quotité de frais d'achat ? et mon travail ? C'est-à-dire que si cette entreprise échouait, je n'aurais plus qu'à disparaître loin d'ici...

M. Tintouin, terrifié d'engager ses fonds sur les chances d'exploitation d'une mine que personne n'avait vue, ne savait comment offrir sa démission. Ce fut M. de Meillan lui-même qui vint à son secours, avec un rire de pitié :

— Ecoutez, je comprends vos hésitations. Elles vous sont communes avec des milliers de rentiers de France, et ce sont elles qui ont tari notre énergie et stérilisé notre expansion nationales. Je ne vous en veux pas : on ne peut pas demander à un ancien chef de musique l'intuition d'un fondateur de trusts. Je vous en veux si peu que j'ai en réserve à votre choix une demi-douzaine d'autres affaires, infiniment plus modestes et d'un succès plus immédiat : une carrière de portor dans les Pyrénées, un verrou automatique, enfin une invention que j'ai abandonnée depuis longtemps : le simili-marbre. On trempe une dalle de pierre de taille dans des bains successifs, et elle sort avec les veines et le poli du marbre. L'inventeur est mort depuis six ans, mais je suis le parrain de ses enfants, et la veuve me céderait le brevet pour un morceau de pain. Je vous ferai passer les dossiers.

— C'est cela, dit M. Tintouin, évidemment satisfait d'échapper à la mine d'alcool, je les étudierai de près.

Cependant, à mesure que le déjeuner s'avançait, la conversation échappait au maître de la maison et se fragmentait à l'infini. Chacun parlait successivement à tous et leur répondait. Seuls, Pampelunos et Micaëlli se taisaient, de peur de laisser perdre une bouchée de ce repas magique, servi sur une table blanche, dans une salle chauffée et abritée des courants d'air. Ils ne rompirent le silence que

lorsque, le café distribué, on fut bien sûr qu'il ne s'évanouirait point. Alors, ils se firent leurs confidences mutuelles, sans en comprendre un mot, puisque l'un parlait français avec une rapidité vertigineuse et une voix suraigüe et que l'autre mâtinait son discours d'une foule de locutions espagnoles, de barbarismes et d'allusions inintelligibles à des évènements obscurs et sans la plus petite importance. Ils avaient beaucoup vu tous les deux, quoique dans des sphères d'observation étrangement différentes. Pampelunos avait fait la campagne de guerrillas comme aide de camp du général Zumalacarregui, avait couché à la belle étoile, tiré sur ses compatriotes, attrapé des rhumatismes et enfin subi l'exil. De désespoir il vendait des vers de vase et faisait la commission. Son illustre client Mazarakis n'achetait que chez lui ses palangrottes, — car il était amateur fou de la pêche. Micaëlli avait connu l'humanité dans l'antichambre de Sarcey, et Sarcey luimême en recopiant ses manuscrits. Il était fier d'avoir, pour sa modeste part, contribué à répandre tant de chefs-d'œuvre de critique dramatique, et ne parlait qu'avec attendrissement de cette époque de sa vie. Depuis, ses efforts n'avaient abouti qu'à une succession de désastres et il n'avait eu de joie un instant qu'à la publication d'une plaquette de vers composée de trois acrostiches : l'un sur Sarcey précisément, l'autre sur le tzar de toutes les Russies, et l'autre sur Déroulède. Mais de ses inventions, pourtant géniales, il n'avait tiré nul profit, par impossibilité de s'offrir un brevet. Il rencontrait tous les jours des gens qui roulaient en huit ressorts, pour avoir en toute impunité, dérobé et exploité ses secrets. La vie était bien triste.

Ce n'était l'avis de M. Cabillaud que dans l'acception strictement métaphysique. Il expliquait à Renaud Jambe d'Or que, évidemment, à un certain point de vue, compa-

rée à l'éternité, notre existence n'a ni valeur ni charme. Mais, considérée en elle-même, elle ne manque pas de saveurs : l'amour des femmes, les bons repas, les conversations distinguées, les livres, les cigares et la paresse. Il vaut même mieux ne pas penser que tout cela se résout en maladies, comme cette satanée ataxie qui menace les organismes les mieux trempés... Mais enfin... ne nous faisons pas de bile avant le temps.

Et il lançait fortement sa jambe sous la table, afin de se rassurer sur son bon fonctionnement.

Tous, sauf M. Tintouin qui avait des villas au soleil de la côte d'Azur, se félicitaient d'avoir rencontré ce matin M. de Meillan et faisaient des vœux sincères pour que sa prospérité ne diminuât point ses généreux sentiments. Quant à M. de Meillan lui-même, il parlait éperdûment, enivré de bienfaisance et du désir de plaire. Son imagination, surexcitée par le cheval au beurre d'anchois, le vin blanc et le café sombre et fort dominait par-dessus la médiocrité risible du présent, un avenir merveilleux de fortune, de luxe et d'activité.

— Ah ! mes enfants, disait-il, presque à lui-même, car personne ne l'écoutait, ah ! mes enfants, quelle existence nous mènerons dans mon château de Cassis !... Et d'abord, j'édite les œuvres complètes de mon fils à mes frais.

— Mais, protesta le jeune homme, je n'ai rien écrit.

— Tu écriras ; à ce moment, tu auras la tranquillité nécessaire pour me pondre des chefs-d'œuvre. Je t'enfermerai dans un cabinet de travail vaste et bien aéré, devant un bureau en chêne massif, au milieu de tous les livres que tu voudras, et si tu ne me sors pas de là avec une pile de manuscrits de génie, je te renie comme mon fils, et je te déshérite.

— Mais, papa...

— Tais-toi, ne contrarie pas ton père. J'ai fait un rêve dans la vie... — j'en ai même fait plusieurs autres, mais ceux-là ont échoué, et c'est pourquoi je mérite une compensation — ... je veux que mon fils devienne un littérateur extraordinaire, un romancier dans le genre de Joseph Méry, ou de Jules Moinaux. Mais ça, mon petit, avant que tu écrives comme Méry, tu pourras en noircir, du papier à huit sous la rame. Quel moëlleux ! quelle sûreté ! quelle grâce dans les descriptions ! Vous n'avez pas lu Méry, M. Tintouin ?

Mais M. Tintouin n'entendait pas. Plongé dans des méditations et de glorieux souvenirs de meneur d'hommes, il battait avec son cigare la mesure d'un orchestre idéal, avec les jeux de physionomie, tantôt d'extase, tantôt de supplication qu'il réservait jadis le dimanche, au trombone égaré ou aux clarinettes soumises et parfaites.

— C'est à vous que je parle, mon cher et estimable monsieur Tintouin.

— Excusez-moi, répondit le rêveur avec le tressaillement que cause toute chute dans le réel.

— Je vous demandais si vous aviez lu Méry...

— Méry ? questionna M. Tintouin, avec un vague effroi. Non, je ne pense pas. D'ailleurs, je lis très peu. Le soir, quelquefois, pour m'endormir, et c'est toujours *Le nez d'un notaire*, que, du reste, voilà cinq ans que je n'ai pu terminer. A la dixième ligne, je n'ai plus conscience de rien... Ah ! les affaires sont bien absorbantes !

— Terriblement absorbantes ! déclara avec componction M. Cabilland, après une caresse discrète à sa barbe magnifique.

Il ne s'expliqua pas autrement et, de fait, il en eût été fort empêché, car on ne lui connaissait pas d'affaires à gérer ou à lancer. Il cherchait, sans trop d'insistance, une

carrière où déployer son activité ingénieuse et, en attendant qu'on la lui offrît, il se promenait sans relâche, à travers les rues de la ville. Fort de l'ancienne amitié qui le liait à M. de Meillan, il passait la plupart de ses après-midi avec son fils, à jouer aux échecs. Jacques l'aimait beaucoup à cause de cette complaisance et écoutait avec un respect infini les phrases dans lesquelles — ainsi d'une drogue dans une pilule et du sucre — le noble vieillard enveloppait son expérience de la vie.

Sa réflexion creva les digues qui retenaient encore la causerie de dériver vers la métaphysique. Pampelunos aussi bien que Tintouin brûlaient d'envie de s'élever vers ces considérations sublimes qui prétendent concerner l'humanité et même le cosmos, mais où nous déguisons notre irrépressible besoin de parler de nous, de nous encore et toujours, de nous jusqu'à extinction de pensée.

— Et quand nous quittons les affaires, soupira Renaud Jambe d'Or, c'est pour retomber dans le tourment de l'idéal.

— Parlez pour vous, mon cher ami, objecta Augustin Paillon, qui était un esprit scientifique. Il y a d'autres cerveaux, pour lesquels l'idéal n'est qu'une chimère et qui réprouvent les hallucinations de l'arrière-monde.

— Cependant, protesta Jambe d'Or, quand j'ai fini de placer mon carbure et mes lampes d'acétylène et que je rentre chez moi, je sens que quelque chose en mon être est insatisfait. Mon âme s'élève, et je sens qu'elle me parle.

— Vous avez une maladie d'estomac, dit le médecin avec un ricanement.

— Pas la moindre. C'est mon âme qui parle et... et j'ai bien tort de ne pas l'écouter.

— Vous me faites pitié. L'idéal est une maladie. Ceux qui en guérissent sont les forts, les maîtres. Pour eux, le

réel seul existe. Je voudrais bien savoir ce que vous dit votre âme.

— J'incline à penser comme M. Renaud Jambe d'Or, déclara M. Tintouin avec énergie. Si M. Paillon n'a pas d'âme, c'est un malheur pour lui. Mais, quant à moi, je n'ai qu'à me rappeler l'époque où mon orchestre entier, incliné sous ma baguette, laissait pénétrer en lui la volonté que j'avais de lui entendre jouer *L'Ouverture de l'Africaine* ou la *Valse de Faust*, pour qu'aussitôt il me soit impossible de douter que nous ayons une âme.

— Une âme ! murmura M. Cabillaud d'une voix suave, une âme! Quel problème! Il y a des moments où je crois que j'en ai une, il y a d'autres moments où je suppose que les autres n'en ont pas... Monsieur Pampelunos, reprendrez-vous un petit verre de rhum? On ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir.

M. Pampelunos — qui le savait, au contraire — obéit, empressé et il but, avec la hâte retenue d'un homme qui a été habitué de bonne heure à constater que même quand la distance de la coupe aux lèvres est franchie, il peut encore arriver bien des choses.

— Tout cela est fort bien, messieurs, dit enfin M. de Meillan, mais ce sont les occupations de gens oisifs. Votre conversation me prouve que, malgré tout, vous avez encore du temps à perdre. Mon âme, chez moi, fait chambre à part, et se tire d'affaire toute seule.

— Sarcey, annonça M. Micaëlli, mon maître Sarcey me disait fort souvent : « Une bonne digestion, voilà l'image la plus approchante et la meilleure preuve de l'existence de l'âme. Tout le reste n'est qu'inquiètude inutile, billevesées, vapeurs noires ».

Paillon, dégoûté d'avoir affaire à tant de personnes évidemment dénuées de culture scientifique, avait entrepris

Jacques sur le transformisme et tâchait de lui prouver, en le regardant attentivement, que l'homme descend du singe.

— D'ailleurs, reprit encore M. de Meillan, âme ou pas âme, il n'y a pas moyen d'être heureux, ni d'être tranquille. M'expliquera-t-on pourquoi je cours, travaille et me surmène ? je n'en sais rien moi-même. Car enfin il est difficile d'admettre que ce soit uniquement pour assurer à ce garnement un bien-être qu'il n'a pas mérité, puisqu'il n'a encore rien fait.

— Personne ne l'explique, répondit M. Cabillaud. C'est pourquoi, mon cher ami, nous ferions tous bien mieux de jouir paisiblement du moment présent sans jamais nous inquiéter de l'avenir, fût-ce le nôtre.

Il dit, plia sa serviette avec méthode et y fit au moyen d'une épingle noire ce signe qui marque chez un convive l'intention de revenir parfois l'utiliser. Puis il se leva, souriant d'une façon exquise, comme quelqu'un qui n'ose faire entendre à haute voix que... tout de même... et sans vouloir le moins du monde... il se fait tard.

Effarés à l'idée d'avoir dépassé la mesure, Pampelunos et Micaëlli prirent congé. Paillon se découvrit une malade qui l'attendait d'urgence à deux heures et demie ; Renaud Jambe d'Or, était l'esclave de l'acétylène. M. Cabillaud lui-même parla d'un monsieur très distingué avec lequel il avait négocié, jadis, la vente d'un stock de crevettes d'Algérie sur quoi il lui était encore dû quatre francs que peut-être, avec de l'adresse, on pourrait... M. de Meillan entraîna M. Tintouin dans son cabinet de travail et Jacques, demeuré seul, regagna sa chambre pour y échanger sa cravate sombre contre un satin plus tendre, plus féminin, mieux adapté au rôle d'ami des jeunes filles, qu'il allait remplir.

CHAPITRE V.

AMI DE JEUNE FILLE

Puis on cause... et ça devient de la pitié.
Et enfin je leur offre mon amitié.

JULES LAFORGUE

Juliette Brémond n'avait pas eu beaucoup de temps pour se reposer des fatigues du bal. Rentrée à cinq heures du matin, elle n'avait presque point dormi, toute à son inquiétude. Elle songea d'abord à empêcher sa mère de sortir l'après-midi. Mais... sous quel prétexte ? Puis, à l'accompagner... Mais quelle démarche mesquine !... Ah ! le mieux était encore de demeurer immobile, de laisser toutes choses dériver dans l'universelle veulerie qui est leur pente, leur but et leur élément. Tant pis ! tant pis ! Sa mère sortirait. Et après ?... Elle rentrerait, bien sûr ! Certes, il n'y avait point de danger qu'elle accompagnât sa faute d'un semblant de passion, ou de drame. Elle rentrerait, à sept heures, bourgeoisement. Puisqu'elle ne s'était qu'amusée, n'est-ce pas ? pouvait-on réclamer d'elle autre chose qu'une tranquillité décente ? Ame sereine !

Dix-huit ans, Juliette ! et si fatiguée !... si fatiguée qu'il lui semblait avoir parfois l'âge d'une aïeule, et la résignation d'un ascète, si fatiguée qu'elle ne tentait même plus de dissuader les jeunes gens de sa cour de l'opinion malveillante qu'ils s'étaient formée d'elle. Elle avait envie d'é-

crire : « Tant pis ! » sur le papier mauve de sa correspondance, en devise, après son adresse. Tout est tant pis, et on ne peut rien rêver de pire que ce qui est. Tant pis si on la croyait une demi-vierge, ou une fausse ingénue, ou une poseuse, ou une simple, tant pis si elle était destinée à vieillir, sans l'amant que donnent les noces, les douces noces justes des beaux-rêves ! Tant pis tous les désastres, sauf celui-ci, celui de ressembler, plus tard, à son père indélicat, à sa mère vicieuse et frivole... On dit que l'atavisme est une loi fatale, qu'on retombe tôt ou tard sous sa sanction, malgré toute morale, tout effort... Et cela même, tant pis, après tout. Juliette n'aura jamais pour elle autant de dégoût qu'elle en aura ressenti pour les autres, la tourbe vilaine et basse des *autres*.

— Maman, tu sors ?

— Oui, ma fille.

Et madame Brémond riait de toutes ses dents, de toutes les rides fugaces de son visage conservé par le plaisir.

— Veux-tu que je te mette ton mantelet ?

— Merci. Tu es gentille...

Elle continuait à rire, heureuse de l'idée qu'elle allait avoir tout à l'heure un nouvel amant, plus jeune encore que tous les autres, un nouvel amant, imberbe, frais, à peine plus âgé que sa fille et, ma foi, d'une peau plus blanche, puisqu'il était blond et Juliette brune..., heureuse aussi de savoir qu'il faisait beau, et que son mari rentrerait pour le dîner, qu'il n'y aurait pas de retard, que tout enfin allait bien dans le mieux combiné des ménages. Volupté, pot-au-feu, linge élégant, confort, sourires de la vie facile !...

Une petite pendule parlait bas dans l'imagination de Juliette. Arrêtée fixe et toujours sonnante, elle lui disait avec toutes les nuances de l'ironie, de la menace et de la

perfidie : « Trois heures ! trois heures ! » Et lorsque sa mère fut partie, elle se précipita dans sa chambre, s'y renferma à double tour et pleura sur son lit, comme une petite fille qu'on laisse seule dans un berceau, quand on va s'amuser loin d'elle.

Enfin, on vint lui annoncer que Jacques de Meillan l'attendait au salon. Elle y descendit.

Jacques voulait parler à Juliette de son amour pour Anne. Il ne pouvait plus garder pour lui un tel secret. Et qui choisir mieux pour raconter qu'on chérit une femme, sinon une autre femme ? Les hommes sont brutaux, simplistes et obscènes. Ils vous écoutent distraitement, n'attendent point que vous ayez fini pour se souvenir abondamment devant vous des aventures extraordinaires et flatteuses qu'ils eurent depuis leur jeune âge, et terminent en vous donnant quelques conseils grossiers et faciles, empruntés à l'expérience qu'ils ont des femmes faciles et grossières. Mais une confidente, jeune fille ou mariée, traite l'affection en blessure et la soigne avec des paroles douces. Elle s'intéresse, elle sympathise, elle s'attendrit. Et cependant... non ; il ne dirait rien encore. Juliette l'avait demandé : elle avait besoin de lui et non lui d'elle. Si elle souffrait dans son cœur d'enfant, quelle ironie amère de lui confier, ce que lui rêvait, — folies et mirages, — dans son cœur d'amant ! A quoi bon évoquer des images d'espoir ?

Juliette, en descendant, s'était décidée plusieurs fois, tantôt à parler, tantôt à se taire, selon les marches. Mais au seuil du salon, elle était bien résolue à ne rien révéler de sa peine, sinon par allusions si générales et si lointaines que Jacques comprît seulement qu'elle souffrait, et rien de plus.

Mme Brémond, grand'mère, assistait à l'entrevue, mais

lorsque Jacques eût été dans l'antichambre retirer des poches de son pardessus quelques livres qu'il montra, en annonçant son intention d'en faire à haute voix la lecture, la vieille dame, assommée déjà d'ennui, et estimant en avoir assez fait pour les convenances, en empêchant le jeune homme de se précipiter au cou de sa petite-fille, comme on suppose que ce serait l'habitude de tous les jeunes gens si on ne conservait pas dans les familles quelques grand'mères, précisément pour cette sauvegarde, la vieille dame s'éloigna sans s'excuser, et Jacques et Juliette restèrent seuls.

— Toujours du noir ? interrogea-t-il doucement.

— Oui... ou plutôt non, je me trompe. Moins qu'hier, parce qu'il n'y a plus cette cohue... Mais, tout de même, la vie n'est pas gaie.

— Non, la vie n'est pas gaie. Mais les gens qui sont dedans sont parfois bien drôles.

— Vous trouvez ?

— Je veux dire : bien ridicules. Me montrerez-vous quelque part dans le monde quelque chose de plus amusant, de plus pareil, en tout petit, au spectacle entier des intrigues de la vie, que le bal de Madame Morille ?

— Je n'y fais plus attention.

— Oh ! chère Juliette, ne vous laissez pas aller ainsi. Faites comme moi. Réagissez, remontez-vous, plastronnez !

— Cela vous est facile à dire, mon cher Jacques, d'autant plus facile que vous avez l'air, inexplicablement, d'un homme qui pense à un grand bonheur.

— Vraiment, Juliette ?

Et Jacques s'avança vers la jeune fille avec anxiété, avec le désir soudain qu'elle lui fût prophétique, que ce bonheur auquel il pensait, l'évocation de sa parole de vierge allât le lui chercher, en violant l'avenir.

— Vraiment, oui ! vous n'êtes plus tout-à-fait le même. On devine ces nuances imperceptibles, quand on est soi-même tendu et la chair de la souffrance comme dépouillée..., ou bien, — et c'est le cas aujourd'hui — quand on a l'habitude d'une grande clairvoyance dans l'amitié.

Elle se dérobait, il se retira :

— Puissiez-vous dire vrai, Juliette. Un grand bonheur ! Certes, j'y rêve chaque jour, et d'autant plus que je n'ai souvenir d'avoir vécu que parmi le déroulement d'une multitude de mesquines contrariétés. Un grand bonheur pour équilibrer tout ce passé ! Priez pour que je l'obtienne, amie Juliette.

— Ami Jacques est bien égoïste... Et moi ?

— Oh ! vous ! protesta-t-il, si vous n'étiez pas heureuse pendant que je le serais, je ne voudrais point le rester.

Il vint s'asseoir très bas à côté d'elle, sur un petit tabouret. Il avait la tête à la hauteur des genoux de la jeune fille et il la voyait, en se détournant à peine, menue sous l'étoffe du peignoir bleu, toute entière un bijou de grâce et de gentillesse où aurait vécu une âme douloureuse. Il voyait la ligne devinée de ses jambes fines, et surtout son bras délicat, d'une pâleur mate et chaude, si fragile au pli du poignet, et nu jusqu'au coude dans la manche pagode.

Il était content d'être là, content de n'en point bouger, tout à son aise pour penser à son amour, ou l'oublier aussi bien puisqu'à cet instant il pouvait être heureux sans lui.

Etre tout à côté d'une jeune fille, seul avec elle, pendant quelques quarts d'heure d'un après-midi, respirer le parfum simple de sa jupe et celui qu'elle met à ses mains, à peine perceptible, être là ! ne penser à rien, n'attendre rien !... Les jupes des jeunes filles sont des choses uniques au monde. Aucune femme n'a plus jamais, même si elle en

veut imiter la coupe, la jupe chaste, douce et jolie d'une jeune fille.

— Laissez-moi, continua-t-il, mettre ma tête sur vos genoux. Il me semble que ma migraine en ira mieux.

– Vous n'avez pas la migraine très fort, dit-elle. Mais vous êtes comme les chats, vous pensez à vous, à votre bien-être, à vos petites émotions. Je suis sûre que vous ne songez à moi, et ne me plaignez que quand je suis là !

— Peut-on dire ? je pense tous les jours à vous. Je vous désire heureuse. J'imagine un prince charmant qui vient vous chercher... Il ne ressemble pas à Lanturlut... Mais je vous jure que je commence à avoir une migraine terrible et que, si vous me laissiez me reposer comme je vous le demande, j'irais tout de suite mieux.

— Est-ce que vous songez à la conclusion qu'en tirerait grand'mère, si elle rentrait ?

— Je dirai que je me baisse pour ramasser le dé à coudre. Tenez ! je le pose à l'instant par terre, le dé à coudre. Il sera prêt.

— Et puis, à force de ne pas entendre le bruit d'une lecture, elle croira que vous ne lisez pas.

— Je réciterai tous les vers que je sais par cœur, sans m'emballer, avec l'air bête de quelqu'un qui les lirait sur le papier.

Il s'avança encore et posa sa tête sur les genoux de Juliette.

— Comme je suis bien ! pensait-il, vraiment je ne peux pas être mieux. Quand je songe à me faire fakir, c'est une telle immobilité qu'il me faudrait. Je suis délicieusement bien ; mais comme ma tête est grosse ! Quand elle est droite sur les épaules, ça passe encore ; mais, comme cela, inclinée de côté et posée, elle me fait l'effet d'être pesante comme une poire monstrueuse et vide comme un boulet

creux. Juliette, par comparaison, aurait les genoux d'une grande poupée... Si je l'aimais, je craindrais de lui paraître ridicule en lui faisant soupeser une caboche pareille... Mais, Dieu merci, je n'aime pas Juliette, je n'aime que ses bras qui sont vraiment des personnes animées, et que j'entrevois maintenant, dans la pénombre des manches ouvertes, et plus brillants que les rayons du jour d'hiver, qui ne les éclaire pas.

— A quoi pensez-vous, Jacques ?

— Je pense que j'ai une bien grosse tête, chère amie, pour le peu que j'ai à y mettre. Voulez-vous que je vous récite des poèmes ?

— Oui.

— Verlaine, Baudelaire, ou Samain ?

— Qu'est-ce qu'il a écrit, Baudelaire ?

— *Les Fleurs du Mal.*

— Ah !

— Rassurez-vous. Ce sont des fleurs de beauté, des confidences, des tendresses, des terreurs...

— La poésie de l'âme ?

— Ah ! et de quelle âme ! la plus profonde, la plus souffrante, la plus traquée.

— Des confidences, disiez-vous ? Mon petit Jacques, rappelez-vous tout ce que vous pourrez de Baudelaire.

Il lut en sa mémoire, au hasard, et Juliette, malgré l'atonie volontaire de sa voix, écoutait, extasiée, oublieuse, ces strophes nouvelles pour elle où s'avouait une ardeur, un désespoir et une méditation tellement universels que sa propre douleur s'y perdait comme une goutte d'eau s'évaporant sur le brasier où on la jette. Après *Recueillement*, après *Le Balcon*, après *Chant d'Automne*, il dit *l'Invitation au Voyage*, et véritablement il y eut une minute où ni l'un ni l'autre ne sut le lieu de leur présence

humaine... Mais, comme il finissait, la pendule réelle sonna trois heures à leurs oreilles vraies; et la jeune fille, arrachée du sommet d'un rêve sublime par une invisible et féroce main, tomba, tomba de si haut qu'elle eût un instant de folie.

Elle étouffa le cri d'une douleur aiguë. A cette heure, au moment où ressuscitait la magie d'un poète dont tout le sang du cœur avait coulé pour que des hommes, plus tard, en eussent une révélation de beauté, sa mère à elle, sa mère, à quelques maisons de là, caressait le jeune amant qu'elle s'était la veille choisi. Elle y prenait du plaisir, elle s'amusait. Et peut-être tenait-elle maintenant, sur ses genoux flétris de femme mûre, nus sous une robe impudique, la tête blonde, légère et jolie du petit viveur frivole... ah! du même geste dont elle, Juliette, accueillait, naïve et distraite, la tête, blonde aussi, de son neurasthénique et chaste ami!... Tiens!...

Et en un sursaut de colère, elle avait pris entre ses deux mains la tête de Jacques et l'avait jetée loin d'elle.

Jacques, interloqué et étourdi, se redressa comme il put et contempla, avec un indicible étonnement, la jeune fille qui le regardait, confuse, hagarde, inconsciente.

— Pardonnez-moi, dit-elle enfin, je suis folle... Je ne sais pas ce que je fais.

— Vous souffrez ?...

— Ah! taisez-vous, je ne souffre pas... Personne au monde ne peut savoir... j'ai des mélancolies absurdes qui se résolvent en crises violentes. Ne m'en veuillez point, n'est-ce pas, ami Jacques.

— Moi? vous en vouloir! s'indigna t-il, voulant lui prendre les mains, lui dire quelque chose de vraiment fraternel.

Mais elle était toute tendue dans sa volonté de ne rien

dire et de demeurer éternellement seule à connaître quelles images viles grouillaient dans son cerveau qu'elle n'aurait voulu rempli que de purs spectacles. Souffrir du mal de vivre et du spleen universel, c'était bien, mais souffrir d'être la fille d'une coureuse, ah! non! non! pas même devant Jacques. Le mépris des hommes pour les femmes est si subtil qu'il se glisse dans le cœur des plus ingénus : il n'attend que le semblant d'une occasion. Juliette eût presque de la joie lorsqu'elle entendit le pas de sa grand'mère qui venait vérifier au salon le bon fonctionnement des convenances.

Au premier coup d'œil, cette respectable dame vit aux deux jeunes gens ce qu'on est convenu d'appeler « des figures pas ordinaires ». Le trouble de Jacques, maintenu par la correction mondaine, n'avait rien que de semblable à celui de la banale migraine, qui tire les traits et plisse le front penché. Mais la figure de Juliette, mille fois plus pâle qu'à l'ordinaire, l'inquiéta :

— Qu'est-ce que tu as, dit-elle, ma petite? Qu'est-ce que c'est?

— Mais rien, grand'mère.

— Tu es blême comme une morte.

— Mais non, grand'mère, tu exagères. Je suis très émue, c'est vrai, par des vers que vient de me lire Jacques de Meillan. Ils sont tellement beaux!...

— Ah! vous en faites de belles, vous, avec vos sales bouquins! cria madame Brémond, en se tournant vers le coupable. Je comprends maintenant bien des choses : Juliette toujours plus sombre, plus taciturne, depuis quelque temps. Elle a la vie la plus heureuse, la plus paisible, qui se puisse imaginer. Ce sont les lubies que vous lui introduisez dans le jugement, grâce aux vers de vos poètes décadents...

— Grand'mère, intervint Juliette avec énergie, j'ai peut-

être exagéré en mettant sur le compte de la poésie seule un trouble que je ne m'explique pas, et passager d'ailleurs. Mais, quand bien même ce serait vrai, notre ami Jacques a coutume de venir lire parfois des livres que lui seul peut nous faire connaître, et ces livres, je les aime.

— On n'a pas idée d'une folie pareille! grommela la vieille dame. Se faire mal pour du papier imprimé !... Ah ! j'aurais voulu voir, de mon temps, qu'un jeune homme vînt à la maison me réciter des vers incompréhensibles ! j'aurais voulu voir comment ma mère l'aurait reçu !... Mais Emilie n'a aucune espèce de sentiment du savoir-vivre. Elle est toujours absente, d'ailleurs. Très bien ! tu veux avoir des étourdissements, ma petite ? à ton aise ! Ce n'est plus moi qui te ramasserai. L'ami Jacques me remplacera, si c'est son plaisir que d'affoler de malheureuses jeunes filles. Les sales bouquins ! les sales bouquins!

Elle regagna sa chambre, tout en vaticinant les plus sombres présages sur l'avenir de cette maison désorganisée d'où s'étaient envolés à tout jamais l'esprit de suite, la dignité et les principes.

Demeurée seule avec Jacques, et comme il insistait pour obtenir une parole de confiance, Juliette le supplia de partir, de ne rien lui demander, de ne pas la plaindre, ajoutant qu'elle le reverrait lorsque les circonstances le permettraient, que ce n'était pas utile auparavant.

Il se découragea. Mais sitôt qu'il fut parti, Juliette le regretta, comme le seul être dont la présence fût capable de la réconforter. Elle ne savait plus où se mettre, comment penser : les yeux secs, le corps énervé, l'âme vide. Quand l'heure du dîner sonna, elle la surprit, assise devant sa table à ouvrage, inerte, épuisée, désincarnée, comme une femme que son amant vient de tromper, et qui accepte.

INTERMÈDE

J'en ai vu plusieurs aujourd'hui, répondis-je, parlant des littérateurs. — J'aime ces existences tranquilles. Ils travaillent toujours et pourtant on ne les dérange jamais.

André Gide

En montant son escalier (1), Jacques de Meillan fut surpris d'entendre des cris violents qui lui parurent avoir sa chambre pour lieu d'origine. Il se frappa le front terrifié. C'était son jour de réception pour ses amis littérateurs, et il l'avait oublié. Il grimpa avec la rapidité d'un ascenseur car, en une seconde de vision prophétique, il avait vu ses biens livrés au pillage, sa bibliothèque saccagée, sa tortue écartelée par la malice sans bornes qui caractérise les gens

(1) Cet intermède n'a aucun rapport avec le chapître précédent, ni non plus d'ailleurs avec le reste de l'action. C'est en quoi il ressemble étrangement à la vie réelle qui n'a pas l'habitude, comme chacun sait, de coordonner les évènements du soir avec nos actes du matin. Je l'écris néanmoins, violant ainsi les règles de la composition, parce qu'il révèle tout un côté de la vie de mon ami Jacques de Meillan qu'on n'aurait jamais connu, si on l'avait seulement suivi chez Juliette, chez Mme Morille, ou chez son père. Il faut savoir respecter les formes les moins apparentes de la vérité.

Si donc cet intermède ennuyait trop, il serait facile de le supprimer à la représentation, je veux dire à une lecture à haute voix. D'ailleurs, il est loisible d'étendre ce procédé à chacun des autres chapîtres à volonté, mon roman pouvant se lire dans tous les sens, et ne perdre un iota de son charme et de sa haute portée philosophique.

de lettres en province, son cabinet de toilette forcé, ses rasoirs servant à scier du bois, tout un spectacle de désolation et d'épouvante.

Hélas ! quelle que fût sa prestesse, il arrivait trop tard. Quant il ouvrit la porte, il fut accueilli par de joyeuses clameurs, mais personne ne se dérangea pour quitter son occupation du moment.

Maxence Eucrate, l'érudit, s'efforçait avec le rasoir-souvenir-de-famille d'encocher la bibliothèque à la hauteur de son crâne afin, disait-il, de mesurer dans quelques mois les progrès rapides de sa croissance. Olivier Laurent, le peintre, ayant à l'aide d'une pincette ramené Jeannette de dessous le lit, l'avait posée sur le dos, et lui imprimant parfois de légères secousses, étudiait sur sa modeste personne les insondables mystères de la rotation qui entraîne les mondes à travers le chaos. Ludovic d'Hernani, le romancier, ayant tordu d'une main ferme et réduit au minimum le format d'un volume de luxe, en déclamait les plus beaux passages, tandis qu'un à un, tombaient de la plus haute planche de la bibliothèque violée des livres et toujours des livres, s'amoncelant avec lenteur devant Norbert Esmont, le poète, qui, couché à plat-ventre sur le tapis arrachait, à chaque césure, une petite touffe de sa laine.

Jacques de Meillan ne s'emporta point en cris inutiles. Il se contenta d'offrir à Eucrate un canif à manche de nacre en remplacement du rasoir et un petit lapin de nickel vomissant un centimètre de coton bleu, afin qu'il prît l'exacte mesure de la distance séparant le plancher de l'encoche indicatrice. Il délivra délicatement la tortue, haletante et les yeux tournoyants d'effroi, lui caressa doucement la tête pour la consoler et l'introduisit dans un tiroir dont il garda la clef. Il remit patiemment les livres

dans leurs rayons, et redressa entre les mains de Ludovic d'Hernani le volume tordu. Puis il s'assit, et parla :

— Messieurs, j'avais complètement oublié que c'était aujourd'hui mon jour, de telle sorte que je m'étais attardé. J'avais complètement oublié aussi que nous avions décidé de recevoir pour la première fois ce soir, — après l'avoir tant vu et entendu chez d'autres personnes, — M. Paolo Mercanti, dont les œuvres complètes...

— A bas Paolo Mercanti ! hurla Olivier Laurent. Nous n'en voulons plus. Paolo Mercanti est un fourneau en même temps qu'un homme sans éducation.

— Vous vous trompez, prononça Eucrate avec lenteur en roulant le centimètre de coton bleu, ou tout au moins vous exagérez. C'est un homme qui ne manque pas de tenue. On l'a signalé deux ou trois fois dans des salons où l'on crie.

— D'ailleurs, insista Ludovic d'Hernani, la preuve que ce n'est pas tout à fait un imbécile, c'est qu'il a demandé à être introduit parmi nous.

— Il le sera, dit Esmont, d'une manière surérogatoire et, si j'ose dire, surnuméraire, car nous ne saurions en aucune manière admettre une minute l'idée d'ajouter un membre de plus à notre association. Nous sommes cinq à avoir du génie : il ferait beau voir que Mercanti en eût aussi. S'il en possédait, il serait bon à supprimer.

— Rassurez-vous, conclut l'amphytrion, il n'en a pas. Mais vous ne m'avez pas laissé achever mon discours.

— Nous l'écouterons si vous nous abreuvez, déclara Olivier Laurent qui était monté debout sur une chaise.

— Attendez, dit Jacques.

Il courut aux cuisines et y rencontra Eugénie qui, n'ayant pas d'engagement pour l'après-midi, le passait devant la fenêtre, une bouteille de pétrole sous le nez, et

tenant au vautour, impassible sur son perchoir, des discours pleins d'amertume.

— Coco, tu m'écoutes ? geignait-elle, tu m'écoutes, Coco ? je te parle. Je trouve la vie très triste, et cette cuisine très sombre, et les gages que me donne mon patron sont dérisoires et toujours différés.... Je vieillis sans raison, Coco, entre des vaisselles et des torchons, alors que, comme tant d'autres, j'aurais dû utiliser mon brevet supérieur, et devenir une cocotte richement entretenue et prendre l'air dans un huit-ressorts sur le Prado. Car j'ai mon brevet supérieur, mon cher Coco et c'est ce qui t'explique pourquoi je m'exprime avec tant de correction. Mais à quoi me servent ma bonne éducation et les arts d'agrément dont je possède les secrets ? à quoi ? je te le demande. Trouves-tu cela juste ? Ah ! je t'assure, mon pauvre Coco, si ce n'était pas pour toi à qui je me suis attachée, il y a des jours où je me ferais sauter la cervelle.

— Que faites-vous là, Eugénie ?

— Monsieur Jacques le voit, je respire un peu de pétrole. L'odeur du pétrole m'est infiniment plus agréable que celle de l'opoponax ou du benjoin. Sentez un peu, Monsieur Jacques.

— Non, ma fille, je n'ai pas le temps. Je suis venu pour obtenir que vous nous fassiez du thé.

— Mais je n'ai pas de thé.

— Je le pense bien, et c'est pourquoi je vous confie cette pièce de vingt sous. Vous allez descendre dans la rue et m'acheter du beurre, du lait, du thé et du sucre : cinq sous de thé, deux sous...

— C'est bon ! Monsieur ne va pas m'apprendre mon métier. Je vous arrangerai tout pour dix-sept sous et j'ajouterai même des rôties, et je me fais forte d'avoir encore de quoi resservir ces Messieurs jeudi prochain, sans nouvelle dépense.

— Eugénie, vous êtes une perle.

— On a vécu, Monsieur Jacques...

— Dans un petit quart d'heure, déclara le jeune homme en retrouvant ses amis, dans un petit quart d'heure, vous serez abreuvés. Je reprends donc ma phrase à l'endroit précis où je l'ai laissée : Paolo Mercanti dont les œuvres complètes méritent qu'on y prenne garde. Je vous exhorte donc, Messieurs, à la plus grande modération dans vos paroles lorsque cet écrivain va comparaître devant nous.

— Je l'engage à bien se tenir, gronda Eucrate, en simulant un assaut de boxe terminé par un irrésistible coup de chausson.

— On cite de lui des anecdotes tout à fait désobligeantes.

— Et vraies, vous n'en pouvez douter, mon cher ; vraies comme les principes premiers de la connaissance.

— La sienne, sans doute, qui a vingt ans de plus que lui.

— Et qui paye son loyer.

— Et son tailleur.

— Et quant à son talent...

— N'en parlons pas, voulez-vous ?

— Oui, le mieux serait de sourire.

— Mais, le voilà lui-même.

Il entrait en effet. On le reçut avec enthousiasme.

— Bonjour, cher, dit Eucrate en lui tendant deux doigts.

— Ça va bien, mon vieux ? dit Norbert Esmont, en s'asseyant au sommet du dossier d'un fauteuil Voltaire.

— Nous commencions à être impatients de vous voir, remarqua Ludovic d'Hernani avec ingénuité.

— Enfin, vous voilà, c'est l'essentiel, dit Jacques. Vous arrivez à point pour nous faire le plaisir de prendre du thé avec nous.

Seul, Olivier Laurent fut irréductible. C'est à peine s'il daigna s'excuser sur le fait que, debout sur une chaise et les mains derrière le dos, il n'en avait point l'usage.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, elles n'ont point l'habitude de serrer les vôtres, pilier d'estaminet, sauvage ivre d'alcool! Je n'ai rien de commun avec vous, et si nous avons passé par la même porte, c'est bien parce qu'il n'y en a point deux. Tout me dégoûte en vous, jusqu'à votre nom, qui est le comble du ridicule. Paolo Mercanti ! on n'a pas idée de se choisir un nom comme ça. Parlez-moi d'Olivier Laurent. Celui là est drôle, il est spirituel, il plaît aux dames et il vous a un fumet de grâce et de distinction.

Mercanti haussa les épaules, habitué à ces fumisteries, mais tous les autres littérateurs goûtaient de secrètes et ineffables joies à entendre leur ami chanter ainsi la juste et l'équitable contre-partie de leurs louanges.

Eugénie entra, soupesant sur un plateau de laque le thé obtenu avec les vingt sous que M. de Meillan avait donnés la veille à son fils.

— Avez-vous fait de nouveaux vers ? s'informa celui-ci avec politesse, en remplissant les tasses.

— Quelques-uns, oui, depuis que je ne vous ai vus, répondit Paolo Mercanti en extrayant de la poche intérieure de son veston une petite liasse de papiers.

— Mes œuvres complètes, continua-t-il avec un sourire.

— La qualité nous dédommagera amplement de la quantité, remarqua Eucrate avec emphase.

— Vous n'en avez pas publié quelques-uns dans une revue de Paris ? s'étonna Norbert Esmont.

— J'en ai envoyé à la *Revue Rouge*.

— Eh bien ? palpita d'Hernani.

— On me les a retournés.

— Les mufles ! s'écria Jacques avec un regard qui conjurait le ciel de foudroyer dans le plus bref délai la direction tout entière de ce criminel établissement.

— Falibois est très intelligent, affirma Esmont, mais il ne sait pas ce qui est beau.

— Je trouve au contraire ce M. Falibois un homme rudement fin, cria Laurent. D'ailleurs, quel est le directeur dément qui aurait accepté les platitudes ronronnantes de cet être vaseux et purulent, qui fait ici l'effet d'un crapaud pestiféré dans un parterre de bégonias ?

Il y eut un universel soulèvement d'épaules.

— Voulez-vous nous en lire quelques-uns ? supplia Ludovic.

— J'en ai très peu, très peu... et puis je ne sais pas si...

— Pas de fausse modestie, voyons, dit Eucrate. Vous savez bien que tout ce que vous écrivez est très bien. Pour moi, je me cale dans mon fauteuil et ferme les yeux pour mieux entendre.

— Ce serait si gentil à vous ! pleura Esmont.

— Du moment que vous y tenez tellement...

— Si Paolo Mercanti a l'audace d'ouvrir la bouche, déclara Olivier Laurent, je lui enfonce un tison de fer rouge dans le ventre et je lui retire le foie, la rate et la vésicule biliaire pour les offrir à un cloporte. Qu'il se le dise !... D'abord s'il avait eu la moindre délicatesse, il ne m'aurait pas laissé, interminablement, dans cette posture incommode. Il m'aurait dit : « Mon cher Laurent, mon petit Laurent, au lieu de rester debout sur votre chaise, faites-nous donc le plaisir de vous asseoir et de nous énoncer quelqu'une des opinions gentilles et spirituelles que vous professez sur la littérature. Je ne vous lirai ma tartine qu'après vous avoir écouté. » A quoi j'aurai répondu, avec

infiniment de courtoisie : « A l'instant même, mon doux, mon adorable petit Mercanti, je m'assieds et je vais vous parler d'André Gide.

— Et pourquoi d'André Gide...?

— Parce que je ne comprends pas *Paludes*.

— Et pourquoi ne comprenez-vous pas *Paludes?*

— Parce que c'est plein de calembours, et de calembours que je ne comprends pas ?

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, je prends le volume.

— Doucement, dit Jacques, n'abimez pas mon exemplaire.

— Je lis, au petit bonheur : « ... chemin bordé d'aristoloches... » Qu'est-ce que c'est que ça, des aristoloches? Rien de bon, évidemment. D'abord, moi, les aristos, je les déteste, et les loches, ça vous fait glisser quand on marche dessus : ce sont des bêtes répugnantes...

— Finissez, dit Eucrate, vous êtes au-dessous de tout.

— Et puis, voyez un peu cette vulgarité d'expression : aristos au lieu d'aristocrates, et loches au lieu de limaces. Moi, j'aurais mis : « chemin bordé d'aristocrates limaces » ou, plus euphoniquement : « chemin bordé de limaces aristocratiques. » Alors, c'était une pensée tout à fait choisie.

— Olivier, se fâcha Ludovic, si vous ne finissez pas, on vous fera tremper dans un bain de vapeur. Et nous supplions tous M. Paolo Mercanti de nous purifier l'imagination par une lecture de ses beaux vers.

Cependant, le poète avait déplié un de ses petits papiers et il lisait, d'une voix plaintive, traînante, en faisant un sort à chaque virgule :

— Murmures dans la nuit : ...

— Très joli titre, dit Eucrate.

— Je traîne ma douleur,
J'ai peur de ma peur.
Ah ! qui viendra sur mon malheur
Verser tous les pleurs ?

— Un sapeur ! un sapeur ! hurla Olivier Laurent. C'est un sapeur qui viendra verser des pleurs sur vos malheurs.

— Chut ! chut !

— A la porte !

— Sur le lac dolent et traînant
Des barques glissent sans bruit.
Il y a partout des amants,
Des amants innombrablement.

— Oh ! là ! là ! maman ! gémit Olivier en essuyant une larme factice.

— Chut ! chut !

— C'est indécent !

— Continuez.

— Je suis tout seul
Dans le linceul
De cette nuit
Et dans le vent,
Et dans le vent !...

. . . .

Il y eut une minute de recueillement. Epuisé, le lecteur avait laissé tomber sur ses genoux le manuscrit de son poème et il regardait devant lui, sans doute l'avenir, l'avenir, qui ne lui faisait pas peur. Répandus par la chambre, écroulés sur les chaises ou à même sur le tapis, la tête comprimée entre leurs paumes pour qu'elle n'éclatât point, les jeunes gens soupiraient comme écrasés par la rafale de l'indiscutable Beauté. Ainsi, dans les promenoirs des grands concerts, quelques personnes écoutent les symphonies de Beethoven.

Le premier, Eucrate eut la force de sortir de son rêve :

— C'est épatant ! dit-il.

— C'est tout à fait extraordinaire, dit Ludovic.

— Et puis, quelle émotion, insista Jacques, quel charme !... Les rythmes allitérés...

— Évidemment, dit Esmont, mais ça fait un effet !... On se demande comment c'est cuisiné. Mâtin ! mon cher, vous en avez une technique!

— Si, dit Eucrate, on pourrait analyser. Mais ce serait besogne de pédant. J'aime mieux rester sur ma sensation.

— Avec des mots, reprit Ludovic, avec des mots horriblement simples, arriver à ce...

Son geste pulvérisait l'impondérable ; sa bouche se contractait avec le léger sifflement qui exprime que quelque chose de suprême frôle nos sens trop faibles pour le pleinement percevoir.

— Ce que je donnerais pour bâtir des machines comme ça, moi ! répétait Jacques avec tous les signes d'une sombre et impuissante envie.

— Et vous prétendez, reprit Eucrate, que la *Revue rouge*...

— Comme je vous le dis...

— Ah ! ah ! ah ! c'est un peu fort. On imprime Merrill, Regnier, Verhaëren, Jammes, des poètes de valeur certes, mais enfin dont pas un n'aurait pu coller debout ces trois strophes, et on refuse *Murmures dans la Nuit*. L'inconscience de tous ces gens-là donne une idée de l'infini.

Le silence se fit de nouveau. Une indignation muette crispait les visages. Jacques de Meillan offrit une seconde fois du thé. Paolo Mercanti avait réintégré ses œuvres complètes dans la poche intérieure de son veston. Il avait

cet air résigné qui transfigure les victimes du Destin lorsqu'elles sont supérieures à ce qui les écrase. Il crut devoir dire, avec élégance :

— Ce n'est pas la première fois qu'on me refuse mes vers. Ce ne sera point, je pense, la dernière.

— Ah ! tenez ! dit Eucrate, ne parlons plus de tous ces gens-là, voulez-vous ? Nous sommes entre artistes, entre dilettantes. Il y a de ces sujets de conversation qu'un homme d'esprit refuse.

Mais Paolo Mercanti n'avait point le temps de parler d'autre chose. Il lui tardait de faire d'autres visites, d'aller ailleurs enchanter d'autres âmes avec les allitérations de *Murmures dans la Nuit*. Il s'excusa de quitter sitôt des amis aussi bienveillants, aussi compréhensifs, pour des salons bourgeois dont le niveau intellectuel... mais ce n'était pas certes son plaisir.

Quand il fut parti, Jacques sembla rêver...

— Il est très gentil, ce garçon...

— Vous voudriez peut-être qu'il fût malfaisant, aussi ? protesta Ludovic.

— Il n'existe pas, dit Eucrate.

— Si c'est tout ce que vous avez à nous proposer en fait de distractions, se plaignit Norbert, nous ne reviendrons plus.

— Et où iriez-vous le jeudi ?

— C'est vrai, approuva Eucrate, où irions-nous le jeudi ? Comme l'a dit un personnage de mon plus beau dialogue philosophique : « on a beau vouloir être ailleurs, il faut toujours aller quelque part. » Du reste, je trouve que nous ne nous voyons pas assez souvent. On finit par ne plus savoir à quel mot de la conversation on en était resté, quand on se rencontre. Ainsi, le lundi, vous venez

tous chez moi, le mardi nous allons tous chez Ludovic, le mercredi nous allons tous chez Olivier, le jeudi nous voit tous ici, le vendredi nous allons tous prendre le thé chez Esmont. Le dimanche nous écoutons tous la musique des Concerts Classiques, mais le samedi nous ne savons que faire. Et je ne parle pas des matinées qui sont toutes perdues, sauf de rares exceptions, lorsque nous nous sommes donné rendez-vous rue Saint-Ferréol, pour y voir passer les passants.

— C'est une singulière existence, dit Esmont.

— C'est l'existence d'un sage. Aller voir toujours les mêmes amis, redire les mêmes choses, s'étonner, toujours dans les mêmes termes, d'avoir rencontré les mêmes gens, se plaindre des mêmes ennuis... Je propose donc, pour resserrer encore les liens qui nous attachent de fonder un déjeûner hebdomadaire, le samedi précisément, dans un restaurant du Vieux-Port. Moyennant une cotisation minime, je me charge d'arranger la chose dans les meilleures conditions.

— C'est convenu, répondit Ludovic. Le samedi je trouvais la journée furieusement difficile à passer. Maintenant, nous voilà des devoirs fixes pour toute la semaine ; nous n'aurons plus ni responsabilité, ni embarras du choix. Notre vie devient facile... Mais, quand travaillerons-nous ?

— Travailler! dit Jacques avec un rauque gémissement de frayeur, travailler ! Etes-vous fou ?

— Il faut beaucoup de loisirs pour travailler, remarqua Esmont.

— Je n'avais que cet après-dîner du samedi pour écrire mes romans, observa Ludovic d'Hernani. Si je ne l'ai plus, quand les écrirai-je ?

— A vos moments perdus, dit Eucrate : le matin, pendant que chauffe l'eau de votre barbe, et lorsque votre

bonne tarde à vous apporter votre chapeau, au moment où vous allez sortir ; l'après-midi, quelques minutes avant votre départ et, s'il vous en reste, quelques autres avant votre repas. La nuit, je ne vous le conseille pas. On se laisse entraîner, c'est mauvais pour la santé, et on se couche à des neuf, dix heures du soir. La nuit a été faite aussi noire pour qu'on y dorme.

— Certes ! approuva Jacques. Et comme on voudrait que le jour fût une nuit, lui aussi, un peu plus claire seulement, une nuit prolongée !...

— C'est donc convenu, conclut Eucrate en se levant, plus de soucis, plus de vains désirs de travail, mais une sage entente de notre flemme. Je vous donne, dès ce soir, rendez-vous chez Basso, samedi. D'ailleurs, nous nous retrouverons tous demain chez Esmont qui nous lira la pièce en cinq actes, en vers, qu'il a écrite depuis jeudi dernier, en y passant, le sournois, toutes ses nuits.

Il s'en alla, et peu à peu le suivirent Esmont, d'Hernani et Laurent, jusqu'à ce qu'enfin, et de nouveau seul, Jacques se retrouvât devant soi-même, fatigué, ennuyé, l'esprit vide et le cœur en peine.

CHAPITRE VI

BAISERS DANS LE SOIR

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes...
ALBERT SAMAIN.

Le cœur en peine car, quoi qu'il fît depuis sa première rencontre avec Anne la blonde, — et il s'était bien agité, — qu'il dansât, fumât, écoutât des littérateurs, consolât une jeune fille ou assistât à un déjeûner d'affaires, il ne pensait qu'à une seule chose, ne rêvait, ne désirait qu'une seule chose : revoir la fée de chez Palanquin et Panka. Et quand l'agitation extérieure cessait, le désir retombait plus lourdement sur son cœur avec une morsure plus forte.

Il s'étourdit, alla passer la soirée de ce jeudi en compagnie de son père au Palais de Cristal, où M. de Meillan jugea les équilibristes avec le scepticisme d'un homme qui est depuis bien longtemps revenu des vanités de la barre fixe et des joies du trapèze.

Il alla le vendredi écouter les cinq actes de la pièce de Norbert Esmont ; le samedi assista sur le Vieux-Port au déjeûner d'inauguration de leur groupe dont Eucrate avait été nommé président, — et ce déjeûner se prolongea jusqu'à quatre heures — ; le dimanche il s'en fut au Concert Classique entendre *les Béatitudes* de César Franck ; le lundi on

le signala dans l'appartement d'Eucrate où il prit du café turc et discuta sur l'esthétique de Mallarmé, en compagnie de Ludovic et de Norbert; le mardi, il rencontra dans le salon de Ludovic son illustre confrère Alphonse Caquet, qui avait découvert que la vie était belle et essayait de le prouver par le drame, le livre, la conférence et l'exemple personnel, et il est à peine besoin de dire qu'il y retrouva Norbert, Eucrate et Olivier. Mais, malgré tant de diversions,l'image obsédante d'Anne délicieuse hantait son cerveau, comme une peinture savante et mordante persiste sous les vains badigeons de l'iconoclaste.

Enfin le jour béni, comme tous les autres jours de l'année, se déroula avec toutes ses heures, jusqu'à ce qu'il amenât la suprême, celle où il la vit, elle le rêve et la promesse du bonheur, non plus inattendue et magique, mais annoncée par elle-même, humanisée déjà par le baiser offert, proche, désirable, souple, ici.

Ce fut dans le salon de Mme Bombard, rue Saint-Jacques.

On venait de dire beaucoup de mal de beaucoup de femmes charmantes, entre autres de Madame Mazarakis, que Jacques ne connaissait point, Madame Mazarakis, la femme du millionnaire illustre présenté à M. de Meillan par Pampelunos et Micaëlli. On rappelait de cette dame, — et dans toutes autres circonstances Jacques aurait dormi debout, — qu'elle avait eu une existence des plus mouvementées, que M. Machin et M. Chose,..... enfin, n'est-ce pas, ma chère, à quoi bon insister cruellement sur des évènements connus de tous ?... D'ailleurs, c'était surtout avec M. Système. Et M. Mazarakis restait le meilleur ami de M. Machin, de M. Chose et de M. Système. Mais tout cela, c'est le monde, ma chère, une combinaison diablement louche et dont nous pouvons nous féliciter de ne

point faire partie. A part ces détails, Madame Mazarakis était une femme délicieuse, et aimable, et si accueillante!..

Tou à coup, *elle* entra... Jacques ne prêta pas la moindre attention au flux de paroles qui se mit à déborder par le salon, et d'après lesquelles il demeurait bien établi qu'Anne ou Madame Mazarakis étaient une seule et même personne... Cette chère Anne !... Cette bonne Madame Mazarakis !... Il ne put sans doute méconnaître la réalité terrible de cette révélation, il *sut*, mais cela lui était bien égal. Elle eût été Lucrèce Borgia, Messaline ou Théodora, elle était là. Il aurait pu toucher sa robe... Les présentations imminentes allaient lui permettre de baiser une main merveilleusement chérie. Qu'importent les noms des femmes et leur passé révélé à leurs amants amoureux ? Elles paraissent.

Mme Mazarakis était une femme du monde accomplie. D'origine vaguement anglaise, mariée à un Grec redouté, elle tenait dans la société marseillaise un rôle officiel d'au-plus digne et brillant qu'elle avait besoin d'une irréprochable façade publique pour masquer les désordres d'une vie privée entièrement soumise au caprice. C'était le caprice qui l'avait entrainée à céder aux instances amoureuses de M. Chose, (dans l'espèce M. de Rappapont); c'était le caprice qui, malgré que M. de Rappapont lui suffît à la rigueur lui avait fait trouver aimable le blond et sportif M. Graffigné, (plus communément appelé Machin) ; le caprice qui avait représenté à son imagination toute la saveur d'une intrigue inextricable si elle admettait M. Système à la félicité d'être aimé d'elle, et M. Système, (socialement M. Reynaldi), avait été admis.

Peu à peu, ces choses s'étaient sues, car MM. Chose, Machin et Système n'avaient point attendu qu'elles fussent vraies pour les révéler. Sitôt probables, il les utilisèrent

pour une légende où leur fatuité avait tout à gagner. Madame Mazarakis supporta avec dandysme le fardeau du mépris public, et son mari fut heureux de se décharger sur ses rivaux d'une partie des soins dont il l'entourait, notamment en ce qui concernait le chapître toilette, si important dans le budget d'un ménage bourgeois. Ces économies lui permirent de paraître davantage le puissant financier qu'il n'était d'ailleurs point, mais dont il lui suffisait d'offrir aux capitalistes et aux courtiers l'image dorée. MM. Chose, Machin et Système, s'étant douté, puis aperçu de leur rôle, voulurent s'esquiver, ainsi qu'ils l'avaient fait nombre de fois dans des circonstances analogues. Mais, précisément à cette époque, M. Mazarakis fréquenta plus assidûment qu'autrefois les salles d'escrime et il y acquit bientôt une adresse remarquable. Madame Mazarakis représenta à MM. Chose, Machin et Système combien il leur eût été maladroit de s'exposer à ce qu'on renseignât un homme si invincible, et ils redevinrent bientôt aussi sérieux financiers qu'ils étaient amants soumis. Quand elle n'eut plus rien à craindre d'eux, elle s'offrit alors, avec la personne de M. Augustin Paillon, la suprême joie de ne point mêler de calculs d'argent aux combinaisons de l'amour et aussi le savoureux piment de relations coupables avec l'homme le plus laid de toute la ville. Cette dernière intrigue demeura d'ailleurs ignorée : sa divulgation ne pouvant être d'aucune utilité au point de vue mondain.

Lorsque Jacques de Meillan pénétra dans l'existence ainsi compliquée de Madame Mazarakis, ce fut à la façon des cailloux lancés dans les mares. Esclave des liens qu'elle s'était elle-même attachés, Anne ne pouvait plus remuer sans en ressentir l'étreinte et sa rage de le comprendre l'aida à se dégoûter de sa conduite. Elle eut horreur du

vice de Paillon, et des arrangements de MM. Chose, Machin et Système. Et, par constraste, l'idée de posséder à elle seule l'âme et les sens d'un amant qui serait un véritable et jeune amoureux lui parut l'unique désir. Elle en devint presque ingénue.

Décidée à succomber dès la scène du baiser,elle n'exigea huit jours d'absence que pour, en se faisant plus lointaine, exciter d'avantage les rêves dont elle était l'objet ; et quand elle revit Jacques, elle posa le sourire de ses yeux sur le bonheur des yeux du jeune homme et lui tendit une main abandonnée comme un corps nu : brûlante, pâle et souple.

Ce qui se dit et ce qui ce passa dès lors dans le salon de Madame Bombard, Jacques n'en eut ni la conscience, ni le souvenir. Il parla, but du thé, remua, sans que l'on pût soupçonner son état de somnambulisme. Toute son imagination souriait sans rancune aux faits et gestes d'un Jacques de Meillan idéal, invisible à tous et qui, aux côtés de Madame Mazarakis, s'occupait d'elle avec ferveur. Il l'aidait à se déganter, buvait après elle dans sa tasse, caressait ses mains lumineuses et lui chuchotait dans la nuque mille secrets infiniment tendres. Quant à son esprit, il était entièrement tendu vers un seul point : arriver à partir en même temps que Madame Mazarakis. Il combina si bien ses mouvements qu'il y parvint sans éveiller l'attention et put la rejoindre sur un palier, par bonheur fort obscur.

— Pas ici ! dit-elle, effrayée.

Mais il ne l'écouta point et, l'ayant soulevée dans ses bras, il la porta comme une petite fille jusqu'à ce que le rayon d'une lampe, parti de la loge de la concierge, l'avertît qu'il allait dépasser la limite à partir de laquelle les convenances reprenaient leur empire. Il déposa son cher far-

deau et, sagement, descendit à côté d'elle, comme un jeune homme bien élevé a coutume de le faire lorsqu'il escorte une femme du monde sous les yeux d'un portier.

Mais, sitôt la porte cochère refermée, il se retrouvèrent dans l'obscurité déserte de la rue, et Anne elle-même n'eut plus peur... Leurs bras à tous deux s'ouvrirent du même geste spontané, et ils fermèrent les yeux pour que leurs bouches pussent mieux savourer, en s'épousant, un goût qu'elles avaient ce soir de sel, de nuit et de mystère.

Jacques entraîna sa compagne un peu plus loin, dans une encoignure formée par le retrait d'une maison, et, se pressant le long d'elle avec une sorte de frénésie, la caressait d'une caresse sans mains, où le corps seul, tendu contre le corps aimé, vibrait du bonheur joyeux de tous ses atómes : des joues en feu brûlant les joues de pourpre aux jambes devinant les jambes à travers les étoffes, de la poitrine battante repoussée par les seins offerts aux pointes des genoux magnétisant les genoux. Etreinte hiératique, longue, muette, forcenée ?

— Anne, je vous aime, dit Jacques lorsqu'il put parler. Je vous aime et je vous veux. Nous ne pouvons pas nous embrasser ainsi, comme des mendiants qui n'ont pas de maison. Il faut...

— Oui, dit-elle, je veux bien.

— Oh ! Quand ? Mon amour, quand veux-tu ?

— Quand tu voudras ?

— Ah ! que je t'aime !... Mais, où irons-nous ? Ecoute, je vais chercher... Je trouverai... Il nous serait facile d'accepter n'importe quoi, une chambre banale... Mais je ne veux pas de chambre banale pour un tel amour... Je voudrais... Je voudrais un endroit de l'univers qui n'ait servi qu'à nous, où personne avant nous n'ait eu l'audace de traîner un amour inférieur, un amour de tout le monde.

Ces nuances étaient assez indifférentes à Madame Mazarakis, mais elle fut flattée que Jacques la vénérât ainsi.

— Je vivais seul et sans aventures, reprit le jeune homme, je n'avais donc pas besoin d'un refuge pour l'amour. Tu es la première femme que j'aie aimée : j'ai peur que tu ne comprennes jamais à quel point.

— Oh ! si, protesta-t-elle, je comprends bien.

... Mais elle n'avait pas compris du tout.

— Je vais chercher. Sitôt que j'aurai trouvé, je te le dirai... Au fait, comment t'avertir ?

— Ecris chez moi, simplement. Il n'y a aucun danger.

— Te reverrai-je, auparavant ?

— Non. Ce serait imprudent. J'aime mieux aussi te faire attendre. Tu te hâteras d'avantage. Adieu !

— Oh ! non,pas encore ! Reste encore quelques instants, mon amour, ma merveille. Ecoute !... Je ne te vois presque pas, mais je te devine dans l'ombre, et j'ai tellement envie de ne plus te quitter qu'après t'avoir une fois suprême touchée, je voudrais disparaître, m'évanouir, n'être plus rien. Je tiens ta main, c'est extraordinaire, c'est inconcevable... Tu ne comprends pas cela. Ça t'est bien égal ?

— Tais-toi ! Adieu !

— Non, non, pas adieu. Je te dis : au revoir, à tout à l'heure. Le reste du temps ne compte pas.

— Tais-toi, reprit-elle, écoute-moi à ton tour. Ton amour à la fin me brûle et je t'attends. Les gens m'ennuient... Tu es tout nouveau... Nous nous aimerons bien... Nous nous aimerons bien !

Elle l'embrassa avec une sorte de fureur bizarre et disparut, si vite, si vite, qu'on eût dit la fin d'un enchantement.

Au fond du bonheur de Jacques une tristesse indistincte s'agitait. Sa joie était sensible et sensuelle, enivrante

et présente, il la connaissait. Ce n'était déjà plus cette alacrité divine qu'un rêve exalte et soulève. Et cependant...

— Allons, ne creusons pas trop, se répétait-il presque tout haut, en retournant chez lui, quelques rues plus loin. Il vaut mieux que ce soit ainsi. Le bonheur immédiat et tangible est plus humain que la songerie énervante où je vivais... Je n'aurais pu supporter longtemps cet état épuisant. J'aime mieux cela : cette joie à ma taille, et cette femme, — puisque c'est une femme maintenant, — cette femme que j'aime et qu'avec ces deux mains-là j'ai touchée, dont j'ai senti battre le sang, dont j'ai vu les yeux bleus s'assombrir de plaisir jusqu'à la nuance du ciel nocturne au dessus d'elle, que j'ai tenue, et qui m'a parlé de sa bouche réelle : une femme ! Une femme ! Ah ! demain je penserai aux détails...

Une femme !

CHAPITRE VII

LA PIERRE PHILOSOPHALE

..... Fig : Chose précieuse, mais impossible à trouver.....
LACHATRE : *Dictionnaire universel*, page 1.035

Demain arriva, et avec lui l'échéance des déterminations sérieuses.

Car, si l'amour est un sentiment universel, commun à tous les êtres, les façons de le satisfaire sont soumises à des exigences d'une complication infinie. Jacques s'en aperçut bien lorsque, réveillé beaucoup plus tôt que d'habitude, il se posa cette question : « Comment trouverais-je l'argent nécessaire à louer une chambre en ville ? »

Hélas ! hélas encore ! avoir goûté les ivresses les plus hautes permises aux enfants des hommes, et se dire : « Où trouver l'argent d'une chambre ?.. » Quelle terrible contradiction dans les pensées ! Et comme il faut avoir vieilli pour n'en plus souffrir !

Ce qu'il y a de pire dans ces questions, c'est que leur existence ne suppose pas nécessairement leur réponse. C'est pourquoi Jacques de Meillan, après y avoir longtemps réfléchi était aussi avancé qu'à la première minute. En principe, un jeune homme pauvre ne devrait jamais devenir amoureux, à moins que ce ne fût d'une jeune fille riche, qui s'éprît mystérieusement de lui, et lui offrît une dot de Golcon-

de dans sa corbeille de noces. Ceci soit dit en passant, par manière de conseil à nos fils, quand ils auront vingt ans.

De l'argent ? Où trouver de l'argent ? Mille réponses diverses tournoyaient dans sa tête, concluant toutes à la sinistre négative, en même temps qu'elles exprimaient les derniers postulats de la Sagesse :

— On ne tond pas plus sur le crâne d'un vautour que sur la carapace d'une tortue ;

— On peut bien pour vingt-cinq sous acheter un superbe carnet de chèques, mais à quoi sert de posséder un carnet de chèques, si on n'a pas de compte à la Banque ?

— Un sou et un sou font deux sous, mais rien et pas d'argent, ensemble ratissés, ne font pas l'ombre d'un centime ;

— Il y a bien le frac de l'oncle Adolphe, mais on n'en donnerait pas cinq francs au Mont-de-Piété ;

— Il y a bien ma montre d'or, mais elle est sacrée. Quand une montre est engagée, d'ailleurs, on ne sait jamais quand elle se libérera ;

— Si tu avais mis de côté tout l'argent qu'on t'a donné depuis ta naissance, au lieu de le gaspiller en achats de berlingots, de livres et de cravates, ou de le reprêter inconsidérément à ton père, tu pourrais très bien avoir un petit appartement au mois, avec une antichambre, et toutes les commodités du luxe contemporain ;

— Eugénie, possède certes, quelques économies, mais c'est toujours une déchéance pour le maître que de devoir au domestique. Et puis, ces gens-là n'ont que trop de tendances à la familiarité.

— De l'argent ?... Ah ! mais je vais en demander à mon père. La mine d'alcool du Caucase peut bien servir à quelque chose.

M. de Meillan, malheureusement, ne fut pas seul à table

avec son fils. Il avait amené avec lui M. Cabillaud, de telle sorte qu'une conversation devenait impossible sur le sujet qui occupait Jacques.

M. Cabillaud était légèrement plus fatigué que la veille. Loin d'avoir réussi sa négociation auprès du monsieur qui lui devait quatre francs sur sa commission de crevettes d'Algérie, il n'avait recueilli que déboires, tristesses et déceptions. Il avait tout à fait l'air, réintégrant ainsi le logis de M. de Meillan, du pigeon volage de la fable, qui a eu tort d'abandonner le nid natal. Ah ! qu'il eût été meilleur de ne le jamais quitter !

Ses premières paroles, du reste, ne permirent aucun doute sur les dispositions de son âme. Il se plaignit de l'état de ses jambes, laissant entendre de manière irréfutable qu'un jour viendrait où, ayant monté les étages d'un ami, il lui serait peut-être impossible soudain de les redescendre, et qu'alors...

— Alors tu ne bougeras plus,... conclut brusquement M. de Meillan.

— Hé ! hé ! je le crains, répliqua M. Cabillaud avec un éloquent mouvement de la tête et des sourcils relevés.

Il y eut un silence. M. de Meillan cherchait à s'habituer à des images domestiques, représentant M. Cabillaud infirme, et devenu son hôte perpétuel, et M. Cabillaud, connaissant de longue date les mystères du mécanisme cérébral, en laissa jouer, à coup sûr, les rouages.

— Eh bien ! mon pauvre vieux ! dit enfin M. de Meillan.

— Ne m'en parle pas! répondit M. Cabillaud avec simplicité.

Et ce fut tout. Le repas s'acheva dans une morne somnolence, personne ne faisant le moindre effort pour s'intéresser aux affaires de son voisin, chacun suivant éperdû-

ment le chemin de ses pensées, jusqu'à l'extrême horizon de l'avenir. On sait où cela mène...

Le vautour fit bien une tentative pour pénétrer dans la salle à manger, mais, dès qu'il le vit, son maître le repoussa cruellement.

— Eugénie, dit-il, qu'est-ce qu'on a collé autour de la tête de cette sale bête ?

— Monsieur, c'est un petit cataplasme de mie de pain que je lui ai attaché avec un bandage, parce que ce pauvre Coco s'est brûlé la joue, l'autre matin, en tombant sur le coin du fourneau.

— Vous êtes folle, ma fille ! Un cataplasme sur la tête, pour faire monter le sang !... J'aurais compris un bain de moutarde, mais pas trop chaud, de manière à ne pas décoller la peau des pattes...

Et M. de Meillan se lança dans des considérations à perte de vue sur les vautours, leurs maladies, les bains de moutarde, la médecine en général et, d'une façon plus universelle, les malheurs innombrables qui sont notre lot, dès que nous ouvrons les yeux au spectacle de ce monde incompréhensible.

Au dessert, M. Cabillaud demanda s'il n'encombrerait personne en demeurant chez ses amis jusqu'à quatre heures, moment où il lui faudrait descendre pour aller à un rendez-vous avec un monsieur très bien, mais qui, depuis dix-sept jours, et sans que rien expliquât sa conduite, lui faisait faux bond. On l'assura du plaisir qu'on aurait à le garder le plus longtemps possible, on lui donna quelques journaux et Jacques, ayant averti son père qu'il avait à lui parler, le suivit dans son cabinet de travail.

Le cabinet de travail de M. de Meillan, image fidèle de son âme de dilettante, témoignage des préoccupations successives de sa vie, était une petite pièce rectangulaire où

deux fenêtres sans rideaux versaient le jour crû et pâle qu'affectionnent les gens d'affaires. Une magnifique bibliothèque en noyer sculpté contenait une collection de *Manuels Roret*, des relations de voyages, quelques romans de Méry, de Moinaux et de Dumas, divers atlas et un amas confus de pierres : échantillons de quartz et de micas, morceaux de silex et boules de phosphates, blocs de houille et éclats de marbre, galets, plâtras, morceaux de monuments, enfin une parcelle de tout ce qu'on peut arracher avec la pioche, la pelle ou les ongles du sol nourricier de la Terre, notre mère à tous. Au mur, derrière son fauteuil de cuir, se déroulait une carte d'Araucanie-Patagonie, dessinée par le maître lui-même, alors qu'il avait cru aux destinées brillantes d'Orélie-Achille Premier, le second roi de ce beau pays, et qu'il avait été nommé par lui ministre de l'intérieur et géographe attitré de la cour. En face, sur le mur opposé, s'entrecroisaient quelques armes : un vieux fleuret de prévôt d'escrime, le poignard péruvien trouvé dans la tombe d'un Inca et qui servait à découper les beefsteaks au beurre d'anchois lorsqu'ils étaient trop durs, un eustache de treize sous, et un sabre d'officier bavarois, souvenir de la guerre de 1870. Sur le bureau lui-même s'entassaient mille objets : des cailloux et des minerais, encore et toujours, le modèle B. du verrou automatique, qui servait de presse-papiers, des piles croulantes de dossiers, une boîte à poudre de chasse où était figuré ce cartouche : « Poudre de l'oncle Adolphe, attention !... », des pipes, des porte-plumes, un pot à tabac en argile crue modelée par M. de Meillan : tout cela submergé d'une fine poussière et tenant tellement de place qu'il en restait à peine assez pour écrire, en élevant le coude, de toutes petites lettres sur un semblant de sous-main..

C'était là que M. de Meillan vivait, pensait, rêvait. Son

univers, forgé par un idéalisme absolu, n'admettait d'autres moyens et d'autres buts que le papier, les chiffres, les combinaisons, les épures. Il y passait tout le temps qu'il pouvait dérober aux rendez-vous oiseux, à la Bourse et aux voyages. Cest là qu'il avait créé sa mine d'alcool.

— Assieds-toi, dit-il à Jacques, lorsqu'il fut seul avec lui. Je suis très occupé, j'ai une lettre à écrire et onze à recopier au copie de lettres. Tu n'as qu'à me parler, je t'écoute, tout en travaillant.

— Papa, dit Jacques, dédaignant avec courage tous subterfuges et tous détours, papa, jai besoin d'argent.

M. de Meillan releva la tête. Il ne comprenait pas.

— Tu dis ? interrogea-t-il, doutant de ses oreilles.

— Je dis que j'ai besoin d'argent.

— Tu as besoin d'argent ! tu as besoin d'argent ? je t'en ai donné mercredi dernier...

— C'est exact. Tu m'as offert vingt sous en regrettant que ce ne fût pas un louis, et depuis il m'a fallu faire faire du thé à mes amis, et ça m'a coûté dix-sept sous.

— Eh bien ! mais, je ne t'ai pas dit de faire du thé pour tes amis... Tu as le droit de gaspiller ton argent comme tu le veux, mais il ne faut pas te plaindre d'en manquer.

— Est-ce que tu te moques de moi ?

— Mon enfant, sache que je ne me moque du monde qu'à la dernière extrêmité... Je suis sérieux... Ma vie est là pour le prouver.

— Sérieux ?... Tu es le même homme qui parlait hier de millions, d'usines, de châteaux, de luxe ?

— J'en ai parlé pour l'avenir... Demain et aujourd'hui sont étrangement différents, mon cher petit...

— Bref, tu ne veux rien me donner ?

— Mais, sapristi, que te faut-il de plus ? Tu as tout ici à

discrétion et à crédit: tu manges, tu bois, tu dors à crédit, tu as un tailleur, un libraire, une blanchisseuse à crédit. L'existence que tu mènes chez ton père, dans un appartement qui coûte fichtre bien mille francs par an, te suppose un capital de cent mille francs, placés à trois pour cent, j'en ai fait le calcul détaillé. Tu m'entends, les chiffres sont là : tu vis sur un capital de cent mille francs. C'est-à-dire que c'est tout bonnement prodigieux... J'ose même ajouter que cette combinaison est extrêmement avantageuse pour toi car, ce capital étant fictif et illusoire, tu ne peux point l'aliéner, comme tu ne saurais manquer de le faire, si la Providence t'avait joué le mauvais tour de te laisser venir au monde avec cette fortune entre tes mains imprudentes.

— Ce point de vue est indiscutable, mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne me reste exactement que trois sous pour attendre... Dieu sait jusqu'à quand. Tu avoueras que c'est difficile.

— Ah ! il est évident, concéda M. de Meillan, qu'on ne peut pas aller bien loin avec cette somme. J'en sais quelque chose, moi qui me suis vu souvent dans des passes aussi impraticables... Et combien avais-tu l'idée de me demander lorsque tu as pénétré dans ce bureau ?

— J'avais pensé qu'avec cinq louis..

M. de Meillan bondit avec un cri rauque qu'entendirent à toutes les extrémités de l'appartement M. Cabillaud, Eugénie, le vautour et la tortue :

— Cinq louis !... Tu voulais... Tu... Ah !... Cinq louis !... Mon fils est devenu fou !

Et, désespéré de ce désastre qui le frappait dans ses plus chères affections, il se livra avec une rage muette à des occupations absolument machinales : il glissa son copie de lettres sous la plaque de tôle, tourna la roue de la mé-

canique et s'assit mélancoliquement sur l'appareil, afin de comprimer davantage le papier.

— Non, je ne suis pas fou, reprit Jacques, j'ai besoin de cinq louis et ce n'est pas étonnant. A mon âge, mes camarades dépensent autrement d'argent. C'est même ridicule et gênant que tu me forces, après de longues patiences, à te les demander... Tu as des frais et des charges que je ne discute pas, des prêts à des amis et de notes de café qui s'élèvent à des sommes très importantes: mais tu ne songerais jamais à me faire passer avant tout cela, et simplement parce que je ne réclame jamais rien, que je vis retiré dans ma chambre avec une tortue qui mange une demi-salade par an. Ce n'est pas très chic, tu devrais le comprendre.

— Mon cher enfant, tu t'égares, tu ne sais plus ce que tu dis. Voilà maintenant que tu te mets à passer en revue les faits et gestes de ton père, tu épluches son budget, tu lui reproches les misérables roues de charrette qu'il offre à quelques amis crève-la-faim, tu te mêles en un mot de ce qui ne te regarde pas, toi qui es d'habitude si discret, si bien élevé, si homme du monde! Ma parole, je ne te reconnais plus... Je te pardonne cependant, d'abord parce que tu es mon fils, ensuite parce que tu es démoralisé par ta précoce rancune envers l'existence, l'existence qui pourtant ne t'a réservé jusqu'ici que le miel et le sucre, tandis que moi, ton pauvre père, j'en dévore tout le fiel. Ah! la Providence me prépare une vieillesse bien triste, entre l'ingratitude et la révolte de tous les miens... Du reste, mes petits amis, il ne faudrait pas croire que vous aurez raison de moi par des moyens pareils... Quand je sentirai que je deviens à charge à tout le monde, je disparaîtrai sans laisser d'adresse.

— Bref, tu me refuses cent francs ?...

— Avoir, jour et nuit, tourné la meule comme un che-

val aveugle dans un moulin, pour que la bonne farine soit mangée par un tas de mufles qui me donnent des coups de pied par derrière, être arrivé à mon âge pour qu'un petit galopin, que je sustente et que j'habille, me reproche l'apéritif que je suis obligé de prendre dans un café en y attendant les hommes d'affaires qui doivent m'enrichir, et l'enrichir par le fait même... ah ! c'est dûr!... Mais, petit sot que tu es!... tiens, j'ai pitié de toi. Cent francs!... Attends seulement quinze jours, que j'aie signé mon contrat avec Mazarakis et le prince Popototoff, le propriétaire de la mine d'alcool du Caucase, et ce n'est pas cent francs que je te donnerai, mais un joli carnet de chèques, avec un crédit de trois mille francs. C'est ça qui est chic, mon petit. Au lieu d'avoir les poches chargées de billon, tu entres dans un magasin, tu achètes ce que tu veux et, au moment de payer, tu détaches un chèque. Je suppose que tu ne te plaindras pas. Trois mille francs!... Et tu me feras le plaisir de donner cette redingote à un pauvre et de te commander chez un tailleur de la Cannebière un complet à la dernière mode. Je ne veux pas que mon fils ait l'air d'un ramasseur de mégots, même chez lui... Du reste, en général, tout va changer ici : tu dois comprendre que j'en ai assez d'avoir toujours devant les yeux, lorsque je les relève, ce vieux sabre bavarois sur ce papier de tenture dont Eugénie ne voudrait pas pour sa chambre... Je paierai aussi les mois arriérés d'Eugénie, et la note de cette sombre brute de tailleur, à qui je redois un gilet blanc depuis l'année de l'Exposition, celle de quatre-vingt neuf; tu sais bien, Barboto. Il est encore revenu ce matin. L'obstination de cet homme m'effraie...

— Alors, vraiment, demanda Jacques, à qui le désir de croire donnait toutes les illusions, tu me donneras un carnet de trois mille francs dans quinze jours?

— Mais bien avant, si l'affaire est finie, répondit M. de Meillan dans un sourire ineffable. En disant quinze jours, je fixe le délai le plus long.

— C'est très beau, très beau... Mais j'aurais préféré cent francs ce soir, et renoncer à tous mes droits sur l'avenir.

— Voilà justement qui est tout à fait impossible ! Aujourd'hui, vois-tu, quand bien même l'encaisseur de la Banque, suivi de tous les recors de Marseille, viendrait me menacer, un centime, je dis un centime, ne sortirait pas de cette maison. Et pour cause...

M. de Meillan ouvrit un tiroir, en retira une boîte de carton pleine de sous et la renversa sur la table :

— Voilà ! dit-il. C'est clair... Aux temps heureux où la monnaie de billon de l'Italie, de la Grèce, de la République Argentine, du Pape et de l'Angleterre avait cours dans cette noble cité, j'aurais pu retirer quatre francs de cette collection. Aujourd'hui je ne pourrais l'utiliser que sur les balances automatiques. Je te laisse le soin de conclure s'il m'est possible de te donner cent francs ce soir.

— Et toi-même, comment vas-tu ?...

— D'ici la signature du traité ?... Ah !... Dieu y pourvoira,... comme dit ma chère cousine Léonie, lorsqu'on lui parle de la déconfiture d'un de ses parents.

— Eh bien ! papa, il ne me reste qu'à me retirer, et à te souhaiter bonne chance.

— Mon pauvre petit Jacques, je suis navré d'être obligé de te refuser ce que tu me demandes. A ton âge, c'est bien dûr d'être privé d'argent de poche, surtout quand on a, comme dans notre famille, des goûts de confortable et de vie à grandes guides... Si seulement cette satanée basoche n'avait pas mis l'embargo sur le petit héritage de ta tante, on aurait pu demander une avance, l'arriéré des

coupons seulement... Mais pas de danger avec les dispositions saugrenues qu'avait prises cette vieille gredine... que le bon Dieu l'ait en sa sainte et digne garde !

— Mais, sois tranquille, reprit M. de Meillan après un silence chargé de pensées, tout cela ne durera pas aussi longtemps que les contributions !...

Et, sur cette parole d'espoir, le père congédia son fils et, demeuré seul, se remit à tourner la manivelle de son copie de lettres, tandis que sa rêverie, laissant au-dessous d'elle ce mouvement quasi-réflexe, planait dans une atmosphère de projets grandioses.

Jacques, qui avait demandé cent francs pour en obtenir cinquante, n'avait tout de même pas prévu un échec aussi complet de tous ses plans. La gaieté et l'exubérance de son père depuis quelques jours lui avaient donné le change sur l'état momentané de sa fortune. Il avait cru que la source d'alcool, avant de couler réellement dans le Caucase, aurait rempli la caisse familiale d'un Pactole anticipé. Ce refus le laissa sans force, sans pensée, et l'image même d'Anne Mazarakis disparaissait en un tourbillon incohérent, informe, absurde, entraînant dans la giration d'une migraine commençante des carnets de chèques, des napoléons, des sous du Pape, des notes de tailleur, des protêts, des papiers timbrés de toutes couleurs : depuis le blanc qui sert aux transactions privées, jusqu'au bleu de sombre azur qui s'abat en pluie sur les tables des pauvres gens.

— Anne ! Anne ! que devenez-vous parmi tant de piètres besoins et de mesquines nécessités ? L'argent ! les sous ! les billets de banque ! Ah ! Seigneur ! où sont les jardins de votre Eden ?...

Monsieur Cabillaud, ayant déjà lu tous les journaux du jour, s'apprêtait à en recommencer la lecture, quand Jacques, traînant jusqu'à la salle à manger son désœuvrement et sa tristesse, l'y rencontra, en le heurtant presque.

— Eh bien ? demanda M. Cabillaud.

— Eh bien ! rien ! je m'ennuie, répondit Jacques.

— Veux-tu faire une partie d'échecs ?

— Une douzaine, si vous voulez.

— Commençons.

Et Jacques, ayant été chercher la boîte, installa les figures de buis sur un guéridon dont la marqueterie au centre figurait les soixante-quatre cases d'un échiquier. Ils jouèrent. M. Cabillaud avança prudemment la ligne entière de ses pions, afin de dégager celle des pièces importantes et, remarquant que son adversaire, indécis, dirigeait au hasard sa partie, laissant traîner sans protection les cavaliers aux yeux de têtes d'épingles et avançant d'une manière absurde la reine audacieuse, il crut devoir observer :

— Ça ne va pas, aujourd'hui .. Si je voulais faire le gambit de la dame, j'arriverais à l'échec en quatre coups.

— Faites le gambit de la dame, ça m'est égal.

— Comment ? toi, un vieux routier, ça te serait égal de te laisser faire mat avec deux pièces prises seulement ? Tu as quelque chose.

— Non, au contraire, je n'ai rien... Mais là ! ce qui s'appelle rien... A propos, croyez-vous que mon père puisse me donner trois mille francs dans quinze jours ?

— Trois mille francs dans quinze jours ? es-tu fou ?

— Il me les a promis sur la mine d'alcool.

— Ah ! mon Dieu ! la mine! Plutôt que d'admettre la mine d'alcool de ton père, je préfèrerais, vois-tu, douter de l'existence du Caucase...

— Pourtant...

— Oui, oui, je sais, le syndicat Popototoff, Mazarakis et Compagnie. Mais Popototoff ne signe jamais ses lettres qu'à la machine à écrire, et Mazarakis est le dernier des aigrefins, à cheval entre la Cour d'assises et l'affichage au Cercle... Ton père a une imagination extrêmement fertile. Il a vu la mine d'alcool : il ira jusqu'au bout ; il est capable de fonder une usine, un entrepôt et une cité ouvrière tout autour, avant de s'apercevoir qu'il s'était trompé... Si tu comptes là-dessus pour faire la fête... Attention à la tour du roi ! tu la manœuvres en dépit du sens commun.

— C'est assez dire que je ne trouverai jamais cinq louis cette semaine...

— Si je connaissais, soupira M. Cabillaud, un endroit du monde où rencontrer un homme qui me donnerait cinq louis, je ne serais pas ici.

— J'ai absolument besoin, pour des affaires qui me sont personnelles, de cette somme avant très peu de temps. Il faut que je la trouve.

— Combien souvent me suis-je dit la même chose pour des affaires qui m'étaient à chaque fois plus personnelles que la précédente ! Et cependant, tu vois, je vis... A la longue, on se fait une raison.

— Je ferais plutôt une folie.

— Tu aurais tort, dit M. Cabillaud. C'est étonnant, vois-tu, combien l'on peut réduire son budget au fur et à mesure que l'on acquiert le sens de la réalité. Ainsi, vois Paillon. C'est un garçon assez médiocre d'intelligence et d'esprit, et d'une instruction plutôt sommaire. Comme médecin, je ne lui confierais pas un durillon, de peur qu'il ne me le transformât en abcès inguérissable. Eh bien ! considère comment il vit. Il a su s'arranger pour dormir et prendre ses repas chez sa cousine, en la payant

en menues consultations, il fait durer trois ans ses vêtements, grâce à la brosse et aux extenseurs et en évitant de sortir quand il pleut. Avec quatre sous de benzine pour nettoyer sa cravate blanche, je crois qu'il se tire d'affaire. Il se rase lui-même et, de mémoire d'homme, on ne l'a vu donner un pourboire à un garçon de café. Quant aux femmes, non seulement elles ne lui coûtent rien, mais encore il a toujours évité la désillusionnante et dispendieuse chambre garnie, en les recevant chez lui quand sa cousine est absente, ou chez elles lorsqu'il les a choisies épouses d'employés assidus ou de voyageurs.

— Il a pu éviter les chambres garnies !...

— Oui, mais Paillon est un exemple rare et difficile à suivre... La chambre garnie est l'écueil de l'amour et l'horreur de tous les gens qui, comme nous, aiment que tout s'achève aisément de ce qui a commencé bien. On aime une femme, elle vous aime : du jour où il est décidé qu'on s'appartiendra, on appartient en réalité aux logeuses, aux concierges, à toute une racaille de gens sinistres qui vous cèdent, après de longues tergiversations, des boîtes infectes et surchauffées dont on n'ose pas se plaindre puisqu'on n'a pas officiellement le droit d'y entrer, et où l'on paie bien cher le droit d'être coupable... Si j'ai un conseil à te donner, évite, évite les chambres garnies... Tout cela pour en revenir à cet heureux coquin de Paillon qui est un déchard et un homme indélicat, mais qui sait merveilleusement se conduire. Paillon est un sage.

— J'aurais plutôt crû, à vous voir, que c'est vous qui étiez un sage.

— Ah ! mon pauvre ami... Un sage, oui... en paroles. Mon expérience est parfaite, et je me suis formé sur toutes choses des opinions mûres et prudentes, dont j'aime à faire profiter mes amis, vieux ou jeunes... Mais, pour mon

compte, je vais un peu au hasard, je tergiverse, je flotte. Au fond, je suis un sentimental, toujours dupe de son cœur et des impulsions de son imagination. Je détruirai l'équilibre du budget de toute ma semaine pour m'offrir une tasse de café turc, parce que, en passant devant l'établissement du même nom, je n'aurai pas su résister à l'odeur adorable du moka. Et ainsi de suite pour les cigares, les femmes, les repas, qui ont mené ma santé où tu la vois, mais que je ne regrette point d'avoir goûtés, dans leur saison... Il faut savoir se maintenir au-dessus du remords, et courageusement supporter les maux qui soldent nos passions... Et cela n'empêche pas notre raison de juger, du haut de sa tour, et avec la dernière sévérité, les enfantillages de nos instincts... Echec!

M. Cabillaud avait la manie de philosopher, et de tirer des moindres défaillances de sa conduite un enseignement moral. Quand il parlait, Jacques l'écoutait avec plaisir et sa pensée, peu à peu soustraite à l'influence des soucis quotidiens, s'élevait, en s'engourdissant, jusqu'aux sommets lointains où règne l'atmosphère opiacée de la spéculation abstraite : nébuleuse et indéfinie.

— Echec ! reprit M. Cabillaud. Mais c'est une alerte sans importance : tu n'as qu'à couvrir avec le fou... Je parlais de nos instincts. Ah ! nos instincts... Voilà encore un problème qui égare le penseur... Ils sont là, tout au fond de nous, ils guident les premiers pas de notre enfance, à un âge où la raison toute seule nous serait aussi utile qu'une paire de souliers à un singe, et sitôt que nous sommes devenus grands, voilà que nous nous rebiffons contre eux, que nous les étouffons, que nous les traînons plus bas que terre... Nous ne savons qu'inventer pour les déprécier. C'est d'une ingratitude monstrueuse... Les instincts, mais ce sont les courtiers de l'idéal ; seulement,

comme ils sont mal peignés et se présentent en dépit des convenances, on se hâte de les éconduire lorsqu'on a conclu l'affaire. J'estime qu'un homme qui saurait respecter en ses instincts ses éducateurs vénérables et primordiaux serait un homme vraiment noble ; mais va-t-en voir s'ils viennent, les surhommes, avec les morales, les religions› la nuée des empêcheurs de danser en rond !... Je te prends le cavalier du roi, tu l'avais poussé trop loin.

— Vous ne voulez tout de même pas qu'on aille tout nus par les rues ? dit Jacques, qui ne s'écartela point les méninges pour trouver une objection plus neuve.

— Si les rues n'étaient pas si froides, ce serait une sérieuse économie. Mais ce n'est point la question... Nos instincts nous ont été donnés par Dieu (on ne peut pas soutenir le contraire), pêle-mêle avec nos autres facultés et toutes nos tares physiques. « Débrouille-toi avec tout çà, mon bonhomme ». Voilà ce que l'Eternel a dû dire à Adam après l'avoir mis sur pieds, en termes plus nobles, naturellement. Et on viendrait me soutenir qu'il exigerait de nous des efforts anormaux et une impossible conformité de nos actes avec une loi morale d'ailleurs inventée par Kant, très longtemps après, et sans autorisation préalable... Non, vois-tu, j'aime mieux rire. Le bon Dieu (j'y crois comme si je l'avais vu), le bon Dieu est bien au-dessus de ces petites distinctions. J'imagine qu'il doit avoir un certain sourire lorsqu'il nous contemple, superposés dans nos boîtes à cinq étages, et grouillant, mais avec prétention, comme des crabes dans une terrine, en attendant la bouillabaisse.

— Nous voilà bien loin de nos petites affaires...

— Ah ! tant mieux !... J'aime cela, j'aime nager en pleine métaphysique et oublier ainsi les misérables et mesquines négociations qui m'aident à maintenir ma mes-

quine et misérable existence... Si je ne me trompe, tu parlais tout à l'heure de trouver à emprunter cent francs...

— Oui, et j'allais même y revenir, car la conversation nous a entraînés, je ne sais comment, à nous occuper de Paillon, des instincts, de Dieu et de l'humanité, et...

— Et tu aimerais mieux faire la connaissance d'un usurier...

— Vous l'avez dit.

— Ah! ah! je devine les pensées, j'ai l'habitude des âmes... Mais tu n'es pas sans avoir appris, mon cher Jacques, que l'usurier est au jeune homme ce que la pieuvre est à l'imprudent nageur et le fourmi-lion à l'insecte égaré, tu n'ignores pas que l'argent est devenu très cher et que la loi protège, de son égide vénérable, le vingt pour cent à trois mois.

— Je le sais.

— Tu le sais, enfant, et tu veux emprunter!... Et je t'approuve. Car tu montres ainsi une âme à l'épreuve de la crainte et tu es décidé à payer n'importe à quel prix futur la satisfaction d'un de ces instincts sacrés dont nous parlions tout à l'heure... Je t'approuve, et si je pouvais moi-même trouver ce soir un nouvel usurier, un usurier inconnu, arrivé ici de la veille et qui ne saurait rien sur la situation financière de personne, j'irais m'y adresser pour mon compte. Mais, par malheur, je les connais tous, et ils me connaissent tous.

— Alors?

— Mais je puis te présenter, je puis leur parler de toi, non pas directement, car ils ne voudraient point me recevoir, mais au moyen d'un intermédiaire discret, comme... J'ai ce qu'il te faut... Tu connais bien madame Verrière?...

— Cette grosse dame...

— Cette grosse dame que tu as vue une ou deux fois

dans le bureau de ton père... C'est une amie à nous tous. Elle connaît Renaud Jambe d'Or comme si elle l'avait nourri à la mamelle. C'est elle qui a trouvé à vil prix, pour Pampelunos, son magasin d'asticots et son matériel... Marchande à la toilette, revendeuse de toutes sortes de choses et de toutes sortes de gens, tout ce qu'on voudra, oui, mais une femme charmante, et fine, fine sous sa grosse enveloppe. Enfin un peu une Providence... Il n'est que quatre heures : nous avons le temps de la trouver. Si tu veux descendre avec moi, je vais te présenter ce soir même.

— Oh ! vous serez bien aimable.

— Mais c'est tout naturel. Ton père m'a rendu assez de services pour que ma reconnaissance retombe jusque sur toi.

CHAPITRE VIII

LA CHASSE

Allons, chasseur, vite en campagne !
(*Air connu*).

En descendant la rue de Rome vers le domicile de madame Verrière, M. Cabillaud communiquait à Jacques quelques renseignements utiles sur le monde où il allait le faire pénétrer, et Jacques écoutait, saisi de respect et de gratitude :

— L'argent, mon cher ami, (je peux bien, au lieu de « mon petit », t'appeler déjà « mon cher ami », car ton existence et tes réflexions précoces t'ont mûri très vite), l'argent, mon cher ami, est une chose qui a tellement de valeur qu'il est vraiment absurde et même inconvenant de discuter le prix qu'il coûte... Il coûte très cher !... même quand on est réduit à travailler pour le gagner. Mais, coûtât-il encore le double, il reste toujours inappréciable... Madame Verrière le sait bien, elle qui ne s'est fait un ennemi d'aucun des gens sur lesquels elle prélève une commission en sus... Donne-moi la main voici un trottoir dangereux...

— Ah ! elle prélève une commission en sus du taux du prêteur ?...

— Tiens ! comment veux-tu qu'elle vive ?... Et puis, nous

n'avons pas le choix. Tu es mineur, demain l'usurier saurait si ton père veut ou non payer tes dettes, et comme il ne voudrait point... Tu n'as aucune garantie à présenter, tandis que madame Verrière...

— Eh bien! mais je n'ai pas de garantie non plus pour madame Verrière...

— Légalement, non; mais madame Verrière, si elle faisait une avance à un chiffonnier, créerait des hypothèques sur sa hotte... C'est la femme la plus subtile que je connaisse. Tu n'as rien, c'est entendu; mais, le jour où tombe l'échéance du billet, crois-tu qu'elle va, le laissant protester, traîner dans la ville et galvauder une signature qu'elle a, dans un certain sens, avalisée? C'est un procédé de grincheux et d'imbécile, et dangereux en outre, parce qu'on ne sait pas jusqu'où peut aller la justice, quand elle s'en mêle... Non, elle attendra. Ton père représente pour elle, par les relations que sans cesse il lui procure, par les intérêts énormes qu'il lui verse sur d'anciens emprunts, par une quantité innombrable de services rendus, des avantages cent fois supérieurs à la perte qu'elle ferait si tu étais insolvable.

Et cette perte même, elle ne la fera point, car toi aussi, en vieillissant, tu seras de plus en plus à même de lui procurer des relations, de lui verser des intérêts et de lui rendre des services. Et c'est par le procédé d'un roulement semblable que madame Verrière, qui végète dans l'appartement que tu vas voir, connaît tout ce que Marseille compte de gens distingués, mais ayant ayant eu momentanément des malheurs. Nous sommes arrivés.

Madame Verrière vivait dans une chambre simple et sobre, ornée de meubles honnêtes, mais où l'on devinait que, préoccupée sans trêve par d'autres soucis, elle ne s'était jamais inquiétée de mettre de l'ordre parmi les

bibelots, les cadres et la poussière. Lorsque ses visiteurs entrèrent, elle était assise devant un bureau chargé de papiers, et portait une paire de lunettes qu'elle quitta en se levant.

— Ma chère madame Verrière, dit M. Cabillaud, avec son plus grand air d'homme du monde, je vous présente mon ami Monsieur Jacques de Meillan qui ne vous a vue qu'une fois, chez son père, en passant, mais qui brûle de faire votre connaissance d'une manière plus complète.

Madame Verrière tendit au jeune homme une main grasse et sans bagues, au bout d'un bras court et gras. Son corps énorme ondulait lentement dans sa robe noire, et sa tête d'empereur romain glouton, mais pâle et gélatineuse, se balançait, pour mieux confirmer son sourire de bienvenue.

— C'est très gentil d'avoir pensé à moi, répondit-elle alors d'une voix stupéfiante de ténuité et qui semblait sortir du bloc de sa figure, comme un filet d'eau d'une falaise, je vous reconnais bien là, mon cher Monsieur Cabillaud. Et monsieur Jacques sera toujours très bien reçu chez madame Verrière... Son père est venu déjà me voir ce matin.

— Ah ! s'exclamèrent ensemble le fils et l'ami.

— Oui, mais cela ne saurait en rien influencer mes dispositions vis-à-vis de M. Jacques. M. Jacques est un jeune homme distingué, et si charmant !... j'aime à obliger la jeunesse.

— Vous l'avez toujours aimée, chère madame Verrière, se souvint alors M. Cabillaud Quand j'avais vingt ans, (vous en aviez trente, alors), vous me rendîtes des services qu'on n'oublie pas... Vous n'avez pas voulu continuer depuis, c'est vrai, mais ne récrimons point. Parole d'honneur : j'ai été amoureux de vous, madame Verrière, en outre.

Vous étiez fraîche comme une pomme et dodue comme une grive roulant dans une vigne... Ah! ah! mon petit Jacques, si tu avais rencontré alors madame Verrière, tu l'aurais suivie dans la rue, tu aurais provoqué son mari, tu aurais été fou... On ne peut pas se faire une idée, aujourd'hui, de ce que fut madame Verrière, à cette époque.

— Voulez-vous bien vous taire, vilain monstre! susurra madame Verrière.

— On a vieilli tous les deux, et ces folies ne sont plus de notre âge... Mais elles redeviennent de celui de nos successeurs, et voilà un jeune personnage que son père tient de court et qui ne demanderait pas mieux, pour ces mêmes folies, que... Mais je le laisse expliquer lui-même ce qu'il désire.

— Je suis entièrement à ses ordres.

— Je voudrais, dit Jacques, emprunter cent francs le plus tôt possible. L'affaire est urgente, à un jour près.

— Vous voulez emprunter cent francs, distingua madame Verrière, ou vous voulez cent francs?

— Hein?

— Notre ami ne comprend pas, intervint M. Cabillaud, il manque d'habitude. Je vais lui expliquer. Madame Verrière te demande si tu veux emprunter cent francs et en recevoir un peu moins, ou toucher cent francs et en redevoir un peu plus. Ma chère madame Verrière, je puis vous répondre tout de suite : il veut recevoir cent francs.

— Bien, dit madame Verrière; et vous les voulez tout de suite?

— Ah! ce soir, si c'était possible...

Madame Verrière hocha la tête d'un mouvement qui signifiait, à n'en pouvoir douter : « C'est étonnant les illusions qu'on se fait sur l'argent. Pauvre enfant! Comme l'avenir les lui enlèvera vite! »

— C'est cela précisément qui représente la grande difficulté... Cent francs !... Si je les avais, pour le seul plaisir de vous obliger, je vous les avancerais moi-même et sans intérêts. Les intérêts, ça me dégoûte. Il faut bien que je sois forcée, par mes prêteurs, à en demander, pour oser le faire vis-à-vis des personnes qui, ayant besoin d'argent, s'adressent à moi. Enfin, j'aurais beau me plaindre, ça ne me rendra pas plus riche, et je dépendrai toujours des autres.

A cet instant, un petit garçon d'environ quatre ans, très sale et très mal vêtu, se précipita dans la chambre et courut vers la vieille dame :

— Grand-mère, dit-il avec un terrible accent du terroir, grand'mère ! je ne veux pas rester dans la cuisine quand il y a des messieurs au salon.

— Comme il est gentil ! dit Jacques en s'écartant sans affectation pour protéger ses jambes de tout contact.

— Il s'intéresse déjà aux affaires, sourit M. Cabillaud. Il faut te dire, mon cher Jacques (car elle est bien trop modeste pour en parler la première), il faut te dire que madame Verrière est une femme d'un dévouement admirable, et qui s'est toujours sacrifiée aux autres. Elle a un fils qui, sorti de Polytechnique et devenu ingénieur, a épousé une femme tout-à-fait..., enfin qui s'est sauvée on ne sait où. Eh bien ! elle a recueilli le petit garçon du ménage dispersé, elle l'entoure des soins d'une mère, et tout cela pour épargner à son fils les tracas d'une éducation enfantine... On ne trouve pas beaucoup de gens comme elle, de nos jours.

Madame Verrière s'inclina avec pudeur, puis, ayant persuadé à l'enfant du Polytechnicien qu'il serait plus convenable à lui d'aller attendre ailleurs qu'on eût besoin de ses lumières, elle reprit la conversation interrompue :

— Je suis tout à fait navrée que vous ne puissiez pas attendre, pour cet argent. Car j'aurais pu vous trouver quelque chose de très avantageux, tandis que, si vous êtes pressé... ah! sapristi! comme ça s'arrange mal!... Au fait, — je vous demande pardon, — avez-vous des garanties ?

— J'ai une montre, des livres et une tortue.

— Il plaisante, expliqua M. Cabillaud. Il n'a d'autres garanties qu'un petit héritage de sa tante et qui ne sera pas liquide, du moins telle est l'opinion des jurisconsultes, avant sept ans.

— Bref, rien du tout.

— Madame Verrière, rien du tout est un mot qui n'est pas français, surtout dans votre bouche. Cent francs à mon jeune ami, c'est pour vous un placement de fils de famille, le meilleur!... Vous les retrouverez aisément.

— Je cherche, dit madame Verrière, je cherche à qui les demander pour vous les offrir. Je ne vois que Gripenberg qui puisse consentir à donner séance tenante... Avez-vous quelque objection contre Gripenberg ?

— Que voulez-vous que cela me fasse, Gripenberg ou un autre ?

— Eh bien! je vais vous laisser un mot pour lui. Ne vous inquiétez de rien comme garanties. C'est moi qui réponds de vous... Vous me plaisez, j'ai envie de vous obliger. Si vous n'arrivez jamais à vous acquitter envers moi, eh bien!... ce ne sera point la première fois que j'aurai été victime de mon bon cœur.

Jacques ne comprenait pas comment madame Verrière pouvait ainsi se montrer si généreuse, mais M. Cabillaud souriait doucement, comme quelqu'un que rien n'étonne plus, et qui se rend compte.

Madame Verrière écrivit un court billet qu'elle mit sous

enveloppe et cacheta soigneusement et, le tendant à son jeune client, lui adressa ces paroles ailées :

— Vous irez trouver M. Gripenberg avant le dîner, ce soir. Il n'est que cinq heures, vous avez encore le temps. Vous lui remettrez cette lettre de ma part et vous écouterez ses conditions. S'il refuse, venez me revoir, je chercherai autre chose.

Jacques n'en revenait pas de la facilité avec laquelle la négociation faisait mine de s'entamer. Il se confondit en remerciements, aida M. Cabillaud à redescendre le dur escalier de la vénérable dame, et bondit à la recherche du mystérieux M. Gripenberg.

Monsieur Gripenberg était en effet un personnage mystérieux et bien des fois aux yeux de Jacques apparut-il fictif même, et illusoire. Mais peut-être n'était-ce là que l'injuste soupçon d'un esprit qui se heurte à l'invraisemblable au lieu de chercher à le pénétrer.

Non seulement M. Gripenberg n'était pas chez lui lorsque le jeune homme sonna à la porte, mais encore sa gouvernante annonça-t-elle qu'il ne rentrerait probablement pas avant quatre ou cinq jours, étant parti pour affaires. Le lendemain, madame Verrière, avertie de ce contre-temps, insinua que peut-être le rencontrerait-on, si on voulait bien aller le quérir dans un tripot de la rue Sénac où il avait l'habitude de tricher à la roulette avec des personnages à qui leurs moyens ne permettaient pas d'aller visiter la splendide terrasse du palais de Monaco. Elle s'offrit à y conduire Jacques et, le soir-même, l'introduisit en une de ces maisons de passe, impair et rouge où, dans une cave éclairée à l'acétylène, un monsieur d'aspect

honorable râtissait les pièces de cinquante centimes dont chacune constituait l'unité minimun de l'enjeu. Jacques, présenté et protégé par la digne madame Verrière, eût l'occasion d'observer de près quelques types de la société phocéenne, qu'il ne rencontrait guère dans d'autres salons : des portefaix, d'anciens professeurs sans place, et quelques-uns de ces hommes aux souliers immenses et aux visages rasés qui tirent de l'amour la presque totalité de leurs ressources. Il eût le plaisir d'y saluer une vieille couturière qui jadis lui avait taillé, dans des pantalons ancestraux, ses culottes de collège, une autre dame nommée Catherine Pétunia, experte à tous les jeux, et à laquelle, l'ayant connue chez un clerc d'avoué, il devait de savoir le baccara, avec toutes les nuances, recettes et secrets de ce sport d'élite, et enfin M. Micaëlli qui compromettait, — sans arriver à les anéantir, — le prestige et la dignité d'un humaniste qui a fréquenté M. Sarcey.

Mais il ne trouva point M. Gripenberg et dès lors ce fut fini pour Jacques des paresses matutinales, des lectures sur le divan, des discours fantaisistes à la tortue, des visites et des causeries littéraires. Irrésistiblement lancé par les rues à la poursuite de l'insaisissable, dormant à peine, debout avec le chant du laitier, il courait, tantôt accompagné de madame Verrière, tantôt escortant M. Cabillaud, le plus souvent seul ; se heurtant parfois dans les antichambres les plus diverses à M. Paillon, à Pampelunos, à Renaud Jambe-d'Or, et même à son père, et là pour des buts probablement identiques ; tantôt plein d'espoir et près de la réussite, tantôt recru de fatigue, il courait. Mis bout à bout, les escaliers qu'il gravit à cette époque bouleversée eussent été plus haut que les nuages. Il vit des boulevards, des avenues, des jardins, des corniches, des salons, des halls, des parloirs. M. Gripenberg était toujours introuvable. Il

eût avec lui des rendez-vous successivement dans d'autres tripots, à un restaurant espagnol de la rue Audimar où l'on a droit à tous les plats pour treize sous, devant le comptoir d'un bar de la Joliette, sur le parvis de la Bourse, au milieu d'un cercle de tonneaux du quai de la Tourette, sur une dalle des Pierres-Plates, dans la boutique d'un pauvre pharmacien de la place Pentagone qui avait inventé une spécialité abyssine contre le ver solitaire et vendait aux rémouleurs et aux fripiers les remèdes clandestins de M. Paillon, sous le porche de l'ancienne église de La Major, dans la salle commune d'un hôtel où venaient déjeûner et loger des nobles catalans et des maquignons, et dans une académie de billard.

Et jamais, jamais M. Gripenberg ne parut. Parfois un prête-nom, un émissaire aux ordres de ce puissant financier venait, à la place de son maître, dictait d'autres conditions, exigeait de nouvelles références, bouleversait les conventions les plus solidement établies. Ce fut pour Jacques l'occasion d'étendre encore le cercle de ses relations, et aussi la portée de ses connaissances ethnologiques, car il eût à traiter avec un marchand de bouchons du quartier Saint-Martin (à qui d'ailleurs il put écouler son vieux rasoir), d'origine italienne, avec un épicier espagnol, avec un comte autrichien, allié aux Esterhazy et qui faisait la commission pour la parfumerie, avec un orfèvre juif, et enfin avec un Arménien en jupes, actuellement tondeur de chiens, qui avait autrefois essayé, mais en vain, de délivrer le monde du sultan des Turcs. Jacques ne comprit jamais comment ce marchand de bouchons, cet épicier, ce commis-voyageur, cet orfèvre et ce tondeur de chiens connaissaient M. Gripenberg, ni pourquoi ils lui servaient de truchements. D'ailleurs eux-mêmes ne semblaient pas mieux renseignés là-dessus et du reste, de plus en plus las

de ces tergiversations, aurait-il, enfin, abondonné ses recherches si, un beau soir, madame Verrière ne lui avait écrit cette lettre magique : « Venez demain. Tout est terminé. Votre dévouée : Ermelinde ».

Il y avait quinze jours que cela durait et pendant ces mortels retards, que devaient être, hélas ! les pensées d'Anne Mazarakis, à qui Jacques n'aurait jamais osé écrire, sans pouvoir en même temps lui dire : « J'ai trouvé ».

CHAPITRE IX

DISPARITION

Je m'en irai bien loin des villes où vous êtes.
Lucie DELARUE-MARDRUS.

Mme Verrière le reçut dans son salon avec la plus grande dignité. Et elle lui tendit, avec un redoublement de dignité, un papier timbré, en bonne et dûe forme et qui vous avait une odeur d'honnêteté indiscutable. Si distraitement que Jacques daignât en prendre connaissance, il se rendit compte néanmoins qu'il lui faudrait rendre à M. Gripenberg, le vingt et un avril, c'est-à-dire deux mois exactement à dater du jour où elle était censée lui avoir été remise, la somme dont le dit M. Gripenberg s'était des saisi en sa faveur. Et comme il s'étonnait qu'il ne fût fait la plus discrète allusion à un intérêt légal quelconque, il apprit que cet avantage dont M. Gripenberg se privait avec tant de courtoisie serait en quelque sorte compensé par une disposition particulière que lui révéla Madame Verrière lorsqu'elle lui remit, au lieu des cent soixante-dix-neuf francs quatre-vingt centimes, avoués par le texte du billet, la somme plus modeste et plus portative de cinquante francs.

C'est alors que Jacques de Meillan eût comme une vague intuition du rôle joué dans l'affaire par le tondeur de

chiens, l'épicier, le commis-voyageur, l'orfèvre et le marchand de bouchons, dont les stations diverses dans certains cafés de la ville et la perte de leur temps avaient dû sans doute être rémunérées par la différence de cinquante à cent soixante-dix-neuf, quatre-vingt. Il n'avait non plus aucune objection à ce que M. Gripenberg retirât un bénéfice honnête d'une transaction pour laquelle aucune garantie sérieuse ne lui était présentée. Enfin, il ne pouvait pas davantage songer à priver de récompense la courageuse et dévouée négociatrice qu'il avait là, devant lui, assise dans sa robe noire et souriant avec tant de bonté.

Il signa le billet et reçut de Madame Verrière l'assurance aussi formelle que verbale qu'il ne serait point inquiété au cas improbable, où le vingt-et-un avril, il éprouverait des difficultés à se libérer, car elle tenait prêtes, pour aider son jeune client, mille ressources, dont la plus anodine était un renouvellement à trois mois en doublant la valeur du billet, et la plus sûre un chantage organisé contre M. Gripenberg, dont elle savait tout de même bien des choses. Puis il la remercia, lui jura une reconnaissance durable et se retira, serrant avec son coude replié contre sa jaquette le portefeuille où la coupure de cinquante francs, si chèrement achetée, dormait, en attendant la suite de sa destinée errante de billet de banque.

Comme il était trop tard pour songer à la recherche d'un logis amoureux, Jacques remit au lendemain matin cette séduisante occupation et rentra chez lui, sans se presser, goûtant un bonheur qu'il ignorait depuis de longs jours : celui de flâner. On était au sept mars, et la ville pressentait l'approche du printemps, déjà. Il faisait doux et moite d'une récente ondée. Les trottoirs semblaient de laque sous les lueurs qu'y projetaient les flammes des lampadaires et l'illumination des boutiques. La rue Saint-Ferréol,

toute brillante et pimpante, paraissait davantage un passage qu'une rue, et le ciel, au dessus d'elle posé, tout près, dépoli et sombre, avait l'air d'un dôme de verre bleuâtre, d'une seule coulée fantastique. Jacques se promena, entra aux magasins de *Guerre et Paix* pour y accomplir un pélerinage au comptoir des blancheurs polaires, où la Fée avait bien voulu condescendre à écouter une supplication humaine, il rencontra, en sortant, Ludovic d'Hernani qui s'amusait à deviner des âmes féminines aux indices d'une robe de marbre ou d'une coiffure d'ébène, il imagina toutes les parures des joailliers glissant entre les doigts de son amie et enfin, remontant à regret vers l'horloge de la Préfecture qui planait loin dans le ciel au dessus de la masse noire et nulle qu'elle surplombait, il regagna la rue des Arcades et le petit coin du monde où il passait la majeure partie de ses jours...

Avant même qu'il eût refermé la porte de son appartement, M. Cabillaud qui, vraisemblablement déambulait de long en long dans le corridor, l'accueillit par cette révélation stupéfiante :

— Ton père est parti ce soir.

Puis il alla tomber assis sur le canapé de la salle à manger où il s'épongea le front, en proie à une grande angoisse.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? s'étonna le jeune homme, mais sans bien comprendre ce qu'il disait, et à seule fin de faire quelque bruit en paroles.

— C'est pourtant clair, reprit M. Cabillaud en remettant son mouchoir dans sa poche, d'un geste méticuleux malgré son trouble. Je te dis que ton père est parti et qu'on ne sait pas où il est. C'est du propre !

— Mais comment savez-vous ?...

— Tiens ! voilà comment je sais... j'ai trouvé ça en évi-

dence sur le bureau, avec la boîte à poudre de chasse de l'oncle Adolphe posée dessus, en presse-papier.

Et M. Cabillaud tendit à Jacques une feuille blanche sur laquelle étaient écrits ces mots :

— Je ne rentrerai pas dîner ce soir. Je pars. Inutile de s'inquiéter de moi.

Pierre de MEILLAN.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda Jacques. Mon père est parti, je n'y peux rien.

— Eh bien ! et nous ? Qu'est-ce que nous allons devenir, nous ?... Il s'en va, comme ça, sans avertir d'avance, sans laisser un sou... Ah ! voilà de quoi briser la plus sereine philosophie... Pour quelqu'un qui a besoin de ménagements, ce sont des coups à vous démolir... Je rentre tranquillement, sans penser à rien, ne songeant qu'à me garer des chocs et des mouvements brusques, pour ma jambe, et pan ! je lis ce billet... Mon sang est monté d'un bond dans ma tête, il est redescendu d'un autre bond : il m'a pris une faiblesse, je suis tombé. J'ai eu beau me retenir à une chaise, ma jambe a fait : Crac !... Et maintenant c'est fini : je ne peux plus la remuer... Et tout cela, par la faute de ton père... Sans compter l'inquiétude où il nous laisse. Où est-il allé, maintenant ?

— Je n'en sais rien.

— Nous voilà frais !... Et la bonne qui est dans tous ses états !

Jacques alla dans la cuisine. Il y vit Eugénie qui, assise sur une chaise dépaillée, pleurait devant le vautour, et le vautour qui la regardait de ses yeux impassibles et fatigués. .

— Mon pauvre Coco ! disait-elle, mon pauvre Coco, c'est fini ! Le patron est parti. Nous sommes perdus, nous som-

mes perdus... Je ne peux plus rester ici, quand on me paierait... Je m'en vais. Adieu, Coco ; adieu, Coco !

Et, tout en larmes, elle se précipita au cou de Coco, et le serra sur sa poitrine, malgré la frénésie terrifiée du noble animal, qui réussit enfin à lui échapper, et courut en clopinant se cacher dans le tiroir à charbon.

— Et vous aussi, Monsieur Jacques, adieu ! Adieu Monsieur Cabillaud ! Je m'en vais.

— Voyons, ma fille, calmez-vous... Mon père reviendra.

— Non, monsieur, il ne reviendra pas. Il est parti comme un fou, en emportant une petite valise, même que je ne comprenais pas pourquoi. Il m'a dit : « Ce sont des échantillons de marbre que j'emporte chez un ami »... Je n'ai pas fait attention, sur le moment. C'est plus tard que je me suis rendu compte... On n'emporte pas des échantillons de marbre dans une valise. Il avait les yeux ronds comme des billes. Je m'en vais, je m'en vais. Voilà ! On me doit trente-cinq francs du mois dernier, et ça me fend le cœur de quitter Coco, qui va crever de faim, maintenant ; mais ça m'est égal, je pars.

Elle prit une bouteille de pétrole et en aspira fortement l'arôme, pour se remettre.

— On aura beau dire, c'est dur, pour une fille qui a son brevet supérieur, d'en être où j'en suis... Mon Dieu ! je ne demandais pas la fortune, mais enfin je n'aurais pas cru en arriver à quitter une place à trente-cinq francs par mois... Ah ! si j'avais su, je serais restée ce que j'étais : sous-maîtresse dans un lycée de filles. Mais j'ai eu de l'ambition, et voilà où ça m'a menée !...

Elle se leva, détendue par un ressort terrible et soudain, ramassa un paquet de hardes qu'elle avait d'avance préparé, et disparut, avec des hoquets et des lamentations qu'on entendit peu à peu décroître.

— Je n'avais pas grand'faim en arrivant, dit M. Cabillaud, pour résumer en quelques paroles l'impression qu'il conservait de tant de désastres, mais on pourrait bien maintenant me monter un repas de chez Pascal, je n'y toucherais pas. Et toi ?

— Moi non plus, dit Jacques.

— Eh bien ! le mieux est d'aller dormir. Puisque ton père est parti, tu me prêteras sa chambre pour ce soir. Aussi bien, je ne peux plus mettre un pied devant l'autre... La nuit porte conseil. Nous verrons demain ce que nous aurons a faire.

— Je ne vois pas ce que nous pourrons trouver.

– On ne sait jamais... La Providence n'abandonne pas ceux qui ont confiance en elle, et on se tire des plus mauvais pas. Je me suis laissé aller tout à l'heure à un mouvement de désespoir, j'avais tort. On peut toujours s'arranger... Certes, je ne me dissimule pas que la situation sera parfois difficile, mais enfin... Et puis, la résistance physique de l'homme est une chose qui a toujours stupéfié les naturalistes. Ils ont calculé qu'un cheval mourrait trois fois là où un homme triomphe, pour ainsi dire, le sourire sur les lèvres... Allons ! Allons ! mon cher enfant, ne te désespère pas. Ton père peut écrire, envoyer de ses nouvelles, de l'argent. Il est même capable de revenir, je le connais... Allons dormir... Aïe ! ma jambe ! Aide-moi un peu, je te prie. Là ! merci ! Tu es mon bâton de vieillesse, le soutien de mes pas chancelants, c'est le cas de le dire... Bonne nuit et bon courage !... J'ai tout ce qu'il me faut, ne t'inquiète pas : une moitié de bougie et un volume de Nietzsche. Ah ! c'est une lecture de circonstance... Si Nietzsche pouvait nous voir, il serait tout à fait épaté de la façon dont nous nous sommes surpassés... Bonne nuit !

CHAPITRE X.

L'ÉTAT DE SIÈGE

Le courage est la lumière de l'adversité.
VAUVENARGUES.

Le lendemain, pendant que, muni par Jacques, désemparé, de pleins pouvoirs pour régler les questions matérielles, M. Cabillaud organisait ce qu'il appelait *l'état de siège*, enjôlant, pour des fournitures diverses et exactes, une bouchère accorte, un épicier grincheux et un laitier complaisant, Jacques lui-même employa toutes ses heures à la découverte d'une chambre d'amour digne de la présence merveilleuse qu'il s'y promettait. Mais ce jour-là, non plus que le suivant, ni l'autre encore, il ne trouva ce qu'il rêvait. C'étaient des gîtes abominables dans des quartiers populeux : cases étroites ou basses, chargées de tentures malodorantes et chauffées par de lourds tapis vulgaires, ou boîtes glacées où l'absence éternelle d'un feu et l'hostilité de chaque meuble composaient une atmosphère mortelle à l'idée même d'un baiser. Il lui fallut cinq jours de courses et de démarches nouvelles avant d'aboutir à une solution satisfaisante, cinq mortels et interminables jours pendant lesquels, s'il avait été moins épris, il n'aurait pas manqué de maudire l'amour qui n'en fait jamais d'autres, d'ailleurs, après avoir commencé par

les plus douces promesses et la plus fallacieuse tranquillité de l'âme.

Il finit par découvrir dans la rue Marengo, rue benoîte, à l'écart et endormie, une chambre fraîche et simple dont la haute fenêtre donnait sur un jardin à peine touché de printemps. Il l'arrêta d'enthousiasme et, le lendemain, à l'heure la plus matinale, il confia à la boîte de la poste une lettre, la plus attendrie, la plus folle, la plus abandonnée qu'il eût jamais écrite, une de ces lettres d'amour sincère qui ressemblent étrangement aux plus banales et aux plus fausses, et où cependant on a tout mis, jusqu'aux plus secrets aveux des tendresses toujours cachées, jusqu'aux plus rares merveilles d'un esprit « pétri du plus pur limon de Cybèle ». Il terminait en fixant le rendez-vous tant désiré pour le quinze. (On était alors le treize mars).

En remontant chez lui, il y trouva une lettre de son père. Il l'ouvrit et la lut avec une vive curiosité. On a beau être sceptique et avoir vu bien des choses, on aime cependant sentir qu'on est pas abandonné de sa famille.

HOTEL
DU
CALIFE DE CARTHAGE

Tunis, le dix mars, 190.....

« Mon cher enfant,

« Tu as dû être étonné l'autre soir, en rentrant au domicile de la rue des Arcades, de voir que j'en avais disparu, et plus encore de l'apprendre d'une manière irréfutable par le petit mot que j'avais chargé de ce soin... Que veux-tu ? Il y a des moments dans la vie où l'on éprouve l'irrésistible besoin de changer d'air ; on ne peut plus y tenir, on étouffe. J'étouffais à Marseille.

« Je ne fais pas allusion à la température. Ce serait une mauvaise plaisanterie au mois de mars et tu te souviens

de m'avoir vu y demeurer en plein été, alors que les cigales éclatent dans les arbres et que les travaux du Grand Egoût Collecteur (que notre municipalité en soit à tout jamais flétrie!) tuent par centaines les citoyens assez imprudents pour les côtoyer. Non, je suis parti parce que, moralement, j'en avais par-dessus la tête. Mon cher enfant, Marseille n'est pas un pays qui convienne à mon activité, les gens ne comprennent rien à mes projets et opposent à mes rêves les plus stupides refus... Mazarakis lui-même... (ah! si tu le connaissais!) j'en suis bien revenu sur Mazarakis. C'est un rastaquouère comme tous les autres, un fumiste, un Grec de tripot qui a toujours dans sa manche un double jeu, comme autrefois. Et si je n'étais pas aussi sûr que je le suis de la naïveté parfaite de ce malheureux Pampelunos et de ce petit crétin de Micaëlli, je croirais qu'ils me l'ont présenté pour me jouer un tour. Mais non, les pauvres, ils étaient bien trop contents de manger une fois des huîtres en compagnie de ton père pour qu'on puisse les soupçonner de quoi que ce soit.

« Revenons à notre sujet.

« J'ai quitté Marseille donc, par dégoût de la vie que j'y menais. Toi, tu l'aimes, c'est différent. Restes-y tant que tu voudras, tu ne me verras point te le défendre, mais ne me demande pas de jamais t'y rejoindre. J'ai trouvé ici une ville idéale, vierge encore pour ainsi dire de grandes entreprises et où je devine, depuis quelques heures seulement que j'y suis débarqué, jusqu'à trois ou quatre grosses affaires qu'on pourrait y mettre en train, notamment une mine de charbon dans le sous-sol de Carthage, quelque chose de magnifique : une opération à draîner des millions... Mais chut! je n'en dis pas plus long pour l'instant. L'avenir me jugera sur mes actes, et non pas sur mes paroles.

« Je n'avais pas le loisir, mon départ étant précipité, de m'expliquer longuement sur la feuille volante que j'ai laissée sur ma table ; c'est pourquoi tu as peut-être pu t'imaginer que j'étais parti pour le Caucase. Il n'en est rien... Ah ! la mine d'alcool du Caucase ! quelle chance, mon fils, que je m'en sois retiré à temps ! Figure-toi que non seulement cette mine n'existait pas, mais encore qu'on n'a jamais vu une goutte d'alcool dénaturé dans ce pays, excepté chez les épiciers et les droguistes, pour l'entretien des petites lampes sur lesquelles les ménages modestes cuisent leurs œufs à la coque.

« J'ai été indignement trompé par un filou de Berlin, extradé, et que la police a fini par cueillir, qui se faisait passer pour un prince Popototoff... La Providence m'a sauvé d'une mauvaise passe au moment où j'allais y entraîner ce brave homme de M. Tintouin, cet excellent, cet estimable monsieur Tintouin dont je ne saurais trop admirer la confiance et le courage, à un moment où personne ne voulait croire à ma mine, avec juste raison d'ailleurs. Il m'a avancé, après quelques doutes, vite dissipés (tu l'as entendu me les soumettre), des sommes assez importantes qui ont toutes disparu dans la caisse de Popototoff pour l'achat de la mine-fantôme. Mais enfin il a pris peur au moment de livrer le plus gros morceau, et c'est ce qui l'a garanti. Du reste, il sera indemnisé, et au-delà, par une surprise que je lui réserve et dont je te prie, si tu le rencontres, de ne lui parler qu'à mots couverts, de façon à ce qu'elle ait toute sa valeur au moment voulu : je lui enverrai, lors de la constitution définitive de notre Société pour l'exploitation des charbons de Carthage, dix parts de fondateur, prélevées sur ma quotité personnelle, et qui vaudront, dans dix ans, trente mille francs comme un sou.

« Tu dois comprendre qu'en face de cette brillante pers-

pective, tout m'est indifférent : le passé que je laisse derrière moi, le verrou automatique, le simili-marbre, la mine d'alcool, et l'horrible sabre bavarois qu'enfin je ne vois plus en face de moi, lorsque je lève le nez de dessus mon papier. Je regarde la mer bleue de Tunis, au bout des avenues blanches, et tout m'est égal, tout, jusqu'aux jugements que ne manqueront point de porter sur moi mes meilleurs amis : je les entends comme si j'y étais. Imbéciles, qui me croient brûlé, parce que je change de place ! Quand je reviendrai là-bas, ce sera riche, mon cher Jacques, mais riche comme ne l'est aucun de leurs petits armateurs ni de leurs petits millionnaires, vraiment riche, enfin, et sachant très bien ce que je veux faire de ma fortune.

« Si ce pauvre Cabillaud allait plus mal, je te prie de le garder à la maison, et de le soigner comme si c'était moi-même qui fusse devenu infirme. Le malheureux ! Sa jambe ! c'est terrible à penser !... Evite-lui donc toute peine, toute fatigue, et vivez en bonne intelligence. La maison est grande, mes gaillards, vous n'êtes pas à plaindre.

« Ne te tâche pas non plus avec Eugénie. Cette fille est un peu hystérique, il faut la ménager. Veille soigneusement aux comptes de la cuisine. Je ne la crois pas voleuse, mais avec l'existence en partie double qu'elle avait le tort de mener, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle fît profiter un amant plus jeune qu'elle des petits bénéfices de l'anse du panier. On a vu des déchéances bien plus graves. Si tu t'apercevais de quelque manquement trop fort aux convenances et de nature à attirer sur nous l'attention désobligeante du propriétaire, n'hésite pas à m'en avertir. J'écrirais à cette malheureuse fourvoyée une lettre qui, j'espère, l'aiderait à rentrer en elle-même et dans le droit chemin.

« D'ailleurs, le mieux serait peut-être de la persuader de réintégrer ses foyers. Son caractère et le tien sont éminemment peu faits pour se comprendre ; mais tu verras toi-même quelle conduite tu auras à choisir en ces circonstances. Je te donne carte blanche. Il est bon que parfois je te laisse en face des initiatives de la vie,... pas lorsqu'elles sont trop graves, car alors, mon pauvre petit, quel pataugement !... Mais enfin, tu es encore capable de laisser partir une bonne.

« Je t'exhorte à ne pas faire de folles dépenses. N'invite pas trop souvent tes amis, ne commets aucune excentricité. En un mot, conduis-toi avec une parfaite modération, comme doit le faire un *gentleman* et le fils d'un homme engagé dans d'importantes entreprises.

« Je t'envoie un mandat-poste de quinze francs pour les dépenses courantes. Sous peu, je ferai mieux, beaucoup mieux, mais il faut savoir attendre. Toute la force de ton père a été de savoir attendre.

« S'il venait des gens pour me faire visite, non seulement tu devras ignorer où je me trouve, mais encore, si tu les vois se porter à quelque extrémité fâcheuse, opposer une inertie absolue à leurs prétentions et réclamations. Rappelle-toi bien cela. Cet indécollable Barboto pourrait bien encore venir t'importuner, comme il m'a importuné, moi, depuis tantôt onze ans...

« Adieu, mon cher fils, sois sérieux, montre-toi un maître de maison digne de la charge que je t'abandonne et crois bien à toute l'affection tendre et dévouée de ton père,

« Pierre de Meillan ».

P.-S. — « Prends aussi soin du vautour. Je ne tiens pas à ce que l'oncle Adolphe le trouve mort, si jamais il re-

venait parmis nous. Ne lui donne jamais de mou, parce que cet aliment, faisant éponge sur l'estomac, le ferait éclater sans le nourrir. Achète-lui du foie, de la rate et du déchet de côtelettes... Tu vois que je pense à tout ».

Jacques avait à peine terminé la troisième lecture de cette missive, cherchant à pénétrer le sens des passages les plus obscurs, qu'on sonna à la porte, avec une grande discrétion d'ailleurs. Ayant ouvert, il crut reconnaître de ces gens dont M. de Meillan disait qu'il fallait leur opposer la plus grande inertie. Le jeune homme les introduisit au salon, et le plus âgé des deux, en même temps qu'il en était le mieux vêtu, déclara s'appeler M. Espérandieu et s'être permis d'amener avec lui M. Léotard, son aide. Il venait de la part de M. Barboto, tailleur en chambre, pour une traite depuis si longtemps dans la circulation qu'elle en avait changé de nature et de forme et que maintenant elle n'était plus présentable que sous les espèces bleuâtres d'un exploit. Cet exploit prouvait péremptoirement que la somme primitive de dix-huit francs, représentant la valeur du gilet blanc livré à M. de Meillan par M. Barboto en 1889, s'était augmentée de toutes sortes de protêts, d'enregistrements, d'assignations, de contre-assignations, d'oppositions, de papiers timbrés, de courses, déplacements et frais divers, sans compter l'intérêt légal et composé, jusqu'à devenir cent-soixante-deux francs vingt-cinq, que M. Espérandieu, parlant d'ailleurs à son fils, priait M. de Meillan d'avoir à lui remettre sur l'heure, au risque d'une saisie de tous ses biens meubles et immeubles, avec un délai maximum d'un mois pour en faire opérer la levée.

Jacques comprit, et M. Cabillaud, qui s'était réveillé au bruit et habillé en toute hâte, comprit aussi, et d'un seul

coup d'œil, lorsqu'il eût dévalé jusqu'au salon. Il reconnut avec le plus exquis de ses sourires M. Espérandieu pour l'avoir rencontré dans des circonstances analogues et pour son compte particulier. Avec ce tact parfait d'homme du monde qui sait se trouver à l'aise en quelque situation que le hasard le place, il prononça quelques paroles aimables, et, en peu d'instants, parut aux yeux de tous remplacer avec avantage M. de Meillan, connaître mieux que lui les aîtres de sa maison, enfin diriger dans leur tâche délicate les deux messieurs nouveaux-venus, pourtant si experts dans la pratique de leur fonction.

Il les poussa tout doucement en dehors du salon, afin d'éviter qu'ils y remarquassent certains meubles dont ils auraient pu admirer de trop près la riche matière et le style authentique, et, une fois dans la salle à manger, il leur en indiqua le contenu d'un geste qui semblait dire :

— Messieurs, j'ose espérer que vous ne réclamerez pas davantage.

Ils ne réclamèrent pas davantage, en effet, et se déclarèrent satisfaits lorsqu'ils eurent inscrit en double sur leurs papiers, et au moyen de l'écritoire extraite de la poche de cœur de leur gilet : un buffet, une table, une servante, six chaises en cuir de Cordoue, une suspension de cuivre massif, une vaisselle limousine et deux croûtes authentiques d'un peintre inconnu, valant surtout par l'or superbement patiné de leurs cadres. M. Léotard eut le mauvais goût de soulever d'un doigt épais le placage fragile de la base du buffet, et d'indiquer, dans le cuir imprimé des chaises, des accidents et des fentes qui devaient, selon lui, faire écarter l'hypothèse qu'elles eussent été fabriquées dans la somptueuse cité des Califes. Mais M. Espérandieu blâma, d'un sourire dégoûté, les façons de son acolyte et l'invita d'une manière générale à cette

sagesse qui consiste à ne point trop rechercher dans le monde, au-dessous des apparences et des formes, les réalités fallacieuses qui leur servent de support.

— Plaqué ou plein, dit-il, c'est tout comme, puisque nous n'avons besoin que de cent-soixante-deux francs.

M. Cabillaud approuva cette remarque et la fit même suivre d'un commentaire optimiste, suivant lequel M. de Meillan n'était parti que pour quelques jours et serait très étonné à son retour qu'on eût poussé les choses si loin, pour une bagatelle. M. Barboto, d'ailleurs, était connu pour son caractère difficile, et il avait vraiment une certaine audace de réclamer avec tant d'âpreté le prix d'un gilet depuis si longtemps anéanti, et qui n'avait, du reste, jamais eu la moindre élégance dans la coupe.

M. Espérandieu, à qui le calme, le sourire, l'aisance et le charme personnel de M. Cabillaud inspiraient une admiration évidente, hocha la tête en homme qui n'a aucune raison d'approuver ou non la conduite de ses clients et s'acquitte, sans les comprendre, d'une foule de commissions indiscutablement absurdes et immorales, mais dont la rétribution est juste, honnête et bonne, puisqu'elle fait vivre un homme juste, son honnête femme de femme et ses bons petits enfants.

Des effluves de bienveillance universelle partaient de la personne magnétique de M. Cabillaud, s'enroulaient autour du distingué M. Espérandieu, effleuraient sans pénétrer sa dure écorce le fruste et regrettable M. Léotard, et, retombant enfin en nappes insinuantes sur le jugement et l'affectivité de Jacques, changeaient ses manières d'envisager, jusqu'à ce qu'il ne vît plus autour de lui, sous leur attendrissante influence, que des personnes charmantes, dont tout le désir était de trouver la vie aimable, facile et d'une bonne éducation. Possédé lui-même du be-

soin de plaire, il s'empressait et se multipliait, offrait des petits verres, aidait les manches à rentrer dans les pardessus, et ce fut presque avec regret qu'il prit congé.

Mais M. Cabillaud était loin de partager ces sentiments. Car, malgré son sourire, il gardait rancune à MM. Espérandieu et Léotard de l'avoir réveillé en sursaut et obligé à se lever pour venir voir, à une heure où il lui était infiniment utile de rester étendu, afin d'endormir, par l'absence de mouvements, les douleurs indiscrètes qui, de sa jambe, rayonnaient maintenant à travers tout son corps, avec les allures les plus folles, les plus inattendues, les plus irritantes.

— Les imbéciles ! dit-il. Déranger les gens le matin ! Ce sont des coups à attraper la crevaison.

Et ce ne fut que recouché qu'il voulut entendre lecture de la lettre de M. de Meillan, laquelle amena sur ses lè vres cette moue supérieure de l'ironie sceptique, qui survit chez les grandes âmes à toutes les défaillances de leurs corps.

CHAPITRE XI

LE RIVAL

Pour les femmes qui ont deux amants aimés..... il en est qui, étant avec l'un, chérissent l'autre, et d'autres femmes préfèrent celui avec qui elles sont.

JEAN DOLENT.

M. Cabillaud souffrait dès lors avec une telle persistance qu'il pria Jacques de lui rendre quelques menus services, et notamment de le peindre avec de la teinture d'iode, de façon qu'il pût passer avec tranquillité l'heure sacrée du repas du soir. Parce qu'il n'avait pas voulu s'exposer à manquer de la précieuse provision pour le moment même où il voulait être le plus dispos, le plus calme, le plus agile de corps et d'esprit, il avait, tout l'après-midi, enduré la sensation d'aiguilles de glace qui, pénétrant dans quelques uns de ses muscles, en arrêtaient le moindre jeu, sous peine d'une vengeance cruelle et immédiate.

Jacques promenait sur les épaules, le dos et la poitrine de M. Cabillaud le soulagement délicieux de la teinture magique où les sels des goëmons sont concentrés à une puissance suprême. Il éprouvait de la joie à se sentir le dispensateur d'une santé, passagère sans doute, mais si appréciable... Et M. Cabillaud, ranimé, laissait de nouveau échapper de ses lèvres ce flux de paroles sages, dont l'élégance, la syntaxe et l'élévation morale le faisaient ressembler à un philosophe grec qui eût lâché l'ésotérisme pour se mettre davantage à la portée de la vie courante.

— Je renais, disait-il ; merci ! Quel remède souverain ! Sur les quinze francs du mandat-poste, il faudra en acheter encore, et aussi du laudanum pour les crises les plus aigües. Ah ! comme on est bien ! Ma jambe elle-même me soutient... Courons à la salle à manger pour y déguster cet excellent chocolat du soir dont je t'ai donné la recette et qui suffirait à lui seul à nous entretenir si nous étions, par un redoublement de calamités, privés de notre beefsteack matinal... Dieu merci ! en sachant répartir nos fonds, nous pouvons tenir quelques jours encore... Chut ! tais-toi maintenant et goûtons en silence cette crême épaisse. Que le Seigneur soit remercié pour ses dons ! Tant qu'il nous laissera celui-ci, ce sera signe qu'il ne nous abandonne pas...

Ah ! c'est qu'on peut tomber beaucoup plus bas, mon cher Jacques. Pense aux prisonniers, aux forçats, aux mendiants, aux populations des villes assiégées, aux naufragés, aux caravanes perdues dans le désert et aux ouvriers sans travail. Avoir une bonne chambre bien fermée, sans feu, il est vrai, mais tenable cependant à l'aide de tous nos pardessus, manger un repas composé d'un seul plat, mais de quel plat ! ah ! mon ami, mes lèvres en tremblent et mon palais en est ému de souvenir, entrevoir ensuite la perspective d'un lit d'où l'on pourra écouter toute la nuit le ronron du vent et la rage de l'averse, dont souffrent tellement les myriades d'animaux qui n'ont pas eu le temps de regagner leurs tanières !... avoir tout cela, et des livres quand on s'ennuie ! Et réduire ses désirs jusqu'à se contenter de l'immobilité philosophique !... Mais c'est une existence admirable. Et je ne te comprendrais pas si tu en désirais une autre. A mon âge, tu seras revenu de bien des choses.

— Ce que vous dites est très juste... mais, la menace de cet Espérandieu...

— Oh ! rien n'est moins grave. Il faudrait que ton père eût l'intention de liquider toute sa maison pour ne pas envoyer cette misère... Et dans ce cas-là même, qu'importe ? Avons-nous besoin d'un buffet ? Le guéridon des échecs remplacera facilement la table. Et ces chaises-là ne sont pas les seules... Je préfère d'ailleurs le fauteuil Voltaire de ta chambre.

— Envisagées à ce point de vue...

— C'est le point de vue le plus juste, celui qui ne peut nous réserver que des surprises agréables. Quand on a prévu le pire, comme il n'est pas toujours certain, on est tout flatté par la survenue d'un petit meilleur de rien du tout. Tu es trop jeune encore pour bien me comprendre, malgré la maturité précoce de ton esprit. Mais tu n'as pas vingt ans et, à cet âge-là, on voudrait « avaler le monde ».

Le lendemain, M. Cabillaud éprouva une recrudescence de douleurs. Une nouvelle couche de teinture d'iode et la consolation du tabac ne les apaisèrent que quelques heures, après lesquelles le patient commença à trouver l'existence « un trou à rats sans issue et une lamentable plaisanterie ». Ce furent ses propres expressions.

— Ça ne peut pas durer plus longtemps ainsi, dit-il à Jacques qui assistait, impuissant, à ses tortures, il faut que quelqu'un vienne me soigner. Et le cheveu, c'est que je ne connais personne. Car il est nécessaire que le docteur qu'on ira chercher ne coûte rien... Décidément, je n'ai pas le choix : je dois me résigner à faire avertir Augustin Paillon.

— Mais vous avez dit vous-même...

— Je te répète que je n'ai pas le choix. Et puis, il faut toujours compter sur un miracle. Ma maladie n'exige peut-être pas une intuition de génie pour être comprise,

ni une adresse de singe pour être soignée. Quoiqu'il me fasse d'ailleurs, je n'éprouverai pas d'élancements aussi insupportables. Va vite. Ramène-le n'importe comment et, je t'en supplie, ne tarde pas.

Jacques obéit en toute hâte, descendit comme une flèche la rue Paradis, traversa sans la voir la Cannebière de quatre heures, bruyante, bariolée et cosmopolite, et se dirigea vers la maison du cours Belzunce où il savait que demeurait l'élégant et mystérieux médecin.

Il monta trois étages d'un escalier obscur et étroit, mais il n'avait pas le temps de s'occuper des détails du monde extérieur, possédé qu'il était par l'idée plus haute de miséricorde à laquelle il se dévouait ; il arriva sur un palier où ses narines surprirent l'anormal mélange des odeurs ménagères naturelles à la maison et d'un parfum, ah ! d'un étonnant parfum, qu'il se souvenait d'avoir, mais où donc ? respiré ; il ouvrit une porte par mégarde sans doute mal fermée et... il vit... il vit l'élue du rêve de ses nuits, celle qu'il avait aimée la première et attendue uniquement, la vivante merveille dont tous les mouvements s'étaient imprimés dans son souvenir, comme une nudité sur le sable de la plage où elle s'étend, celle qu'il devait le lendemain même revoir pour le don suprême que sa parole avait promis, il la vit, vêtue encore de toutes ses robes, mais aussi impudique que si ses cheveux dorés l'avaient seuls recouverte, qui, penchée en arrière et retenue par un bras hideux et solide, abandonnait à la bouche énorme et répugnante d'Augustin Paillon ses lèvres entr'ouvertes, horriblement souriantes de subir l'infâme meurtrissure. Toute son attitude prostrée, souillée et haletante, indiquait qu'elle n'avait même pas pu attendre la chambre voisine, et vêtue, elle était nue, et sa bouche était déshabillée...

Et Jacques, ayant vu tout cela en une seconde, recula

et, bondissant dans une fuite éperdue, comme si l'air de l'atmosphère avait pu laver ses yeux de la vision tenace et désormais inoubliable, il franchit, comme d'un seul élan, l'escalier, le cours, la rue, machinalement jusque chez lui, avec un feu dans la tête.

Il était devant sa porte, ne la reconnaissant pas, ne sachant pas, ayant tout oublié du monde, excepté l'image horrible. Il ne savait vraiment pas. Et lorsqu'il reprit quelque conscience, la vue du bois verni de sa porte lui évoqua tout ce qu'il trouverait derrière : sa chambre, son appartement, le malade qui attendait son médecin, et ce médecin lui-même qui, derrière une autre porte, dans une autre chambre, embrassait.... ah ! encore l'image !

Non ! non ! ailleurs ! Ne pas rentrer là-dedans ! ne plus se trouver dans une de ces boîtes de briques, où, dans une chaux morte et cachée de papiers, sont mûrés les vivants, pour leurs naissances, leurs mangeailles, leurs sommeils, leurs disputes, et leurs accouplements, leurs amours !... Leurs amours ! leurs chambres !... encore l'image ! Ah ! être ailleurs !

Ne plus voir ni la ville, ni les gens !... Les gens, ce sont des hommes avec leurs quatre pattes, leur laideur, leur vice, comme Paillon ; et ce sont des femmes, avec le sourire de leur bouche forcée par les baisers, comme *elle*... Oh ! n'être nulle part ! O jalousie, que tu es dure !...

C'était donc cela, l'amour, c'était cela, le commencement de la vie ! Voilà où aboutissent les illusions de la jeunesse !... Anne qu'il avait tant aimée !...

Sans dîner, sans se reposer, sans savoir où il allait, sans pitié pour le malheureux souffrant qui attendait ses soins, il se sauva dans le soir, et le soir devint la nuit, avec une lune paisible, lointaine, étrangère, aux douces joues pleines et souriantes.

CHAPITRE XII

FOLIE DANS LE CLAIR DE LUNE

Mon enfant, ma sœur.....
BAUDELAIRE.

Madame Brémond partageait à l'égard de Julienne le préjugé commun à toutes les mères de famille qui se distraient aux alentours de la maison conjugale : elle la croyait ignorante de ses démarches comme de ses pensées. Il y a des réalités de la vie sociale qu'une jeune fille doit ignorer, malgré le nombre incalculable de livres révélateurs qu'on lui abandonne, et il est bien permis, n'est-ce pas, de profiter de cette ignorance dans les limites les plus étendues.

Or, Julienne ne pardonnait pas à sa mère d'aimer, et d'aimer si souvent, et d'aimer avec tant d'audace, et d'aimer jusque chez elle le petit Jurgné de Chamaré. Elle ne le lui pardonnait pas, parce qu'elle en souffrait, et elle en souffrait pour mille raisons confuses, dont la plus puissante était un certain sentiment de l'absolu. Blâmable, certes ! puisqu'il conduit ceux qu'il possède aux pires malentendus sur la conception qu'il convient de se faire de la vie quotidienne. Madame Brémond était bien libre, puisque M. Brémond l'avait trompée, et tant d'amants après lui, de continuer, en compagnie d'un très jeune

homme, la recherche de l'idéal. On ne le trouve pas toujours, mais enfin on est bien excusable de s'en inquiéter. En outre, Juliette était sevrée depuis longtemps, elle avait reçu une éducation très soignée, on la menait dans le monde, elle y remportait des triomphes. Que lui fallait-il donc ? Mystère des caprices féminins !...

Ainsi, Juliette voulait Madame Brémond pour soi toute seule. Elle ne songeait pas à se demander ce qu'elle en aurait fait, du matin au soir. Les journées sont longues, ô jeunes filles, et les sujets de conversation ne paraissent possibles ou séduisants que lorsqu'on n'a pas le temps de causer... Juliette voulait Madame Brémond pour soi seule, tout court, sans savoir pourquoi, gratuitement, et sans doute, — oh ! fi donc ! Juliette égoïste, — pour ne point permettre qu'elle fût heureuse sans sa fille.

Décidément, de telles exigences ne sont pas défendables, et il m'est impossible de trouver la moindre excuse à la conduite que Juliette tînt, un certain soir, au mois de mars, après le dîner.

Parce qu'elle avait rencontré en rentrant de promenade M. Juigné de Chamaré seul avec Madame Brémond, et qu'elle en avait tiré de suite des conclusions que rien ne justifiait, parce qu'après, elle avait trouvé à sa mère un air trop calme pendant le repas (fallait-il donc que la charmante dame parût bouleversée ?), parce qu'elle avait trop lu depuis quelques jours Baudelaire, (encore un auteur qu'on ne devrait pas laisser traîner entre toutes les mains !), parce qu'il faisait un de ces temps excessifs où tous les crapauds des jardins marseillais s'étaient mis à entamer leur monotone complainte, (il paraît que certaines gens ne peuvent pas l'entendre sans en éprouver les plus déprimants résultats sur leur sensibilité), parce qu'enfin les jeunes filles sont les jeunes filles et qu'on n'a jamais pu,

depuis des temps immémoriaux, les empêcher, malgré parents et pensionnats, de commettre des sottises, elle sortit de sa maison sans qu'on s'en aperçût, ayant mis un chapeau et un petit mantelet, et marcha droit devant elle, marmonnant un interminable monologue où elle prétendait confusément en avoir assez de tout, et se libérer, et ne plus jamais remettre les pieds chez elle, enfin des exagérations.

Tout-à-coup, — elle suivait la première allée du Prado depuis quelques instants, — elle faillit se heurter à un passant qui venait en sens inverse. Elle reconnut Jacques de Meillan, qui était pâle et bouleversé autant qu'elle-même le parût à Jacques. Ils se regardèrent d'une manière hagarde, sans comprendre... Ils revenaient, chacun, de si loin !... Ce double choc, immobilisant net les machines de leurs corps, laissait leurs âmes affolées, terribles, comme une vapeur sans issue.

— Que faites-vous ? dit Jacques.

— Et vous ? répondit Juliette.

Ils se regardèrent de nouveau et ils eurent la magnétique révélation que tous deux souffraient de l'amour des autres. Mais ils se turent, et leurs mains seules s'étreignirent, pour se comprendre.

Brusquement, Jacques glissa son bras sous celui de Juliette, et, l'entraînant avec une violence douce, il lui dit :

— Allons-nous en !

Et Juliette, docile, le suivit, et ils marchèrent côte à côte et d'un même pas, collés l'un à l'autre de l'épaule à la hanche, vite, vite, sous le clair de lune.

Ils s'en allaient, heureux d'être deux, vers n'importe quoi, disant de temps à autre d'une voix étranglée par l'immense amertume qui les emplissait :

— Allons-nous en ! allons-nous en !

Et leur âme, dansant de délivrance, dans la chère prison de leur tête et de leur cœur, disait :

— Je m'en vais, je m'en vais, je ne sais pas où, mais hors du monde, là où il n'y a plus que sommeil, espaces infinis, clair de lune, et, loin des hommes enfin, de la place pour Psyché la douce, que l'on déteste ici, et que l'on offense, jusqu'au dégoût suprême. Merci à Dieu qui nous a donné les soirs du printemps, l'opium de Séléné, et une chère main fraternelle pour le courage de partir... La mer est au bout de cette promenade, elle vient mourir, diminuée, sur le sable et dans le silence. Nous entrerons dedans, pas à pas, jusqu'aux genoux, jusqu'au cœur, et quand notre tête seule sortira, émergeant sur l'immense blancheur de mercure, nous nous embrasserons comme ceux qu'on emmène pour toujours, et nous nous laisserons couler dans le pur et grand oubli, l'oubli...

Leur âme disait tout cela, parce qu'elle est éternelle, et qu'elle ne rêve que les mirages absolus et les évasions définitives, mais cette subtile partie de nous-mêmes qui n'est ni l'âme ni le corps, mais qui tire son sang et sa chair du désir désespéré de vivre, renaissait peu à peu avec le battement de leurs cœurs, au rythme de leur marche, et lorsqu'ils furent sur la plage, seuls devant le désert murmurant des vagues et dans l'inondation des blancheurs adorables de la lune, ils perdirent courage.

— Nous allions là ? dit Juliette tout haut, en désignant la mer.

Et un tremblement la parcourut tout entière.

— Oui, répondit Jacques, effrayé à son tour, c'est vrai.

— Et pourquoi ? reprit Juliette.

— Je ne sais pas, dit-il, haletant... Nous sommes fous.

— Mais non, moi je ne suis pas folle, dit Juliette. Je

sais bien pourquoi je suis ici. Je n'en pouvais plus... je voulais vous le dire l'autre jour, quand vous m'avez lu *l'Invitation au voyage*... mais ce n'était point encore au point où le désespoir s'en mêle... Ce soir, il a fallu que je m'en aille... Dieu a voulu que je vous aie trouvé... Ah! Jacques, l'invitation au voyage, on dirait que c'est ce soir.

— " Mon enfant, ma sœur ! " dit Jacques, en la serrant contre lui.

— Mais des pays qui nous ressemblent Jacques, il n'y en a pas, et c'est peut-être pour cela que quelque chose nous poussait tout à l'heure...

— Au suicide, dit-il fortement.

— Taisez-vous !

— Si, au suicide ; et nous le savons bien, tous les deux. Et pourquoi, Seigneur? Parce qu'on a souffert, grandement, un soir, de choses qui arrivent à tout le monde.

— Taisez-vous!

— A tout le monde, Juliette. Seulement, tout le monde ne s'en affecte pas... Il y a des gens qui savent sourire.

— Oh ! pas moi...

— Ce sont les sages, Juliette. Nous autres...

Il termina d'un geste vers les étoiles, qui embrassait bien de l'idéal.

— Ah ! et puis si nous sommes fous, reprit-il, allons jusqu'au bout de notre folie. Et vivons d'abord.

— Je n'ai pas le courage.

— Il est inutile d'agir. Laissons-nous vivre, comme deux pauvres convalescents qui se consolent l'un l'autre. Il tombe des étoiles et de cette lune extraordinaire un conseil muet et doux, qui vous pénètre comme un fluide. Minute à minute, le temps s'écoule par années, emportant à chaque flot un lambeau des images tristes. Je ne sais pas si demain nous ne retrouverons pas ce passé, immédiat de-

vant nous comme un rocher où l'on va se heurter le front, mais ce soir, je sais que tout est loin, et que je tiens dans mes mains la main de ma consolatrice! C'est trop doux, cette nuit, c'est trop follement terrestre, trop adorable... O Juliette, je ne sais plus ce qui m'a poussé à venir ici ce soir, léger de faim, vide de mes souvenirs, nouveau devant vous toute nouvelle... Je ne vous avais jamais regardée, mon amie, mais vous m'êtes toute nouvelle...

Ils étaient tombés assis sur le sable, et Jacques, presque à genoux devant elle, contemplait un visage qui, dans le clair de lune, avait la pâleur et la lumière chaude et profonde de la perle, et où deux yeux de brune veillaient, avec un incomparable mystère, au milieu d'un halo de nacre. Il n'y a rien de plus merveilleux dans le monde qu'un visage de jeune fille au bord de la mer nocturne.

Jacques oubliait Anne Mazarakis et sa trahison, comme un cauchemar incompréhensible, et Juliette ne savait plus du tout pourquoi elle avait quitté sa maison... Il ne restait plus là, en face de l'éventail de diamants ouvert sur les eaux par la lumière épanouie, qu'un couple éternel, et une tendresse qui allait naître, meilleure peut-être que l'amour.

Elle naquit.

Jacques, soutenant la taille pliante de la jeune fille, lui disait les douces paroles qui s'accumulent dans le cœur aux jours de tristesse et de solitude, et qui coulent comme un baume, plus efficace d'être plus longtemps resté dans son cristal de chair. Il aimait Juliette comme une sœur de toujours, et Juliette chérissait Jacques comme le confident d'autrefois. Maintenant abandonnés l'un envers l'autre, ils s'étonnaient qu'une harmonie préétablie, pour eux seuls réservée, eût emprunté la figure d'une banale coïncidence pour les présenter l'un à l'autre. Ils s'aimaient

de toute l'exaltation de l'instant, et de la chasteté lunaire. De Juliette renversée sur ses genoux avec une confiance d'enfant, Jacques caressait les cheveux. Il devenait, lui tout à l'heure affolé et seul, celui qui protège et câline, les bras chargés du cher fardeau de la femme, qui pèse avec une langueur impérieuse.

— Mon enfant, ma sœur, répétait-il doucement, tu devines ce que j'ai souffert, et tu le comprendras. Comme tu m'aimeras déçu, je t'aimerai blessée... Et nous nous consolerons tout le long de la vie, veux-tu ?

— Je veux bien.

— La tendresse, Juliette, la tendresse ! Y a-t-il rien de plus doux, de plus divinement d'accord avec le don que Dieu nous fait de ses beaux soirs ? Juliette, nous aimerons ensemble la tendresse...

— Oh ! oui, nous l'aimerons.

— Et nous nous aimerons à travers elle, et cela nous suffira bien, car nous ne serons ainsi ni méchants, ni jaloux...

— Non jamais.

Ils s'embrassèrent, comme de petits enfants. Leurs lèvres s'effleurèrent à peine, se touchèrent à peine, tout occupées à baiser la tendre chair des joues, qui n'éveille pas le désir. On ne s'aime peut-être jamais mieux.

Les heures, invisibles, passaient...

Pouvait-on finir autrement cette nuit que par le rêve d'être l'un à l'autre et pour toujours, par le mirage du foyer, autour duquel s'est élevé le monde ?

Jacques disait :

— Venez avec moi. Rentrons ensemble.

— Non, répondait Juliette apeurée, on reviendrait me prendre. Maintenant, j'ai été heureuse, que m'importe de

rentrer ? Mais demandez-moi. On ne m'aime pas tant qu'on refuse de me laisser partir.

— Ce soir, Juliette, ce soir même.

Et, sans que son exaltation étrange tombât une seconde pour faire place aux conseils calmes de la réflexion, il se leva, entraîna avec lui son amie, entra dans un restaurant de la Plage, encore ouvert à cause de cette nuit si rare, demanda du papier et, sans ratures, sans se relire, comme d'un seul élan et en rêve, il écrivit une demande en mariage à M. Brémond, comme si c'eût été une chose toute naturelle, et Juliette, penchée au-dessus de son épaule, suivait ses mots, les approuvant en son cœur, les chargeant par son désir d'une force infinie de persuation.

Cette lettre, composée dans l'enthousiasme, était méthodique et simple comme si on l'eût datée d'un bureau confortable. Jacques et Juliette se sourirent. Il fût décidé que la lettre serait confiée à une boîte postale du centre de la ville, pour paraître venir de la maison même de Jacques et que Juliette rentrerait chez elle, très tranquillement, comme quelqu'un qui a eu soudain l'irrésistible envie de prendre l'air d'une nuit de printemps, est sortie seule par peur qu'on lui refusât la permisssion et s'est un peu attardée, sans doute... “ Mais quelle heure est-il donc ?... ”

Minuit déjà. Les jeunes gens se séparèrent sur un dernier baiser, mais sans même une promesse, tant ils étaient sûrs de l'avenir... et leur destinée s'empara, de nouveau, de chacun d'eux.

L'aube avait remplacé le divin clair de lune quand Jacques se décida à remonter chez lui.

CHAPITRE XIII

POUR LE TIROIR AUX SOUVENIRS

... Je t'offre mon silence.....
JEAN DOMINIQUE.

Il s'avançait sans bruit, craignant de réveiller M. Cabillaud, mais c'était une précaution inutile, car M. Cabillaud ne dormait pas. Sitôt dans sa chambre, Jacques perçut un murmure plaintif et continu, interrompu d'instant en instant par un cri plus fort. Il accourut.

Le pauvre M. Cabillaud, hagard et couvert de sueur, se débattait sur son lit en criant :

— Au secours, Jacques, au secours ! Cette horrible bête veut me dévorer... Je ne peux plus résister... Je n'ai plus de forces... C'est fini !... Ah ! Au secours !

Il luttait de toute son énergie épuisée contre le vautour qui, grimpé sur lui, essayait de le becqueter, tantôt lui arrachant un peu de barbe, tantôt l'atteignant à l'oreille ou au nez. Depuis longtemps solitaire, oublié dans une combinaison alimentaire basée sur le chocolat et le bœuf grillé, Coco avait éprouvé ce que les voyageurs appellent le délire de la faim. Une rage suprême, demandée à ses nerfs surmenés, l'avait remis debout, en vue d'un dernier effort... Il avait poussé la porte de la cuisine, parcouru le corridor, trouvé ouverte la chambre de M. Cabillaud, et

là, sentant la présence d'un corps vivant, il était entré. Aucun scrupule ne l'avait retenu de grimper sur le lit et de s'attaquer avec l'énergie du désespoir à ce monsieur paralysé.

Jacques se saisit du pauvre oiseau de proie, malgré une résistance terrible, et le réintégra dans la cuisine où il fut effrayé d'ailleurs de ses yeux fixes et de l'expression de sa physionomie. Il éventra une boîte de *corned-beef*, la dernière réserve pour un cas suprême, et la lui offrit, se sauvant pour ne pas voir la suite.

— Mais qu'as-tu donc fait, soupirait M. Cabillaud, qu'as-tu fait toute la soirée et toute la nuit ? J'ai manqué plus de trois fois offrir ma dépouille aux personnages de l'arrière-monde, moi, pendant ton absence. Paillon a donc refusé de venir ?

— Ne me parlez point de Paillon.

— Il a encore commis quelque indélicatesse flagrante ?.. Ça ne m'étonne pas... Mais enfin, ce n'était point une raison pour m'abandonner comme tu l'as fait, une nuit entière.

— Je vous demande pardon, c'est là précisément la raison qui m'a empêché de rentrer.

— Décidément la jeunesse d'aujourd'hui est pleine de mystère... Tu es libre de faire ce qu'il te plaît, mais, je t'en supplie, une autre fois, songe à moi, pense que je ne peux plus bouger... Mes douleurs vont mieux, grâce à la réaction causée par ma lutte contre ce vautour... Conçois-tu que cet animal m'avait senti, à travers toutes les cloisons ?... Et l'on dit qu'ils sont attirés surtout par les viandes en décomposition... Véritablement, suis-je donc si avancé ? C'est terrible ! Après tout, ça ne m'étonnerait pas : je n'ai rien mangé depuis hier matin.

— Oh ! mais, c'est vrai. Mon Dieu !...

— Hier soir, je m'étais endormi de faiblesse, mais vers deux heures du matin, je me suis réveillé : on grattait à ma porte. Sortant de mon rêve, ma première pensée fut pour M. Espérandieu, et la suivante pour ton père... Mais non, c'était le vautour. Ah ! si tu l'avais vu ! Ses yeux flambaient... Il a sauté sur moi comme un aigle sur un mouton, cherchant à me crever les yeux, probablement pour me mettre hors d'état de me défendre... J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie, mais jamais, depuis la crampe qui m'a pris, il y a vingt ans, dans une traversée que j'avais parié de faire à la nage de l'embouchure de l'Orénoque, dans le Sud-Amérique, jamais je n'ai eu si peur... C'est qu'il est fort comme un turc, le sauvage... Du reste, c'est encore une bête d'Algérie... Ce qu'il y a de certain, c'est que, si je continue à ne pas manger, mon compte est réglé. Va vite me chercher ce qui reste de chocolat, je le croquerai à même la tablette... Ah ! Seigneur ! quelle nuit !

Sitôt que M. Cabillaud eût mangé, il se rendormit, d'un sommeil qui dura douze heures et que Jacques ne voulut point troubler.

Hélas ! le pauvre jeune homme (nous allons bientôt le quitter, et nous désirons que le cher lecteur s'apitoie encore un peu sur lui), le pauvre jeune homme ne devait pas longtemps goûter les joies exténuantes, mais miraculeuses, que le souvenir des heures de tendresse apporte à celui qui l'accueille, au lendemain d'un bonheur. Car il reçut, l'après-midi, ces deux lettres, réponse sans doute de sa demande de la plage, et que voici, dans leur texte exact, sans commentaires :

Monsieur,

Je reçois ce matin avec le plus grand étonnement votre étrange lettre. Je n'eusse jamais pensé que l'intimité dans

laquelle vous étiez reçu chez nous pût vous autoriser à une telle démarche. Non pas que votre demande me choque en rien. Mais, vraiment nous n'avons encore jamais songé, ma femme ni moi, au mariage de Juliette. Cette chère enfant, interrogée, a répondu avec un air troublé, qui nous a fort inquiétés. Les choses auraient-elles été si loin entre vous deux, Monsieur ?... Cela deviendrait alarmant, dans ce cas. Et je fais appel à votre éducation de galant homme, persuadé que vous ne voudrez pas davantage insister ni auprès de nous, ni auprès d'elle, et que vous nous rendrez le service de ne plus nous fréquenter pendant quelque temps, oh ! mon Dieu ! très peu de temps ! jusqu'à ce que les choses aient repris leur cours normal.

Je m'empresse d'ajouter, Monsieur, que nous ne vous en voulons pas, Madame Brémond ni moi, de votre tentative inconsidérée et que nous sommes prêts, sitôt expiré le délai que nous sollicitons de votre courtoisie, à vous serrer la main comme par le passé et à vous accueillir parmi nous, avec le plus grand plaisir.

Veuillez, Monsieur, je vous prie, transmettre à votre père mes meilleurs souvenirs, et me croire personnellement, avec mes plus vifs regrets, votre tout dévoué :

Eugène Brémond

La seconde lettre disait :

Mon cher Jacques,

Pardonnez-moi. On m'a brisée, je n'en peux plus... C'est fini de notre idylle, c'est fini de tout.

On ne veut pas, voilà !... Et moi, je suis retombée, retombée au milieu d'eux, ils m'ont reprise. Je ne comprends plus notre nuit au bord de la mer.

Oh ! Jacques, si vous saviez ! j'ai eu tellement peur,

autrefois, de leur ressembler, d'être pareille à leurs idées, à leurs passions... Je sais maintenant qu'on n'échappe pas à cette loi, je sais que je serai comme eux, comme *elle*,... qui m'avait fait sauver de la maison.

Et alors, à quoi bon lutter contre eux, contre leur volonté implacable de me marier richement à quelqu'un que je n'aimerai pas?... Oh ! non ! que je n'aimerai pas, Jacques, mon ami des poètes, mon ami du bord de la mer... A quoi bon lutter puisque je suis comme eux, comme elle, aimant les robes, le luxe, les bijoux, la facilité de la vie, alors que vous, vous êtes pauvre, mon pauvre Jacques chéri?... Tant pis ! tant pis ! c'est ma devise, vous savez. Tant pis ! je me laisse aller, je me laisse couler.

Jacques, oubliez-moi, oubliez-moi comme je vais tâcher de vous oublier. Oubliez nos promesses et notre nuit trop belle. Nous étions fous, il y avait trop de clair de lune...

Ce qu'ils vous diront, je l'ai accepté, ce qu'ils veulent, je le veux comme eux... Non, Jacques, non, je ne reviendrai plus sur cette décision. Mon parti est pris, pour toujours... N'insistez pas, même auprès de moi ; *je ne serai pas à vous*... vous n'y perdrez pas grand'chose.

Adieu, tout de même, mon cher Jacques, adieu... oubliez-moi... on vieillira. Adieu !

JULIETTE.

Avec piété, comme on doit le faire quand on ensevelit sa jeunesse, Jacques ouvrit une petite boîte de marqueterie italienne, d'un goût ancien, et parfumée, puis ayant méticuleusement, mais en pinçant un peu les lèvres, replié ces deux lettres, il les introduisit dans le tiroir aux souvenirs.

XXII. XI. MCMV.

Table des Matières

Im-
primé à
Cavaillon, par
Mistral, pour le Feu.
Achevé le sixième jour
du mois de juin
de l'an mil
neuf cent
huit.

Cavaillon. — Imp. MISTRAL. (Téléphone 20) — 5495


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066424604